

SENATE



SÉNAT

CANADA

First Session
Forty-first Parliament, 2011-12-13

Première session de la
quarante et unième législature, 2011-2012-2013

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

FOREIGN AFFAIRS
AND INTERNATIONAL
TRADE

AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET
DU COMMERCE
INTERNATIONAL

Chair:

The Honourable A. RAYNELL ANDREYCHUK

Présidente :

L' honorable A. RAYNELL ANDREYCHUK

Wednesday, February 6, 2013
Thursday, February 7, 2013

Le mercredi 6 février 2013
Le jeudi 7 février 2013

Issue No. 20

Fascicule n° 20

Fourth and fifth meetings on:

Study on economic and political developments
in the Republic of Turkey,
their regional and global influences,
the implications for Canadian interests
and opportunities, and other related matters

Quatrième et cinquième réunions concernant :

L'étude sur l'évolution de la situation économique
et politique en Turquie, ainsi que l'influence
qu'exerce ce pays sur l'échiquier régional et mondial,
les implications sur les intérêts et les perspectives
du Canada et d'autres questions connexes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE
ON FOREIGN AFFAIRS AND
INTERNATIONAL TRADE

The Honourable A. Raynell Andreychuk, *Chair*

The Honourable Percy E. Downe, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Black	Johnson
* Cowan	* LeBreton, P.C.
(or Tardif)	(or Carignan)
Dawson	Nolin
De Bané, P.C.	Robichaud, P.C.
Demers	Smith, P.C. (<i>Cobourg</i>)
Fortin-Duplessis	Wallace

* Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 12-5, membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Demers replaced the Honourable Senator Black (*February 7, 2013*).

The Honourable Senator Finley replaced the Honourable Senator Demers (*February 7, 2013*).

The Honourable Senator Demers replaced the Honourable Senator Finley (*February 6, 2013*).

The Honourable Senator Black replaced the Honourable Senator Wallin (*February 6, 2013*).

The Honourable Senator Dawson replaced the Honourable Senator Mahovlich (*January 10, 2013*).

The Honourable Senator Nolin replaced the Honourable Senator Housakos (*December 10, 2012*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET
DU COMMERCE INTERNATIONAL

Présidente : L'honorable A. Raynell Andreychuk

Vice-président : L'honorable Percy E. Downe

et

Les honorables sénateurs :

Black	Johnson
* Cowan	* LeBreton, C.P.
(ou Tardif)	(ou Carignan)
Dawson	Nolin
De Bané, C.P.	Robichaud, C.P.
Demers	Smith, C.P. (<i>Cobourg</i>)
Fortin-Duplessis	Wallace

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 12-5 du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Demers a remplacé l'honorable sénateur Black (*le 7 février 2013*).

L'honorable sénateur Finley a remplacé l'honorable sénateur Demers (*le 7 février 2013*).

L'honorable sénateur Demers a remplacé l'honorable sénateur Finley (*le 6 février 2013*).

L'honorable sénateur Black a remplacé l'honorable sénateur Wallin (*le 6 février 2013*).

L'honorable sénateur Dawson a remplacé l'honorable sénateur Mahovlich (*le 10 janvier 2013*).

L'honorable sénateur Nolin a remplacé l'honorable sénateur Housakos (*le 10 décembre 2012*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, February 6, 2013
(48)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 4:15 p.m., in room 160-S, Centre Block, the chair, the Honourable A. Raynell Andreychuk, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Black, Dawson, Demers, Downe, Fortin-Duplessis, Johnson, Robichaud, P.C., Smith, P.C., (*Cobourg*) and Wallace (10).

In attendance: Natalie Mychajlyszyn and Brian Hermon, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, November 7, 2012, the committee continued its study on economic and political developments in the Republic of Turkey, their regional and global influences, the implications for Canadian interests and opportunities, and other related matters. (*For the complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 17.*)

WITNESSES:

(*By video conference*)

As individuals:

Emiliano Alessandri, Senior Transatlantic Fellow, German Marshall Fund;

Henri Barkey, Bernard L. and Bertha F. Cohen Professor, Department of International Relations, Lehigh University.

The chair presented the Queen Elizabeth II Diamond Jubilee Medal to the clerk of the committee, Mr. Adam Thompson.

The chair made an opening statement.

Mr. Alessandri made a statement and answered questions.

At 5:20 p.m., the committee suspended.

At 5:22 p.m., the committee resumed.

Mr. Barkey made a statement and answered questions.

At 6:11 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 6 février 2013
(48)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui, à 16 h 15, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable A. Raynell Andreychuk (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Black, Dawson, Demers, Downe, Fortin-Duplessis, Johnson, Robichaud, C.P., Smith, C.P., (*Cobourg*) et Wallace (10).

Également présents : Natalie Mychajlyszyn et Brian Hermon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 7 novembre 2012, le comité poursuit son étude sur l'évolution de la situation économique et politique en Turquie, ainsi que l'influence qu'exerce ce pays sur l'échiquier régional et mondial, les implications sur les intérêts et les perspectives du Canada et d'autres questions connexes. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 17 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

(*Par vidéoconférence*)

À titre personnel :

Emiliano Alessandri, chargé de recherche transatlantique, German Marshall Fund;

Henri Barkey, professeur de Bernard L. et Bertha F. Cohen, Département des relations internationales, Lehigh University.

La présidente présente la Médaille du jubilé de diamant de la reine Elizabeth II à M. Adam Thompson, greffier du comité.

La présidente prend la parole.

M. Alessandri fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 17 h 20, la séance est suspendue.

À 17 h 22, la séance reprend.

M. Barkey fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 18 h 11, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, February 7, 2013
(49)

[English]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 10:30 a.m., in room 160-S, Centre Block, the chair, the Honourable A. Raynell Andreychuk, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Dawson, Demers, Downe, Finley, Fortin-Duplessis, Johnson, Robichaud, P.C., Smith, P.C., (*Cobourg*) and Wallace (10).

In attendance: Natalie Mychajlyszyn and Brian Hermon, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, November 7, 2012, the committee continued its study on economic and political developments in the Republic of Turkey, their regional and global influences, the implications for Canadian interests and opportunities, and other related matters. (*For the complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 17.*)

WITNESSES:

(*By videoconference*)

As individuals:

Ahmet T. Kuru, Associate Professor of Political Science, San Diego State University and Visiting Fellow, Brookings Doha Centre;

Howard Eissenstat, Assistant Professor, Middle Eastern History, St. Lawrence University.

The chair made an opening statement.

Mr. Kuru made a statement and answered questions.

At 11:20 a.m., the committee suspended.

At 11:25 a.m., the committee resumed.

Mr. Eissenstat made a statement and answered questions.

At 12:12 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, le jeudi 7 février 2013
(49)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable A. Raynell Andreychuk (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Dawson, Demers, Downe, Finley, Fortin-Duplessis, Johnson, Robichaud, C.P., Smith, C.P., (*Cobourg*) et Wallace (10).

Également présents : Natalie Mychajlyszyn et Brian Hermon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 7 novembre 2012, le comité poursuit son étude sur l'évolution de la situation économique et politique en Turquie, ainsi que l'influence qu'exerce ce pays sur l'échiquier régional et mondial, les implications sur les intérêts et les perspectives du Canada et d'autres questions connexes. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 17 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

(*Par vidéoconférence*)

À titre personnel :

Ahmet T. Kuru, professeur agrégé en science politique, San Diego State University, et chercheur invité, Brookings Doha Centre;

Howard Eissenstat, professeur adjoint, Histoire du Moyen-Orient, St. Lawrence University.

La présidente ouvre la séance.

M. Kuru fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 11 h 20, la séance est suspendue.

À 11 h 25, la séance reprend.

M. Eissenstat fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 12 h 12, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, February 6, 2013

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 4:15 p.m. to study economic and political developments in the Republic of Turkey, their regional and global influences, the implications for Canadian interests and opportunities, and other related matters.

Senator A. Raynell Andreychuk (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Honourable senators, welcome to this meeting of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade. We have witnesses before us to aid us in our study. However, before I turn to the study, I want to take a few minutes to do a presentation. I have asked Senator Downe to assist me and come up to the front.

As we know, we have been celebrating the Queen's Diamond Jubilee, and this past year has been a very special one for the Queen and for Canada. We have had the time to pause and think about Canadians who have served Canada very well in exemplary form, in the way that the Queen has performed her duties throughout the years she has been the Queen of Canada.

I am pleased this afternoon to present a medal to Adam Thompson, our clerk. I hope it is a bit of a surprise for him.

Hon. Senators: Hear, hear!

The Chair: I will not give a long bio and I did not have a long introduction — no acceptance speeches, either, I am sure. It is simply that we here in the Senate are served very well by the support staff we have. Without our clerks and without our researchers, pages and the host of workforce here in the Senate, we would not be successful as an institution. Adam has played a part in this long history of public service.

He started as a court clerk in Toronto's night traffic court when he was still studying in university, I must say. He has held other positions and has done parliamentary relations and been a briefing officer. He joined the Senate in 2000. He has worked as a committee clerk and has worked on many committees.

We are very pleased that he accepted to become part of our committee. I must say that I have heard nothing but good comments back that we have been able to handle all the requests.

Clerks are set apart when they are professional, impartial and when they have a grasp of the procedures, the practices and the culture of this institution. Adam certainly has been professional, non-partisan, knows the procedural work, understands the special needs of all senators — that we have different interests and different approaches — and has accommodated all of us in the committee while being true to the practices and procedures of Parliament.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 6 février 2013

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui, à 16 h 15, pour effectuer l'étude sur l'évolution de la situation économique et politique en Turquie, ainsi que l'influence qu'exerce ce pays sur l'échiquier régional et mondial, les implications sur les intérêts et les perspectives du Canada et d'autres questions connexes.

La sénatrice A. Raynell Andreychuk (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Mesdames et messieurs, bienvenue à cette séance du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international. Nous entendrons aujourd'hui des témoins qui nous aideront dans le cadre de notre étude. Toutefois, avant d'entreprendre cette étude, je veux prendre quelques instants pour procéder à une remise de médaille. J'ai demandé au sénateur Downe de m'aider et de venir à l'avant.

Comme nous le savons, nous avons célébré le jubilé de diamant de la Reine, et la dernière année a été très particulière pour cette dernière et le Canada. Nous avons eu l'occasion de nous arrêter et de réfléchir aux Canadiens qui ont servi le Canada de façon exceptionnelle et exemplaire, à l'instar de la Reine qui a accompli son devoir au fil des ans à titre de Reine du Canada.

C'est avec plaisir que je remets aujourd'hui une médaille à Adam Thompson, notre greffier. J'espère qu'il est un peu surpris.

Des voix : Bravo!

La présidente : Il n'y aura pas de longue biographie ou de longue introduction... ni de discours de remerciement, j'en suis sûre. Je tiens simplement à faire remarquer que le Sénat reçoit un excellent service de son personnel. Sans ses greffiers, ses attachés de recherche, ses pages et tous les autres employés du Sénat, notre institution ne réussirait pas à accomplir son mandat. Adam a joué un rôle dans cette longue histoire au sein de la fonction publique.

Il a commencé sa carrière comme greffier au tribunal de soir des contraventions routières de Toronto, quand il étudiait encore à l'université, je tiens à le préciser. Il a occupé d'autres postes, a travaillé dans le domaine des relations parlementaires et été agent de rapports. Il est entré au service du Sénat en 2000 et a agi à titre de greffier auprès de nombreux comités.

Nous sommes enchantés qu'il ait accepté de se joindre à notre comité. Je dois dire que je n'ai entendu que des louanges parce que nous avons pu traiter toutes les demandes.

Les greffiers se distinguent quand ils sont professionnels, impartiaux et maîtrisent les procédures, les pratiques et la culture de notre institution. Adam s'est certainement montré professionnel et impartial, il connaît les rouages de la procédure, il comprend les besoins particuliers de tous les sénateurs et le fait que nous avons tous des intérêts et des approches différents, et il a répondu à nos attentes tout en demeurant fidèle aux pratiques et procédures du Parlement.

Adam, I know that I could say much more, and I know that individual senators would want to say much more, but I simply have to stand and present you with the medal.

Senator Downe: I want to join Senator Andreychuk in her congratulations and associate myself with her comments. It was her initiative to award one of her allocations to Adam. I fully support it. My only regret is I did not think of it myself. I want to share as well her view about the tremendous assistance we receive from everyone: the Library of Parliament, the Senate staff and everyone else in making this committee effective and for doing a compelling job in the research we are asked to undertake for the Senate.

Adam, congratulations. Senator Andreychuk nominated you, and the good news is that Governor General agreed. I have a certificate from the Governor General to that effect.

Hon. Senators: Hear, hear.

The Chair: I invite the senators to join us for a photograph.

[*Translation*]

Senator Robichaud: I do not feel quite right about something. It is not that I disagree with giving Adam this medal. I just want to make one point: I think all the clerks of all the committees and the researchers do a wonderful job. Through thick and thin, they are always there. If it were possible and there were enough medals, I would award them to everyone. I think those people do tremendous work and they all deserve recognition.

[*English*]

The Chair: That is a good point, and I have taken that up. When we have presentations such as this across the country, we, of course, are included in our office, but the unsung heroes around here are the clerks, the researchers and, as I said, everyone else. They need to be noted. Many clerks have been honoured, and I think it was a personal choice of certain senators to do so. I simply thought that Adam had done a superb job. That was the feedback you gave me, so it was a collective choice.

Senator Robichaud: I am not questioning that at all, Madam Chair.

The Chair: We can now return to our study. We are the Senate committee studying the economic and political developments in the Republic of Turkey, their regional and global influences, the implications for Canadian interests and opportunities, and other related matters.

In the first part, we have, by video conference, Mr. Emiliano Alessandri, Senior Transatlantic Fellow from the German Marshall Fund.

Adam, je sais que je pourrais en dire beaucoup plus et que les sénateurs aimeraient en dire davantage, mais je ne peux que me lever et vous remettre la médaille.

Le sénateur Downe : Je tiens à faire écho aux félicitations et aux propos de la sénatrice Andreychuk. C'est elle qui a eu l'idée de remettre cette distinction à Adam. J'appuie cette initiative sans réserve. Mon seul regret est de ne pas y avoir songé moi-même. Je tiens également à indiquer que je partage son opinion sur l'aide inestimable que nous recevons de tous les employés de la Bibliothèque du Parlement et du Sénat, et de toutes les autres personnes qui permettent à notre comité d'être efficace en accomplissant un travail irréprochable dans le cadre des recherches que nous devons entreprendre pour le Sénat.

Adam, félicitations. La sénatrice Andreychuk a proposé votre nom et le gouvernement général a heureusement accepté. J'ai un certificat de sa part à cet égard.

Des voix : Bravo.

La présidente : J'invite les sénateurs à se joindre à nous pour une photo.

[*Français*]

Le sénateur Robichaud : Je suis un peu mal à l'aise. Ce n'est pas que je n'appuie pas la présentation de cette médaille. J'aimerais seulement faire le point suivant : je crois que tous les greffiers de tous les comités ainsi que les chercheurs font un travail formidable. Beau temps, mauvais temps, ils sont là. Si la possibilité existait et que des médailles étaient disponibles, j'aimerais que l'on puisse les distribuer. À mon avis, ces personnes font un travail exceptionnel et ils méritent tous d'être reconnus.

[*Traduction*]

La présidente : C'est une bonne remarque et j'en prends acte. Quand il y a des initiatives comme celle-ci à l'échelle du pays, nous sommes évidemment inclus de par nos fonctions, mais ce sont les greffiers, les attachés de recherche et, comme je l'ai indiqué, les autres employés qui sont les héros méconnus. Ils doivent être récompensés. De nombreux greffiers ont été honorés, et je crois qu'il s'agit d'un choix personnel qu'ont fait certains sénateurs. Je considérerais simplement qu'Adam a accompli un travail remarquable. C'est ce que vous m'avez laissé entendre; c'est donc un choix collectif.

Le sénateur Robichaud : Je ne mets pas du tout cette décision en question, madame la présidente.

La présidente : Nous pouvons maintenant reprendre notre étude. Notre comité sénatorial étudie l'évolution de la situation économique et politique en Turquie, ainsi que l'influence qu'exerce ce pays sur l'échiquier régional et mondial, les implications sur les intérêts et les perspectives du Canada et d'autres questions connexes.

Au cours de la première partie, nous entendrons M. Emiliano Alessandri, chargé de recherche transatlantique, German Marshall Fund, qui comparait par vidéoconférence.

I thank you, Mr. Alessandri, for being patient with us before we started. You have been briefed about our study, and if you have some opening remarks, we would appreciate it. We are senators and love to ask questions, so we would like to have your opening statement and then have you accept questions from the senators. We speak in both official languages, so please feel free to use French or English. Welcome to the committee.

Emiliano Alessandri, Senior Transatlantic Fellow, German Marshall Fund, as an individual: Thank you, Madam Chair. I join you from Brussels tonight. I will try to keep my remarks brief, but please interrupt me if you have questions. I will be happy to respond to any questions.

It is indeed an honour and privilege to appear before your committee today to speak about Turkey. As a European representing an institution that promotes transatlantic cooperation, let me emphasize one main point in my remarks. I think that Turkey is a very dynamic country and a very valuable ally for the United States, Canada and Europe, but, in the near future, Turkey will need the support of its transatlantic and European partners as much if not more than they will need that of Turkey. The country is facing instability all around its borders. The various regions, from the Balkans to the Middle East, of which Turkey has aimed to become the centre of gravity, are all going through crisis. The neo-Ottoman ambition that Turkey's post-Kemalist leadership has displayed since the early 2000s is proving to be unrealistic. The post-Ottoman space, if we want to use this concept, is becoming more fragmented and more conflict-prone, not less, as a result of ongoing developments in the region. There are currently no stable international balances in place and no prospect for any one actor to really stand out as a regional leader. Historically, Turkey's attractiveness and influence has rested in its being at the crossroads of different regions and people, but, as instability is widespread across all of its neighbours, including the European Union because of the Euro crisis, this very central position of Turkey has lately become a liability.

Let me focus a little bit on the Arab world. The so-called Arab Spring has created a lot of political opportunities but also ignited new conflicts in an already unstable Middle East. Ankara, at the beginning, deluded itself that it could ride the wave of change in a way, presenting itself as a source of inspiration for the many people in the region who are aiming at higher levels of development by becoming more competitive economically and by adopting more representative forms of government.

However, the falls or protracted crises of long ruling regimes, as we have seen up to and including today, have brought back a lot of the old divides and tensions, have posed a risk of protracted social strife across the region and have seen new violence, not peaceful economic and democratic political transitions.

Je vous remercie, monsieur Alessandri, d'avoir fait preuve de patience en attendant que nous commencions. Vous avez été informé au sujet de notre étude, et si vous avez un exposé à faire, nous l'entendrons avec plaisir. À titre de sénateurs, nous adorons poser des questions; nous aimerions donc entendre votre exposé et vous interroger par la suite. Nous parlons dans les deux langues officielles; sentez-vous donc libre de vous exprimer en français ou en anglais. Bienvenue au comité.

Emiliano Alessandri, chargé de recherche transatlantique, German Marshall Fund, à titre personnel : Merci, madame la présidente. Je vous parle ce soir de Bruxelles. Je m'efforcerais de rester bref, mais interrompez-moi si vous avez des questions. J'y répondrai avec joie.

C'est vraiment un honneur et un privilège de comparaître devant vous aujourd'hui afin de parler de la Turquie. Étant un Européen représentant une institution qui favorise la coopération transatlantique, je voudrais souligner un des principaux points de mon exposé. Je crois que la Turquie est un pays très dynamique et un précieux allié des États-Unis, du Canada et de l'Europe, mais sous peu, elle aura besoin de l'appui de ses partenaires européens et transatlantiques autant, si ce n'est plus que ceux-ci auront besoin d'elle. Le pays est menacé par l'instabilité tout le long de ses frontières. Les diverses régions, des Balkans au Moyen-Orient, dont la Turquie s'est efforcée de devenir le centre de gravité, sont toutes bouleversées par des crises. L'ambition néo-ottomane dont l'élite dirigeante post-kémaliste de la Turquie s'est faite porteuse depuis le début des années 2000 se révèle irréaliste. L'espace post-ottoman, si on souhaite utiliser ce concept, est de plus en plus fragmenté et propice aux conflits, et non l'inverse, en raison de ce qui se passe actuellement dans la région. Il n'y a pour l'instant ni équilibre international stable ni possibilité que l'un ou l'autre de ces pays émerge comme leader régional. L'attrait et l'influence de la Turquie ont toujours reposé sur le fait qu'elle est au carrefour de régions et de peuples différents. Mais cette position centrale est dernièrement devenue une faiblesse en raison de l'instabilité généralisée qui caractérise ses nombreux voisins, notamment l'Union européenne en raison de la crise de l'euro.

Permettez-moi de traiter brièvement du monde arabe. Ce qu'on a appelé le printemps arabe a ouvert des perspectives politiques, mais également déclenché de nouveaux conflits dans un Moyen-Orient déjà instable. Ankara s'est d'abord imaginé qu'elle pourrait voguer sur la vague de changement, s'érigeant en source d'inspiration pour les nombreuses personnes de la région qui cherchent à atteindre des niveaux de développement plus élevés en devenant plus concurrentielles économiquement et en adoptant des formes plus représentatives de gouvernement.

Cependant, la chute ou la crise prolongée de régimes de longue date, en place jusqu'à aujourd'hui, ont fait renaître des divisions et des tensions anciennes, risquent de susciter des remous sociaux prolongés dans la région et ont provoqué de nouvelles violences au lieu de favoriser une transformation paisible de la politique économique et démocratique.

The Syrian crisis, in particular, has revealed the limits of Turkish influence and exposed the weak grounds of its larger approach to the Arab world. Ankara has been unable to use the alleged influence it had accumulated over years of ever deeper economic and political engagement with the Assad regime since the late 1990s to broker a political solution. Turkey's initial openings were rejected, and later offers were rejected as well. The Assad regime did not respond to Turkish diplomacy, and the strong bilateral relationship that had been built has degenerated into enmity. Currently, Syria poses a lot of challenges to Turkey. Turkey is facing a major refugee crisis and the risk of increased Kurdish terrorist operations from across the border.

Before the crisis, Syria was seen as the key piece of a larger mosaic of relations that Turkey was trying to apply to its own advantage, using a newly acquired Middle Eastern leadership to gain leverage in Europe, influence in Washington and a greater say in regional and international decision making.

As a result of Arab transformations, Turkey is now facing new competitors in its own region — a region that has no stable order and knows no peace. Turkish influence could be easily accumulated in the 2000s, a time when Ankara could distance itself from very divisive U.S. policies and present itself as a different country, as the only actor truly interested in regional development and peace in the Middle East, acting as a bridge builder and as a friend of the region.

This role is much more difficult now in the currently very unstable context. A less ossified, post-Mubarak Egypt can aim to play a similar role to that which Turkey has tried to play in recent years but from within the Arab camp. Iran is already defining its role in the region in the new context. Tehran has sided with the Assad regime, which remains its proxy in the Arab world.

At the same time, there are new players or players in the region with stronger influence. The Gulf monarchies, for instance, have felt threatened by developments in the Arab world, but they also look at the transitions as a way to expand their influence in North Africa and the Middle East. They have a lot of money to back up this ambition, more money than Turkey can offer. The same is true with other players, extra-regional players ranging from China to Russia, which are either entering or re-entering the region, making the Mediterranean a more multi-polar and global space.

Honourable senators, ladies and gentlemen, there has been a lot of talk in European and American capitals about a Turkish model for the Arab Spring. This is not the first time we have talked about a Turkish model. It is probably also not the first

La crise que connaît la Syrie a notamment révélé les limites de l'influence de la Turquie en exposant également la faiblesse de son approche générale du monde arabe. Ankara n'a pas été capable d'utiliser l'influence qu'elle pensait avoir acquise grâce à ses liens plus que jamais étroits avec le régime de Bachar el-Assad depuis la fin des années 1990 dans le but de faciliter une solution politique. Les démarches d'ouverture initiales de la Turquie ont été rejetées, tout comme l'ont été les offres présentées ultérieurement. Le régime de Bachar el-Assad n'a pas réagi aux efforts diplomatiques de la Turquie, et les solides relations bilatérales entre les deux pays se sont détériorées au point de devenir hostiles. À l'heure actuelle, la Syrie représente de multiples menaces pour la Turquie. Cette dernière est aux prises avec une grave crise au chapitre des réfugiés et à une augmentation des opérations terroristes kurdes organisées de l'autre côté de la frontière.

Avant la crise, la Syrie était considérée comme la pièce maîtresse d'un vaste réseau de relations que la Turquie tentait d'utiliser à son avantage en faisant jouer son tout récent rôle de leadership au Moyen-Orient pour faire pression sur l'Europe, influencer Washington et intervenir plus largement dans les décisions prises à l'échelle régionale et internationale.

Mais la transformation du monde arabe oblige la Turquie à affronter de nouveaux concurrents dans sa propre région, une région qui ne connaît ni stabilité ni paix. La Turquie pouvait aisément renforcer son influence dans les années 2000, à une époque où Ankara pouvait se distancer des politiques américaines très controversées en se présentant comme un pays différent, le seul acteur véritablement soucieux de la paix et du développement dans le Moyen-Orient, faisant figure d'intermédiaire et d'ami dans la région.

Ce rôle est maintenant bien plus difficile à jouer dans le contexte hautement instable actuel. L'Égypte, moins ossifiée depuis la destitution de Moubarak, peut prétendre tenir un rôle semblable à celui que la Turquie a tenté de jouer ces dernières années, mais depuis l'intérieur du camp arabe. L'Iran est déjà en train de définir son rôle dans la région dans le nouveau contexte. Téhéran s'est rangée du côté du régime de Bachar el-Assad, qui reste son lien avec le monde arabe.

Par ailleurs, la région compte de nouveaux joueurs ou des acteurs plus influents. Les monarchies du Golfe, par exemple, se sont senties menacées par les événements qui secouent le monde arabe, tout en tentant de les exploiter pour étendre leur influence en Afrique du Nord et dans le Moyen-Orient. Elles ont les moyens de leurs ambitions, plus d'argent que la Turquie ne peut en offrir. C'est le cas également d'autres acteurs provenant de l'extérieur de la région, comme la Chine et la Russie, qui commencent ou recommencent à intervenir dans la région, faisant de la Méditerranée un espace de plus en plus multipolarisé et international.

Honorables sénateurs, mesdames et messieurs, il a beaucoup été question dans les capitales européennes et américaines de prendre le modèle turc comme une réponse au printemps arabe. Ce n'est pas la première fois que la Turquie est proposée en

time this is done superficially without an adequate understanding of the true strength but also the real weaknesses of Turkey.

Turkey can offer a lot of lessons. Economically, it has gone through a deep transformation, becoming a more competitive market economy. Economic growth, however, has slowed down significantly last year, and many more economists warn against the risk of the so-called middle-income trap. A lot of indicators still speak of a country that is a developing economy, with a vast informal sector, high unemployment and high dependency on foreign capital.

There are a lot of lessons other countries can learn, positive and negative. Turkey undertook significant reforms in the early 2000s to modernize its financial and banking sector, including privatizing banks. These are important lessons for Arab countries if they want to become competitive and grow. However, there are also a lot of areas in which Turkey has to show more work, including greater participation of women in the workforce, which remains at very unsatisfactory levels, and a true commitment to liberalization.

Let me briefly focus on the political situation. Again, Turkey is often portrayed as a model. In fact, the country has overall become more democratic. Ankara has managed to rebalance political and military relations, civil and military relations, which used to be skewed toward the latter, as we all know. Turkey has become a country in which the elite pay greater attention to the preferences of Turkish society, including the lower echelons, the poorer people, yet it is not a liberal democracy. Turkey has a lot of work to do when it comes to checks and balances, freedom of expression, reforming the judiciary and protecting minorities and human rights.

Recent plans to change the constitution are very important. The constitution dates back to a time when Turkey was even less democratic. There are tendencies in the country, within the ruling elite, that speak for giving more power to the president. It is unclear whether these plans will be fulfilled, but, if they will be fulfilled and pursued, Turkey will become a less democratic country, a country with even weaker checks and balances. Which way Turkey will go remains very undecided at the time of our meeting.

All of this is to say that Turkey remains an incomplete model, at best a success story in the making. I think its value rests with being an experience of positive and negative lessons. Transatlantic and European friends of Turkey should present Turkey as an experience, not as a model, and they should be as emphatic about the achievements, which are many, as they should be honest about the failures of Turkey, which are also many.

modèle. Ce n'est probablement pas la première fois non plus qu'on le fait de façon superficielle, sans bien comprendre les vrais atouts, mais aussi les faiblesses réelles de la Turquie.

La Turquie peut être source de bien des leçons. Elle a connu une profonde transformation économique qui en a fait une économie de marché plus concurrentielle. La croissance économique a toutefois ralenti considérablement l'an dernier, et de plus en plus d'économistes brandissent le spectre de ce qu'on appelle le piège à revenu intermédiaire. À bien des égards, la Turquie a encore des caractéristiques d'une économie en développement, ayant un vaste secteur informel, affichant un taux de chômage élevé et dépendant du capital étranger.

Les autres pays peuvent tirer bien des leçons, positives et négatives. La Turquie a entrepris des réformes importantes au début des années 2000 afin de moderniser son secteur financier et bancaire, notamment en privatisant les banques. Les pays arabes peuvent tirer des leçons importantes de ces initiatives s'ils veulent devenir concurrentiels et favoriser leur croissance. La Turquie a cependant encore fort à faire dans bien des domaines, notamment la participation accrue des femmes au marché du travail, qui stagne à des niveaux très insatisfaisants, et une intention réelle de permettre la libéralisation.

Permettez-moi de m'attarder brièvement sur la situation politique. Ici encore, la Turquie est souvent érigée en modèle. En fait, le pays est, de façon générale, devenu plus démocratique. Ankara a réussi à rééquilibrer les rapports entre la société civile et l'armée, qui favorisaient autrefois cette dernière, comme nous le savons tous. La Turquie est devenue un pays où l'élite porte davantage attention aux préférences de la société turque, y compris les échelons inférieurs et les démunis, sans pour autant être une démocratie libérale. La Turquie a beaucoup de travail à faire en ce qui concerne les automatismes régulateurs, la liberté d'expression, la réforme du système judiciaire et la protection des minorités et des droits de la personne.

Les récents projets de modification de la constitution sont très importants. Cette constitution est un vestige de l'époque où la Turquie était encore moins démocratique. Des tendances se font jour au pays au sein de l'élite dirigeante, qui envisage d'accorder de plus grands pouvoirs au président. On ignore si ces visées se concrétiseront, mais si c'est le cas, la Turquie deviendra un pays encore moins démocratique où les automatismes régulateurs seront affaiblis. La direction que prendra la Turquie reste très incertaine au moment où nous nous parlons.

C'est donc dire que la Turquie est actuellement un modèle incomplet, tout au plus une réussite en devenir. Elle a le mérite de constituer un exemple d'expérience porteuse de leçons positives et négatives. Les amis transatlantiques et européens de la Turquie devraient considérer cette dernière comme une expérience et non comme un modèle, et être aussi enthousiastes à l'égard de ses nombreuses réalisations qu'honnêtes à l'égard de ses lacunes, tout aussi nombreuses.

Let me conclude, honourable senators and ladies and gentlemen, by noting that a more self-confident Turkey has felt in recent years that it needs both Europe and America less than before. Membership talks with the European Union have come to a stall, not only because of European reservations but also because of the unwillingness in Ankara to fully pursue politically costly reforms. At the same time, Ankara has pursued a better relationship with the U.S. and other transatlantic partners, but the stands it has chosen on some regional issues have actually complicated Western strategy instead of facilitating it. The Euro crisis has reinforced the notion that Turkey is rising at a time when Europe is declining and that Europe and the West overall are less relevant and less appealing to Turkey.

I think a more Turkey-centric approach is as understandable as it is imprudent. It is understandable in light of the political and economic achievements of this country, but it is imprudent because Turkey still needs its traditional allies in Europe and the United States.

Very briefly, the Turkish economy has slowed down, as I said at the beginning of my remarks, and this is due in no small part because of the stagnation of the European economies. Turkey still needs European capital and a vibrant European market. Much of its exports are going to Europe, especially those that come with added value. At the same time, as we know, Turkey needs the United States and Canada and NATO for all the security challenges I just pointed out, starting with Syria.

As a matter of fact, to conclude, Turkey's future is still largely staked on its ability to keep in place those political and economic interdependencies with Europe and America that have marked its history in the past centuries. The sooner Turkish and transatlantic elites will come to terms with the potential but also the limits of Turkish power, the better I think it will be for their countries and for the future of neighbouring regions.

Thank you very much for your attention.

The Chair: Thank you, Mr. Alessandri. You have certainly covered a lot of ground and updated us on perspectives of Turkey. I have a list of senators wishing to ask questions.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: Mr. Alessandri, I listened intently to your presentation. In regard to the question I have for you, I am not sure whether the fact that Turkey has taken in so many Syrian refugees played a negative role or had some sort of negative impact.

As far as trade and investment in Turkey go, the government has committed to improving the climate, establishing policies to boost foreign direct investment.

Honorables sénateurs, mesdames et messieurs, permettez-moi de conclure en soulignant que la Turquie, en gagnant en confiance, a eu l'impression, ces dernières années, qu'elle avait moins besoin de l'Europe et de l'Amérique. Les pourparlers visant à l'intégrer à l'Union européenne stagnent, en raison non seulement des réserves des pays européens, mais également de la réticence d'Ankara à entamer des réformes politiques coûteuses. Par ailleurs, Ankara s'est employée à améliorer ses rapports avec les États-Unis et d'autres partenaires transatlantiques, mais la position qu'elle a choisi d'adopter a davantage compliqué la stratégie occidentale qu'elle ne l'a facilitée. La crise de l'euro n'a fait que renforcer l'idée que la Turquie se renforce alors que l'Europe décline, et que l'Europe et l'occident en général ont perdu de leur pertinence et de leur intérêt pour la Turquie.

Je considère qu'une approche davantage axée sur la Turquie est aussi compréhensible qu'imprudente. Elle est compréhensible au regard des réalisations politiques et économiques de ce pays, mais imprudente parce que la Turquie a encore besoin de ses alliés traditionnels en Europe et aux États-Unis.

Je préciserais très brièvement que l'économie de la Turquie a ralenti, comme je l'ai indiqué au début de mon exposé, et que cette situation est en grande partie attribuable à la stagnation des économies européennes. La Turquie a encore besoin du capital et du marché dynamique de l'Europe. Une bonne partie de ses exportations s'achemine vers l'Europe, particulièrement celles à valeur ajoutée. Nous savons également qu'elle a aussi besoin des États-Unis, du Canada et l'OTAN afin de résoudre les problèmes que j'ai mentionnés au sujet de la sécurité, à commencer par ceux venant de la Syrie.

Je conclurai mon propos en indiquant que l'avenir de la Turquie dépend encore en large partie de sa capacité de maintenir avec l'Europe et l'Amérique les interdépendances politiques et économiques qui ont marqué son histoire au cours des derniers siècles. Plus vite les hautes instances turques et transatlantiques saisisent le potentiel, mais aussi les limites du pouvoir turque, mieux ce sera pour leurs pays et l'avenir des régions voisines.

Merci beaucoup de votre attention.

La présidente : Merci, monsieur Alessandri. Vous avez certainement couvert beaucoup de matière et fait le point sur les perspectives de la Turquie. J'ai une liste de sénateurs qui souhaitent vous poser des questions.

[Français]

La sénatrice Fortin-Duplessis : Monsieur Alessandri, j'ai écouté avec beaucoup d'intérêt votre présentation. Pour la question que je vais vous poser, je ne sais pas si le fait que la Turquie ait accueilli autant de réfugiés syriens ait pu jouer un rôle ou avoir un aspect négatif.

Au niveau de la conjoncture de commerce et d'investissement, le gouvernement de la Turquie s'est engagé à améliorer le climat d'investissement et il a établi des politiques pour encourager davantage l'investissement direct étranger.

What can you tell us about that commitment by the Turkish government and where things stand?

Do foreign investors run into any problems when they want to invest in Turkey?

[*English*]

Mr. Alessandri: Thank you very much for your important question. I will try to address all the pieces of your question very briefly.

I think that the Turkish leadership, in particular since 2000, has invested a lot in making Turkey an attractive and competitive economy. It has also invested a lot in expanding the trade and investment relations of Turkey and diversifying the portfolio of Turkey. When the prime minister or foreign ministers travel to foreign countries, they always bring with them a large delegation of Turkish businessmen, sometimes in the number of 100 or 200 per trip. They have really put in a lot of effort. It is not only the political backing that economic leaders have received, but these economic leaders have grown more globally minded. Take Turkish airlines and other smaller firms that operate only regionally. They have made a lot of progress in recent years. There is a clear understanding at the political and economic level that Turkey's domestic transformation depends on being an attractive market.

I was trying to point out in my remarks that some of the political processes that are ongoing in Turkey, and some of its foreign policy engagements, may inadvertently — certainly not deliberately — create problems for Turkey moving forward.

If Turkey, at least domestically, becomes less responsive to all the different constituencies of Turkey, if Turkey continues to be a very polarized society where important sections of the population are kept out of citizenship, if Turkey is a country that continues to suffer from terrorism, as we have seen in recent years and recent days, and if Turkey cannot manage relations with Arab regimes that remain problematic, then I think all international investors will have doubts about the sustainability of what has been in the last decade a very impressive story of growth and development.

[*Translation*]

Senator Fortin-Duplessis: I have another question. Would you say the current government's policy on direct foreign investment is fragile, or conversely, does the policy have the backing of all Turkish parties?

Turkey will hold an election in 2014. Either the current government will be re-elected or a new party will take over and be in Parliament come 2015. If a new government were to come in, would it likely close Turkey off from foreign investors?

Quel bilan pouvez-vous faire de cet engagement du gouvernement de la Turquie?

Est-ce que les investisseurs étrangers se heurtent à de quelconques problèmes lorsqu'ils souhaitent investir en Turquie?

[*Traduction*]

M. Alessandri : Merci beaucoup de me poser cette importante question. Je m'efforcerai d'en aborder très brièvement toutes les facettes.

Je crois que les dirigeants de la Turquie, particulièrement depuis 2000, ont fait des investissements considérables pour en rendre l'économie plus attirante et concurrentielle. Ils ont aussi beaucoup investi pour élargir ses relations en matière de commerce et d'investissement, et en diversifier le portefeuille. Quand le premier ministre ou des ministres des affaires étrangères se rendent à l'étranger, ils sont toujours accompagnés d'une importante délégation pouvant comprendre jusqu'à 100 ou 200 hommes d'affaires turques. Ils ont vraiment déployé beaucoup d'efforts. Ces meneurs économiques ont non seulement reçu du soutien politique, mais ils sont devenus plus tournés vers le monde. Par exemple, les compagnies aériennes et d'autres petites entreprises turques ne fonctionnant qu'à l'échelle régionale ont accompli beaucoup de progrès ces dernières années. Les instances politiques et économiques comprennent fort bien que la transformation intérieure de la Turquie dépend de l'attrait que présente son marché.

Dans mon exposé, j'ai tenté d'illustrer que certains des processus politiques en place en Turquie, ainsi que des engagements au chapitre de la politique étrangère, pourraient, par inadvertance — ce ne serait certainement pas délibéré — créer des problèmes en Turquie dans l'avenir.

Si la Turquie, intérieurement du moins, devient moins sensible à ses diverses composantes et reste une société très polarisée où d'importants segments de la population sont tenus à l'écart de la participation citoyenne, si la Turquie continue d'être victime de terrorisme, comme nous l'avons vu ces dernières années et ces derniers jours, et si elle ne gère pas ses relations avec les régimes arabes qui demeurent problématiques, alors je crois que tous les investisseurs internationaux douteront de la viabilité de ce qui s'est avéré, au cours de la dernière décennie, un impressionnant exemple de croissance et de développement.

[*Français*]

La sénatrice Fortin-Duplessis : J'aurais une autre question : diriez-vous que la politique du gouvernement actuel en matière d'investissement direct étranger est chancelante ou bien est-ce une politique défendue par tous les partis en Turquie?

Les élections auront lieu en 2014, soit ce sera le même gouvernement qui sera réélu ou un autre et en 2015, ce seront des parlementaires. S'il y avait un changement de gouvernement, la Turquie serait-elle susceptible de se fermer aux investisseurs étrangers?

[English]

Mr. Alessandri: To respond to your first question, I think that all parties, broadly speaking, agree that the Turkish economy has to remain open. There is a different emphasis on what “open” means in terms of attracting foreign investment, but there is a broad consensus that foreign investment is critical for the country, even as the country tries to develop its own domestic capital.

As I said, Turkey has managed to successfully diversify its portfolio — its trading portfolio — and has stronger investment relations with many more countries, including distant countries such as China. It has diversified towards the Middle East but also to the Far East.

I do not think any of the parties currently represented in the Turkish parliament have an opposition to foreign investment. I think that the main opposition party, the CHP, has been a little bit slower than the current ruling party in understanding the value of Turkey’s full integration into the global economy. At the same time, the current ruling party, the AKP, as I tried to say in my opening remarks, is really trying to have an impact on society and on the way the political system works. I am a little bit concerned that this very strong interventionist, sometimes populist, stance of the government may in the end interfere with the interplay — which should be free — of demand and supply of private operators in the market.

There is no doubt that the Turkish state has a very strong role in the Turkish economy. For now, that role has been aimed at supporting the Turkish economy and its globalization. What if that changes? What if, simply speaking, the government will have its own preferences as to the way the Turkish economy should develop? We are not talking still about a completely open, fully liberalized economy.

To respond to your second question about the elections, I do not think much will change in 2014. Everyone tends to agree that the ruling party will have a strong majority also in 2014, and that Prime Minister Erdogan will most likely become the next president. If that is the case, it will confirm this approach towards exports-oriented growth and keeping Turkey part of the global economy.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: Mr. Alessandri, my sincerest thanks for the overview you have given us and for your answers.

[English]

Senator D. Smith: Thank you, Mr. Alessandri. I noted your comments on Turkey in recent years, having been viewed as a political model story and a success story in making it a democratic

[Traduction]

M. Alessandri : Pour répondre à votre première question, je considère que tous les partis conviennent en général que l’économie turque doit demeurer ouverte. Ils n’accordent pas la même importance à cette ouverture quand il s’agit d’attirer l’investissement étranger, mais ils s’entendent généralement pour dire que l’investissement étranger est essentiel pour le pays, alors même que ce dernier tente de développer son propre capital national.

Comme je l’ai dit auparavant, la Turquie a réussi à diversifier son portefeuille, c’est-à-dire son portefeuille commercial, et à renforcer ses relations avec beaucoup plus de pays en ce qui concerne les investissements, y compris des pays lointains comme la Chine. Dans le cadre de cette diversification, elle s’est rapprochée non seulement du Moyen-Orient mais également de l’Extrême-Orient.

Je ne crois pas que les partis représentés actuellement au Parlement turc s’opposent aux investissements étrangers. Le parti principal de l’Opposition, le CHP, a mis un peu plus de temps que le parti au pouvoir à comprendre les avantages de la pleine participation de la Turquie à l’économie mondiale. Le parti au pouvoir actuellement, l’AKP, comme je l’ai indiqué dans mon mot d’ouverture, cherche réellement à avoir une incidence sur la société et sur le fonctionnement du système politique. Cette approche très interventionniste, parfois populiste, du gouvernement me préoccupe un peu, car au final, elle pourrait avoir une incidence sur le jeu entre la demande et l’offre des fournisseurs privés sur le marché, qui devrait être libre d’intervention.

Il est évident que l’État turc joue un rôle prédominant dans l’économie de ce pays. Pour l’instant, ce rôle vise à appuyer l’économie turque et sa présence dans le monde. Que se passera-t-il si ce rôle change? Que se passera-t-il si le gouvernement impose ses propres orientations quant au développement de l’économie turque? Il ne s’agit pas d’une économie entièrement ouverte et libéralisée.

Pour répondre à votre deuxième question concernant les élections, je ne crois pas qu’il y aura beaucoup de changement en 2014. Tous s’entendent pour dire que le parti au pouvoir obtiendra une forte majorité en 2014, et que le premier ministre Erdogan deviendra probablement le prochain président. Un tel résultat confortera la stratégie consistant à encourager une croissance axée sur les exportations et la participation de la Turquie à l’économie mondiale.

[Français]

La sénatrice Fortin-Duplessis : Monsieur Alessandri, je vous remercie infiniment pour le portrait que vous nous avez brossé et pour vos réponses.

[Traduction]

Le sénateur D. Smith : Merci, monsieur Alessandri. J’ai lu vos observations sur l’évolution de la Turquie au cours des dernières années, pays qui est perçu comme un modèle politique qui a réussi

society. I think the shortcomings in the last little while are valid points. However, ironically, when you look at the neighbours in the Middle East, the only stronger democracy there is Israel.

Last night, by a fluke, I saw this conference from CIGI on the Syrian situation. One of the speakers was Paul Heinbecker. The Turkish ambassador to Canada was also talking. This is about three months ago. At the border, there were 168,000 Syrian refugees living in camps on the Turkish side and about another 80,000 Syrians living with relatives in towns and villages there. On some days, there would be several thousand more refugees per day.

How long can this go on? What is the impact on the Turkish economy if this continues, and what is your view on whether Turkey might be a little more aggressive in doing something to end this ridiculous situation in Syria? What are your thoughts on that?

Mr. Alessandri: Thank you very much. I think you raised a very important question. I tried to point out in my remarks that the Syrian crisis poses at the moment multiple challenges for Turkey. One is certainly the refugee crisis, which has major proportions and is costing Turkey a lot.

Turkey has had a very open approach to its neighbours lately. It has lifted visas with a lot of the neighbouring countries. Of course, now it is becoming more difficult to keep that attitude in place when you are confronted with so much instability and a flow of refugees into your country.

At the same time, there have been complaints in Europe that an offer was made at the beginning to help Turkey with the refugee crisis, but Turkey, at least initially, was very closed to the idea. Again, this was read as a sign that Turkey is becoming more and more proud and sometimes feels it does not really need assistance and support from other countries; it wants to show that it can handle some difficult situations by itself. However, at the same time, we are all here to see a Turkey that has challenges, as I said, that will need more help.

When it comes to the crisis of the political regime in Syria, I think that at the very beginning they really tried to broker a political solution. They realized, however, that their influence on Assad was very limited. Then they went the opposite way; they took it again as a sort of question of honour, and after feeling betrayed and after being so disappointed in the lack of influence, they went the other way and they became more aggressive, at least in terms of rhetoric.

At the same time, they were not ready to really take the lead and to really intervene militarily, let alone to do it unilaterally. Therefore, they hoped that the United States or NATO would show the same type of interest that was shown in other contexts. However, that, too, did not come. They also realized that their

sa transition vers une société démocratique. Je crois que vous avez décrit avec justesse les problèmes encourus récemment. Il est ironique toutefois de constater, lorsqu'on regarde les voisins de ce pays au Moyen-Orient, que la seule démocratie mieux établie est Israël.

Hier soir, il se trouve que j'ai regardé une conférence organisée par le CIGI sur la situation en Syrie. L'un des conférenciers était Paul Heinbecker. L'ambassadeur turc au Canada est également intervenu. Il y a environ trois mois, on recensait dans la zone frontalière turque 168 000 réfugiés syriens qui vivaient dans des camps et encore 80 000 Syriens de plus qui s'étaient installés chez des parents dans les villes et villages de la région. Certains jours sont marqués par l'arrivée de milliers de réfugiés supplémentaires.

Pendant combien de temps cette situation peut-elle perdurer? Quelle sera l'incidence sur l'économie turque si cette situation persiste, et pensez-vous que la Turquie devrait agir de façon un peu plus agressive pour mettre un terme à cette situation ridicule en Syrie? Quel est votre avis?

M. Alessandri : Merci beaucoup. Je crois que vous avez soulevé une question importante. J'ai tenté d'indiquer dans mon mot d'ouverture que la crise en Syrie présente actuellement de nombreux défis pour la Turquie. L'un de ces défis, c'est certainement la crise des réfugiés, qui prend des proportions énormes et coûte très cher à la Turquie.

La Turquie a affiché une approche très ouverte envers ses voisins dernièrement. Elle n'exige plus de visa pour les ressortissants de certains pays avoisinants. Bien sûr, il devient plus difficile pour un pays de maintenir cette approche lorsqu'il est confronté à autant d'instabilité et de réfugiés.

Parallèlement, on a entendu certaines plaintes en Europe, selon lesquelles une offre avait été faite au début pour aider la Turquie avec la crise des réfugiés, mais la Turquie, du moins dans un premier temps, ne s'était pas montrée réceptive du tout. Encore une fois, cette attitude a été interprétée comme un signe que la Turquie devient de plus en plus fière et pense parfois qu'elle n'a pas vraiment besoin de l'aide et du soutien d'autres pays; elle veut montrer qu'elle peut assumer des situations difficiles toute seule. Or, nous constatons tous que la Turquie est confrontée à des défis et qu'elle aura besoin de plus d'aide.

Dans le cas de la crise associée au régime politique en Syrie, je crois qu'au tout début, la Turquie a réellement tenté de trouver une solution politique. Elle s'est rendu compte, cependant, que son influence sur M. Assad était très limitée. La Turquie a ensuite fait volte-face : c'était devenu une question d'honneur et, se sentant trahie et déçue en raison de son manque d'influence, elle est devenue plus agressive, du moins sur le plan de la rhétorique.

Et pourtant, la Turquie n'était pas vraiment prête à prendre les devants et à intervenir sur le plan militaire, et surtout pas de façon unilatérale. Elle espérait que les États-Unis ou l'OTAN s'intéresseraient autant à la Syrie qu'à d'autres régions. Toutefois, l'intérêt ne s'est pas manifesté. La Turquie s'est

public opinion was not particularly excited about the prospect of an intervention in a neighbouring country. Therefore, they are now left in this limbo.

Syria was a very central piece of their Middle Eastern policy. Much of the new trade that Turkey has created with neighbouring countries in the Middle East was through Syria. The fact that now Syria is in a civil war and the fact that the two countries do not really talk to each other that much means that the entire Middle Eastern policy of growing engagement with all these different Arab regimes has become much more difficult to pursue. The impact has been very significant also economically, precisely because the Turkish-Syrian bilateral trade relationship was a very important one.

Then there are other relationships that are important, too. The Turkish-Iraqi relationship is also important, including when it comes to energy. However, Syria was a big piece of this policy and it is now failing. Turkey is probably too proud to really be able to accept support for this and at the same time is faced with allies with their own hesitations and is stuck in the middle.

That is why I pointed out in my remarks that all this should lead to a re-appreciation of the solidarity that should exist between Turkey and other countries that have been with Turkey during the Cold War, on the same side. However, I see some problems in making that cooperation really meaningful and effective. Some of it is due to the fact that there is this growing Turkish nationalism, which is shared by ruling and opposition parties alike, and this idea that Turkey can go it alone, that Turkey is not at the periphery of Europe or of the transatlantic space; it is actually at the centre of the many regions that surround it.

The problem with this view is that, yes, it is at the centre, but it is at the centre of widespread instability. Because if you take Europe, with its Euro crisis, if you take the Balkans, if you take Central Asia, if you take the Arab world, anywhere you look, you see instability and crisis. I think that should lead to a reconsideration of strategy and to more realism on the part of Turkey.

Senator Johnson: I am wondering if we could follow up a bit on their domestic political and economic developments, the focus now, as they lead up to an election. Could you comment on what possible developments regarding Turkey's political situation and its constitutional reform merit particular attention, and which will have particular significance in the months leading to the election, on the election campaign and the results? Of course, folding into that is the whole European Union issue, too.

Mr. Alessandri: Thank you very much for your questions. In terms of political developments, as you probably know, the ruling party has won three consecutive victories since 2002. It has actually strengthened its majority over the past decade, and I do not think that is going to change any time soon. People in Turkey

également rendu compte que l'opinion publique n'était pas très chaude face à la perspective d'une intervention dans un pays avoisinant. La Turquie se trouve maintenant dans une impasse.

La Syrie était devenue l'un des piliers de la politique turque sur le Moyen-Orient. Un grand volume du commerce entre la Turquie et les pays avoisinants au Moyen-Orient transitait par la Syrie. Puisque la Syrie se trouve maintenant en guerre civile et les deux pays ne se parlent plus tellement, la politique sur le Moyen-Orient visant à renforcer les liens avec les divers régimes arabes est devenue beaucoup plus difficile à réaliser. Il y a eu aussi un énorme impact économique, précisément parce que les relations commerciales bilatérales turco-syriennes étaient très importantes.

D'autres relations ont également leur importance. Les rapports entre l'Irak et la Turquie, notamment, surtout dans le secteur énergétique. Toutefois, la Syrie, l'une des pierres d'assise de cette politique, est maintenant un État en déroute. La Turquie est probablement trop fière pour accepter de l'aide et ses alliés ont leurs propres réticences. La Turquie se trouve donc coincée au milieu.

C'est la raison pour laquelle j'ai indiqué dans mon mot d'ouverture que tous ces facteurs devraient nous emmener à réexaminer la solidarité qui devrait exister entre la Turquie et d'autres pays qui l'ont accompagnée pendant la guerre froide. Toutefois, je constate des problèmes qui empêchent une coopération pertinente et efficace. Certains sont attribuables au nationalisme croissant observé en Turquie, nationalisme affiché autant par le parti au pouvoir que ceux de l'Opposition, ainsi que cette volonté selon laquelle la Turquie peut forger son propre chemin, que la Turquie n'est pas reléguée aux limites de l'Europe ou de l'espace transatlantique. La Turquie se trouve en fait au centre des nombreuses régions qui l'entourent.

Cette attitude est certes vraie dans la mesure où oui, la Turquie se trouve au centre, mais elle se trouve au centre d'une région très instable. Si l'on considère l'Europe, confrontée à la crise euro, les pays balkans, l'Asie centrale, le monde arabe, partout, on ne voit que de l'instabilité et des crises. Je crois que la Turquie devrait réévaluer sa stratégie et adopter une attitude plus réaliste.

La sénatrice Johnson : Je me demandais si nous pouvions parler un peu plus des développements politiques et économiques en Turquie, puisque ce pays tiendra bientôt des élections. Pouvez-vous nous parler des grands développements possibles en ce qui concerne la scène politique turque et la réforme constitutionnelle, qui auront une incidence considérable pendant les prochains mois jusqu'aux élections, et bien sûr sur la campagne électorale et les résultats? Il y a bien sûr dans tout cela la question de l'Union européenne.

M. Alessandri : Merci beaucoup pour vos questions. En ce qui concerne les développements politiques, comme vous le savez probablement, le parti au pouvoir a remporté trois élections consécutives depuis 2002. Il a pu renforcer sa majorité au cours des 10 dernières années, et je ne crois pas que sa popularité va

may have different views of the government, but they all agree that their country has changed dramatically, and it has become a more competitive and fast-growing economy.

There is a group in Turkey that is associated more with the history of Turkey before these elites, rooted in Islam, took over in the 2000s, a more Kemalist, secularist group that thinks Turkey is heading in the wrong direction. However, they too would not deny that the country has changed a lot and has made a lot of progress.

I do not think numbers will change dramatically unless all this instability and the challenges I have talked about become really significant, such that the government is overwhelmed and cannot handle it. As long as the leadership of Turkey is able to cope with this instability, I think they will preserve their strong majority in the country.

The prime minister, who, as I said, is likely to become the president of the country next year, is now trying a very bold, risky attempt to negotiate and engage with the PKK, the Kurdish separatist party that is considered by both the EU and the U.S. to be a terrorist organization. This is a very important development. No one knows for sure whether real progress will be made.

Many people point out that this may be just very instrumental that Prime Minister Erdogan wants to build a new coalition to have an even larger majority in 2014 and get as much of the Kurdish vote as he can get. It has already gotten important shares of the Kurdish vote in the past, but it is trying to really broaden this majority so that if he becomes president, he can say to whoever is the prime minister — and he will most probably be someone of a lower stature — “Look, I really have a wide majority. I am really a new founding father of Turkey. I am really supported by the vast majority of the people. I am not even a partisan figure anymore; I am one of the founding fathers of this country.” I think that is his goal.

Other developments we may see in connection with this are changes in the constitution. As I said in my remarks, the constitution, as is, is not a fully democratic constitution. However, again, will changes to the constitution make Turkey more democratic or will they deal more power to the ruling elite? There were amendments to the constitution in the early 2000s, when the AKP had just become the ruling party, and those amendments went in the direction of more democracy and more pluralism. They decided, for instance, to get rid of the death penalty. They did even symbolic things that the EU at the time appreciated a lot.

More recent changes to the constitution, including in 2010, made people wonder whether the purpose was really to make the constitution more democratic or to make it more functional for the ruling elite to perpetuate the hegemony they have established over the past 10 years. The reform of the judiciary in 2010 was really a bone of contention, and many analysts pointed out that as a result of the reforms, the judiciary was made more

changer d'aussitôt. Les Turcs ont peut-être des avis partagés sur le gouvernement, mais ils s'entendent tous pour dire que leur pays a changé de façon dramatique et est devenu une économie plus concurrentielle qui connaît une expansion rapide.

Il existe en Turquie un groupe qui est davantage associé à l'histoire de ce pays avant que l'élite, islamiste, n'ait accédé au pouvoir au XXI^e siècle. Il s'agit d'un groupe kémaliste, laïc, qui pense que la Turquie fait fausse route. Ce groupe ne niera pas cependant que le pays a beaucoup changé et a beaucoup avancé.

Je ne crois pas que les résultats changeront de façon dramatique à moins que cette instabilité et tous les défis dont je vous ai parlé ne deviennent trop lourds et accablants. Tant que la direction de la Turquie sera en mesure de faire face à cette instabilité, elle conservera sa forte majorité au pays.

Le premier ministre qui, comme je l'ai dit auparavant, deviendra probablement le président de ce pays l'année prochaine, tente une manœuvre osée et risquée de négociation avec le PKK, le parti séparatiste kurde considéré, à la fois par les États-Unis et l'Union européenne, comme une organisation terroriste. C'est un développement très important. On ignore cependant si cette démarche aboutira à de réels progrès.

De nombreux observateurs indiquent que cette tactique pourrait simplement servir au premier ministre Erdogan en vue de constituer une nouvelle coalition et obtenir une majorité encore plus grande en 2014, en récoltant autant de voix kurdes que possible. Il a déjà fait des gains importants chez les Kurdes dans le passé, mais il tente vraiment d'asseoir sa majorité afin de pouvoir, en tant que président, dire au premier ministre, qui sera fort probablement quelqu'un de moins puissant : « J'ai une grande majorité. Je suis l'un des nouveaux pères de la Turquie. Je suis appuyé par la vaste majorité du peuple. Je ne suis même plus un héros partisan : je suis l'un des fondateurs du pays. » Je crois que c'est son but.

On pourrait également voir des changements apportés à la constitution. Comme je l'ai indiqué dans mon exposé, il ne s'agit pas d'une constitution entièrement démocratique. Il reste à voir, cependant, si la Turquie deviendra plus démocratique à la suite des modifications apportées à sa constitution, ou s'il y aura davantage de pouvoirs accordés à l'élite au pouvoir. La constitution a été modifiée au début des années 2000, lorsque l'AKP est arrivé au pouvoir, en vue de favoriser la démocratie et le pluralisme. On a décidé, par exemple, d'abolir la peine capitale. Il y a même eu des mesures symboliques, très bien reçues par l'Union européenne à l'époque.

Les changements apportés plus récemment à la constitution, y compris en 2010, ont amené les Turcs à se demander s'ils visaient réellement à rendre la constitution plus démocratique ou à faciliter l'hégémonie établie par l'élite au pouvoir au cours des 10 dernières années. La réforme de l'appareil judiciaire en 2010 a généré beaucoup de polémique, et bon nombre d'analystes ont indiqué qu'à la suite de ces réformes, la magistrature s'est montrée

accommodating, more dependent on the executive power, so that the separation of power overall suffered, and checks and balances were weakened.

That is another big trend and development to follow: first, whether these reforms will be actually implemented, if they will be passed in the Parliament in the next few months before the elections in 2014; and if they will be passed, what type of reforms will they be? Will they be truly democratic reforms or not?

Let me say something about the EU. The EU has been monitoring, as you know, reforms in Turkey in the context of the accession process. There was a lot of hope at the beginning that this new social bloc — not just this new political party but this new social bloc represented by the AKP — was really interested in reform. As I said, in the early 2000s they really made a lot of progress, and people with some prejudice and a lot of skepticism about these elites, rooted in Islam, had to really change their minds about these people. They said, “We are here confronting real democrats who want a different future for Turkey.”

I think many of the same people now have grown a little bit more cynical about all this. Many point out that the reforms were implemented when that served the interest of a rising ruling elite that needed a lot of international support, and they needed a lot of international support because they were engaged in a very difficult contest with the military and the establishment that the military protected. In order to win that contest, they really needed support from the EU and others.

However, under this idea that Turkey was becoming more democratic by rebalancing civil-military relations, they actually pursued other goals. When they became strong enough and when they realized that the military is now largely neutralized, they also showed all of a sudden much less interest in democratic reforms because their goal of consolidating power had been largely achieved.

I am not saying I fully agree with this narrative, but I think there is some truth to it. I think the test is really the new constitution. They have an historic opportunity to get it right, to make a constitution that is not only more democratic and more liberal, but that also fully enshrines principles of pluralism, protection of minorities, starting with the Kurdish minority, of course, in the new charter, or they will confirm fears that they are only interested in perpetrating their power and in consolidating this new establishment, which has become as strong, if not stronger, than the old Kemalist secularist establishment.

The Chair: We are running out of time and we have a long list, so I will ask honourable senators to make short interventions. Mr. Alessandri, if you can shorten your answers, we can get all the senators in who want to ask questions.

plus serviable, plus dépendante à l'égard de l'exécutif, et que la séparation des pouvoirs en général en a souffert, car les freins et contrepoids ont été affaiblis.

Il y a encore une autre grande question à suivre : ces réformes seront-elles véritablement mises en œuvre, c'est-à-dire qu'elles seront votées au Parlement au cours des prochains mois avant les élections de 2014? Si oui, de quel type de réformes s'agira-t-il? Des réformes réellement démocratiques?

Permettez-moi de vous parler un peu de l'Union européenne. L'UE suit, comme vous le savez, les réformes en Turquie dans le contexte de sa candidature d'adhésion. Au début, on avait beaucoup d'espoir que ce nouveau mouvement social, non seulement le nouveau parti politique, mais le nouveau mouvement social représenté par l'AKP, s'intéressait véritablement aux réformes. Je le répète, au tout début du XXI^e siècle, beaucoup de progrès ont été réalisés, et ceux qui avaient certains préjugés et étaient très sceptiques à l'égard de ces élites islamistes ont dû changer d'avis. Ils se sont rendu compte qu'il s'agissait de vrais démocrates qui voulaient un avenir différent pour la Turquie.

Je crois que bon nombre de ces mêmes gens sont devenus un peu plus cyniques. Ils indiquent que les réformes ont été mises en œuvre pour servir les intérêts d'une élite en montée de puissance qui avait besoin de beaucoup de soutien international, puisque le gouvernement s'était engagé dans un bras de fer avec l'appareil militaire et les structures protégées par les intérêts militaires. Afin de gagner ce bras de fer, l'élite devait obtenir le soutien de l'UE et d'autres parties intéressées.

L'élite, en indiquant que la Turquie deviendrait plus démocratique grâce à un rééquilibrage des relations civilo-militaires, visait en fait d'autres objectifs. Lorsqu'elle est devenue suffisamment puissante et s'est rendu compte que l'armée était plus ou moins neutralisée, elle s'est montrée beaucoup moins enthousiaste à l'égard des réformes démocratiques, car elle avait réalisé son objectif visant à consolider son pouvoir.

Je ne vous dis pas que je suis entièrement d'accord avec cette version des faits, mais je crois néanmoins qu'elle est en partie justifiée. Je crois que la pierre de touche sera vraiment la nouvelle constitution. La Turquie dispose d'une opportunité historique pour se doter d'une constitution qui est non seulement plus démocratique et plus libérale, mais qui défend sans réserve les principes du pluralisme et de la protection des minorités, en commençant par la minorité kurde, bien sûr. Ou bien on jugera fondées les craintes selon lesquelles il ne s'agit que d'une tentative d'asseoir le pouvoir de l'élite et de consolider le nouveau régime, qui est devenu aussi puissant, sinon plus puissant, que l'ancien régime kémaliste laïque.

La présidente : Nous allons manquer de temps et nous avons encore une longue liste d'intervenants. Je demanderai donc à mes chers collègues d'intervenir rapidement. Monsieur Alessandri, si vous pouvez répondre brièvement, nous pourrions permettre à tous les sénateurs de poser leurs questions.

Senator Black: May I compliment you on your extraordinary presentation today. It was extremely informative.

You started to comment at the end of your last answer in respect to the question of Senator Johnson on the military-civil balance in the country of Turkey. In summary, are you able to give us your view as to where that balance is today? Basically, is the military in their barracks?

Mr. Alessandri: I think you are right. I think the military is now largely in their barracks, and everyone agrees their political role has been significantly diminished.

Senator Black: My second question relates to that kind of situation. Characterize your view as to the state of rule of law in Turkey.

Mr. Alessandri: As I said, the rule of law is overall in place, but the culture of the rule of law has not been fully absorbed and there are still a lot of things that need more work. When I say "more work," I really mean it. There are recent reports on freedom of expression and media freedom and they are worrying reports. There are a lot of imprisoned journalists. The judiciary has to be reformed further; it is still very much an institution influenced by other powers. Minority rights are also not fully protected, of course, but there is hope. Overall it is a country based on the rule of law, but there are significant weaknesses, and significant progress will have to be made in certain areas.

The Chair: Thank you, Senator Black, you have helped me immensely.

Senator Downe: In my question I want to pursue the suppression of freedom of expression, if you will. Can you explain what has happened over the last number of years, particularly with journalism? In addition to the journalists who have been imprisoned, has there been a chill in the media if they see some of their colleagues being suppressed? Has this changed the type of reporting more to the tone of what the government is interested to be receiving?

Mr. Alessandri: I think again you are right. Many more journalists feel that they cannot freely express themselves. There is a lot of self-censorship, as they call it, because of fear of the consequences. There have also been cases of direct censorship or something close to that, for instance, when some media groups were given significant fines that made their work and their business very difficult.

Then there is the case of imprisoned journalists. The government says almost none of the journalists that are in prison are in prison because they are journalists. However that is, in and of itself, a problem. They are in prison either because they are Kurds and they have been considered involved in operations that were subversive or terrorist in kind or, I am under the impression, because they created problems in different ways.

Le sénateur Black : Permettez-moi de vous féliciter de la teneur de votre exposé. Nous avons beaucoup appris.

Lorsque vous avez répondu à la dernière question de la sénatrice Johnson, vous avez évoqué l'équilibre civilo-militaire en Turquie. Pouvez-vous nous dire ce que vous pensez de cet équilibre aujourd'hui? Les soldats sont-ils cantonnés à la caserne, pour ainsi dire?

M. Alessandri : Je crois que vous avez raison. Les soldats sont essentiellement cantonnés à la caserne, et tout le monde s'entend pour dire que le rôle politique de l'armée a été considérablement réduit.

Le sénateur Black : Ma deuxième question porte sur ce type de situation. Pouvez-vous nous donner votre opinion sur la primauté du droit en Turquie?

M. Alessandri : Comme je l'ai dit, la primauté du droit existe en règle générale, mais ce principe n'a pas été entièrement adopté et il reste encore beaucoup de pain sur la planche. Je ne mâche pas mes mots. Il y a eu des rapports récents sur la liberté d'expression et la liberté d'information qui sont inquiétants. Beaucoup de journalistes se retrouvent en prison. Il faut davantage réformer l'appareil judiciaire, qui est toujours manipulé dans une grande mesure par d'autres acteurs. Les droits des minorités ne sont pas entièrement protégés, bien sûr, mais il existe de l'espoir. Dans l'ensemble, la primauté du droit existe en Turquie, mais il y a des faiblesses de taille, et il faudra encore réaliser des progrès considérables dans certains domaines.

La présidente : Merci, sénateur Black, vous m'avez beaucoup aidée.

Le sénateur Downe : J'aimerais vous poser une question sur l'atteinte à la liberté d'expression. Pouvez-vous nous expliquer ce qui s'est passé au cours des dernières années, notamment en ce qui concerne les journalistes? En plus des reporters qui ont été emprisonnés, y a-t-il eu une incidence sur les journalistes en général qui constatent que certains de leurs collègues sont bâillonnés? Y a-t-il eu un changement dans le type de reportage, qui irait davantage dans le sens des intérêts du gouvernement?

M. Alessandri : Je crois que vous avez raison. Bon nombre plus de journalistes sont d'avis qu'ils ne peuvent s'exprimer librement. Il y a beaucoup d'autocensure, comme on le dit là-bas, à cause de la crainte de représailles. Il y a également eu des cas de censure directe ou presque, par exemple, lorsque des agences de presse ont reçu des amendes tellement lourdes que leurs activités sont devenues très difficiles.

Il y a ensuite les journalistes emprisonnés. Le gouvernement indique que presque aucun d'entre eux n'est en prison en raison de son métier. Mais c'est déjà un problème. Ces gens sont en prison ou bien parce qu'ils sont kurdes, et l'on considère qu'ils ont participé à des opérations subversives ou terroristes ou bien, d'après ce que je comprends, parce qu'ils ont fait des vagues.

There is still in the current law of Turkey a broad way of defining what may be an attack on the state or what may be subversive. It is a broad category of things that can be used by a judiciary that is not fully independent to actually go after people who are creating problems for powerful groups. Again, this is not a generalized situation. There is a lively debate in the country. You can read articles about the government that are negative and critical. I am not presenting a country where there is no freedom of expression whatsoever or where media freedom does not exist, but it is a country that has significant weaknesses. When it comes to the Internet, several websites have been closed arbitrarily. Some of the principles that we all cherish in Europe and in North America are still not being fully respected in Turkey. I think the EU and other countries are correct in pointing a finger at this problem.

Senator Wallace: Mr. Alessandri, there obviously is a lot of uncertainty in the region at this time, and the situation in Turkey is evolving. Certainly it seems that, compared to three or four years ago, the political and economic situation continues to evolve.

I was interested in a couple of comments you made. One was which way Turkey will go is uncertain at this time with everything that is in play, and one of your concluding comments was that Turkey should be viewed as an experience and not as a model. From a Canadian perspective and, in particular, from a Canadian business perspective, there is desire in both Turkey and Canada to increase the economic trade opportunities and investment opportunities between us. However, as you well know, business likes as much as possible certainty and predictability.

What would you say about the degree of uncertainty and the degree of heightened risk that may exist in that region and, in particular, in Turkey at this time and what signal that sends to potential Canadian investors or business people? Is it reaching a point that further investment should be considered and viewed perhaps more cautiously than in the past?

Mr. Alessandri: I think that investment should be based on an objective analysis of what Turkey is and what is happening in and around Turkey. Far be it from me to suggest that Canadian or other countries' investments should no longer go to Turkey. That would be detrimental to Turkey and to other countries in the neighbouring region that have benefited from Turkey's growth. I was trying to point out that this country has embraced too fast a narrative that they have accomplished spectacular things. I am talking about the political elite, particularly the ruling elite. They have also made statements about Turkey not really needing the European Union anymore and the European Union needing Turkey more than Turkey needs the European Union. I understand that for domestic political reasons this may resonate with the public, but it is not really true. Turkey is suffering from the fact that the European economy is stagnating, and they know that very well. I think they have shown some overconfidence.

La législation en vigueur en Turquie définit de façon très élargie une attaque contre l'État ou une activité subversive. Il s'agit d'une vaste catégorie d'activités dont peut se servir la magistrature, qui n'est pas tout à fait indépendante, afin de poursuivre des personnes qui créent des ennuis pour des groupes puissants. Encore une fois, il ne s'agit pas d'un phénomène répandu. Ce sujet suscite beaucoup de débats en Turquie et il est possible de lire des articles négatifs et critiques à l'égard du gouvernement. Il ne s'agit pas d'un pays où la liberté d'expression et d'information est totalement absente, mais il s'agit néanmoins d'un pays qui présente des faiblesses considérables. En ce qui concerne Internet, plusieurs sites Web ont été fermés de façon arbitraire. Certains des principes qui nous sont chers en Europe et en Amérique du Nord ne sont toujours pas entièrement respectés en Turquie. Je crois que l'UE et d'autres pays ont raison de souligner ce problème.

Le sénateur Wallace : Monsieur Alessandri, il est évident qu'il existe beaucoup d'incertitudes dans la région actuellement, et la Turquie connaît beaucoup de changements. La situation économique et politique continue d'évoluer par rapport à il y a trois ou quatre ans.

Deux de vos commentaires ont retenu mon attention. Vous avez entre autres affirmé que la direction que prend actuellement la Turquie est incertaine dans ces circonstances, et l'un de vos derniers commentaires était que la Turquie doit être considérée comme une expérience et non pas comme un modèle. De notre point de vue, en particulier dans le milieu des affaires, nous constatons que la Turquie et le Canada désirent tous les deux accroître les possibilités mutuelles en matière de commerce et d'investissement. Cependant, comme vous le savez bien, le degré de certitude et de prévisibilité n'est jamais trop élevé en affaires.

Quel est selon vous le degré actuel d'incertitude et de risque associé à cette région et, en particulier, à la Turquie? Que doivent en penser les investisseurs canadiens potentiels et les gens d'affaires? Arrivons-nous au point où l'on devrait envisager les nouveaux investissements avec peut-être plus de prudence qu'auparavant?

M. Alessandri : Je pense que les investissements devraient s'appuyer sur une analyse objective de la Turquie et des événements qui se produisent dans le pays et la région. Loin de moi l'idée de laisser entendre qu'il ne devrait plus y avoir d'investissements canadiens ou autres. Cela nuirait à la Turquie et aux pays voisins qui tirent profit de sa croissance. Je voulais seulement faire remarquer que les Turcs se sont trop empressés d'affirmer qu'ils ont accompli des choses spectaculaires. Je parle de l'élite politique, en particulier de l'élite dirigeante. Elle a entre autres déclaré que la Turquie n'a plus vraiment besoin de l'Union européenne et que c'est l'Union européenne qui a davantage besoin de la Turquie que l'inverse. Je comprends que pour des raisons liées à la politique nationale ces propos puissent trouver un écho dans le public, mais ils ne sont pas vraiment fondés. La stagnation de l'économie européenne a des répercussions sur la Turquie, et les dirigeants du pays le savent très bien. Je pense qu'ils ont manifesté une trop grande confiance.

They have achieved a lot. The purpose of my opening remarks was not to say that they did not achieve anything, that it is all false. Actually a lot of it is true, and we should all be happy that Turkey is developing dramatically. I was trying to stress the fact that the work is not over because for no country in the world is the work ever over, especially for a country that has still so many achievements to reach and so many challenges to face.

In order to remain an open, growing economy, Turkey needs a more balanced approach, one that sees opportunities in new markets but is also realistic about new markets. The Middle East right now is an unstable, conflict-prone place. It is hardly the best environment for new businesses and new investment.

Of course, it depends on the country you look at, but overall it is a very difficult context. It is very important that Turkey is trying hard even now to invest in these countries and help with the development in Tunisia and others. As it does that, it should be realistic about the prospect and remind itself about the very valuable relationships it has built over the centuries with Europe and the relationship that it has built more recently economically with countries like Canada and the United States.

I think the balanced approach and the combination of ambition but also realism is what I was suggesting.

Senator Wallace: Thank you very much for that.

Senator Robichaud: You have answered part of my question about freedom of expression. There were some violations. In your answer to two senators, I was led to believe that it was mostly political, but then you said that some were jailed because they were Kurds. Can you go a little further? Is there any religious discrimination?

Mr. Alessandri: The Kurdish issue is not really a religious issue. Actually, religion has brought together, to a large extent, these different groups. One of the reasons the ruling party has been successful in getting some of the Kurdish vote is that they share not identical but similar religious and cultural relations. We are talking here about a minority in Turkey that is a very sizable one. There are no definitive statistics about the number of Kurds residing in Turkey, but there are many, many millions. It is not a small minority. Until recently, there was not even a debate on the Kurds, and you could not even use the term in the country. In that respect, a lot of progress has been made. There is a lot of debate. There are a lot of articles coming out about the Kurdish issue and how to solve it. The government overall has tried to make progress.

Of course, there is a military component of this contest. There are groups like the PKK that for many years decided to use violence against the Turkish state to advance their demands, but there are other Kurds currently in the Parliament, and there are many more Kurds in the country who feel they have a different

Ils ont réalisé des progrès importants. Ma déclaration liminaire n'avait pas pour but de laisser entendre qu'ils n'ont rien accompli, qu'ils ont tout inventé. À vrai dire, une bonne partie de ce qu'ils ont affirmé est vraie, et nous devrions tous nous réjouir du développement spectaculaire de la Turquie. Je voulais seulement mettre l'accent sur le fait que le travail n'est pas fini, car il ne l'est jamais pour aucun pays, particulièrement dans le cas d'un pays pour qui il reste encore tant de choses à accomplir et tant de défis à relever.

Pour maintenir l'ouverture et la croissance de son économie, la Turquie a besoin d'une approche plus équilibrée qui permet de saisir les débouchés dans les nouveaux marchés tout en ayant des attentes réalistes. Le Moyen-Orient est actuellement un endroit instable et propice aux conflits. C'est loin d'être l'environnement idéal pour les nouveaux investissements et les nouvelles entreprises.

La situation varie évidemment d'un pays à l'autre, mais le contexte est généralement difficile. Il est très important que la Turquie travaille fort, même dans les circonstances actuelles, pour investir au Moyen-Orient et soutenir le développement de la Tunisie et d'autres pays. Elle doit le faire en étant réaliste par rapport à ses attentes et en n'oubliant pas les relations très précieuses qu'elle a établies au cours des siècles avec l'Europe et les liens économiques plus récents qui ont été tissés avec des pays comme le Canada et les États-Unis.

Je crois que ce que je voulais recommander est une approche équilibrée et une combinaison d'ambition et de réalisme.

Le sénateur Wallace : Merci beaucoup pour ces précisions.

Le sénateur Robichaud : Vous avez répondu en partie à ma question sur la liberté d'expression. Il y a eu certaines violations à cet égard. En écoutant votre réponse à deux sénateurs, j'ai d'abord compris qu'il s'agissait principalement de violations d'ordre politique, mais vous avez ensuite mentionné que certaines personnes étaient emprisonnées parce qu'elles sont kurdes. Pouvez-vous élaborer à ce sujet? Y a-t-il de la discrimination religieuse?

M. Alessandri : Le problème kurde ne repose pas vraiment sur la religion. À vrai dire, la religion a beaucoup rapproché les divers groupes de la région. Le parti au pouvoir a entre autres réussi à obtenir un certain appui des Kurdes grâce à des relations religieuses et culturelles non pas identiques, mais similaires. Nous parlons d'une minorité très importante en Turquie. Il n'y a pas de statistiques officielles sur leur nombre, mais ils sont des millions à habiter le pays. Ce n'est pas une petite minorité. Jusqu'à tout récemment, les Kurdes ne faisaient même pas l'objet d'un débat, et le terme ne pouvait même pas être employé dans le pays. Des progrès considérables ont été accomplis à ce sujet. La question kurde suscite beaucoup de débats. De nombreux articles sont consacrés au problème et aux moyens de le régler. En général, le gouvernement a essayé de faire avancer les choses.

Le débat comporte évidemment un aspect militaire. Depuis de nombreuses années, des groupes comme le PKK ont recours à la violence pour faire valoir leurs revendications auprès de l'État turc, mais d'autres Kurdes siègent actuellement au parlement, et ils sont de plus en plus nombreux à penser que la violence n'est

identity that does not mean they embrace violence. The work of the government has been difficult because on the one hand the Turkish people remain a nationalistic people, and on the other hand they also believe progress has to be made and this question cannot last forever because it brings with it violence and uncertainty and creates a situation of instability within the country, not only regionally but with other Kurdish groups. Kurdish communities live in Syria, Iran and Iraq.

One of the not-much-commented-upon implications of Arab uprisings is that these uprisings have also affected other groups in the area, including the Kurds, who are currently divided among different states. They too want something. This is a very explosive situation for a country like Turkey, which has been afraid since the establishment of the republic in the past century, after losing an empire, of losing a piece of its country. They have to play skillfully, but they also have to be decisive in addressing this question promptly, because it has always been a big problem. In Turkey, not in neighbouring countries but in Turkey, casualties of this confrontation between the state and the terrorist organizations are in the numbers of hundreds in the last year. This is an under-reported, under-documented war that is taking place not all over Turkey but in the more southeastern regions of it. As long as it is managed and there is an attempt to engage these people politically, a solution can be found and it can be contained and hopefully solved, but the Arab Spring has brought with it this additional problem. Other communities have felt empowered, and they are now raising demands that they already had, but now with greater assertiveness, I would say.

The Chair: Mr. Alessandri, we have a few moments left, and I want to put two questions to you.

On the international scene, with this newfound confidence in Turkey, the alliances have been with the BRIC countries, with Brazil, to look to new multilateral initiatives that we have not seen before. This is an emerging issue. Can you comment? Strategically, are they looking to further these, and what will it mean to Turkey and to a country like Canada?

You talked about the near countries, but Turkey has moved rather significantly into Africa, in investment and in opening embassies, and also into Kyrgyzstan, Uzbekistan, et cetera. Are these likely to continue?

Mr. Alessandri: There is a lot of debate about the strategy of Turkey. I never bought the argument that they were drifting toward the east, whatever that means. I never bought the argument that they were after a strong alliance with Iran in a sort of new, anti-Western orientation. I do not think that has ever been on the table for Turkey. They have been trying to put Turkey at the centre of multiple regions instead of being relegated to the periphery of something. To the extent that they have done this as a result of their economic success and great political stability, this was not only understandable but was something to be supported. We do not want a Turkey that is seen by us and

pas le moyen de se faire entendre. Le travail du gouvernement s'est révélé difficile : il doit composer avec le nationalisme du peuple turc, mais croit que des progrès s'imposent pour éviter que le problème ne persiste indéfiniment parce qu'il engendre de la violence et de l'incertitude et crée une situation d'instabilité, pas seulement au pays, mais aussi ailleurs auprès des groupes kurdes qui vivent en Syrie, en Iran et en Irak.

Par ailleurs, on n'a pas beaucoup parlé des effets que les soulèvements dans les pays arabes ont eus sur d'autres groupes de la région, y compris les Kurdes, qui sont actuellement répartis dans différents pays. Les autres groupes touchés ont eux aussi des revendications. Cette situation est très explosive pour un pays comme la Turquie qui, après avoir perdu un empire lors de l'avènement de la république au siècle dernier, craint de perdre encore une partie de son territoire. Elle doit faire preuve d'adresse, mais aussi de fermeté pour trouver sans tarder une solution, parce que la situation a toujours été grave. Dans la seule Turquie, les affrontements entre l'État et les organisations terroristes ont fait des centaines de victimes au cours de la dernière année. On ne parle pas beaucoup de cette guerre qui se déroule dans le sud-est du pays. Dans la mesure où le conflit est maîtrisé et où l'on cherche à nouer un dialogue au plan politique, on pourra espérer trouver une solution et mettre fin au conflit. Cela dit, le Printemps arabe a créé un autre problème : en reprenant confiance, les collectivités réaffirment plus fermement que jamais leurs vieilles revendications

La présidente : Monsieur Alessandri, il nous reste encore quelques instants, et je veux vous poser deux questions.

On constate aujourd'hui un regain de confiance de la communauté internationale envers la Turquie, qui a donné lieu à des alliances avec les pays BRIC et le Brésil en vue de nouvelles initiatives multilatérales innovatrices. Avez-vous des commentaires à ce sujet? Sur le plan stratégique, veulent-ils poursuivre ces initiatives et, le cas échéant, qu'est-ce que cela signifierait pour la Turquie et un pays comme le Canada?

Vous avez parlé de ses pays voisins, mais la Turquie exerce une présence plutôt considérable en Afrique, grâce à des investissements et à l'ouverture d'ambassades, de même qu'au Kirghizistan, en Ouzbékistan et ainsi de suite. Est-il probable que cette tendance se poursuive?

M. Alessandri : La stratégie de la Turquie fait l'objet de nombreux débats. Je n'ai jamais souscrit à l'argument selon lequel les Turcs dériveraient vers l'est, quoi que cela veuille dire, et qu'ils cherchaient à former une alliance avec l'Iran dans le cadre d'une orientation anti occidentale un peu nouvelle. Je pense que la Turquie n'a jamais envisagé cela. Les Turcs tentent de placer la Turquie au centre de multiples régions, plutôt que de la voir jouer un rôle périphérique. Dans la mesure où ils y sont parvenus, en raison de leur réussite économique et de leur grande stabilité politique, cette tentative est non seulement compréhensible, mais elle doit aussi être appuyée. Nous ne voulons pas d'une Turquie

others as at the periphery of Europe. We want a Turkey that is able to play the role of a bridge between different countries and communities of countries.

In that respect, the diversification of Turkey's interest is very positive too. We are doing the same. In Europe, Canada and the U.S., we are all trying to engage new partners. We cannot be blind to the reality of a fast-rising Asia or other emerging economies in Africa or Latin America. The problem is to keep a balance to avoid deluding yourself that you can easily shift from one set of alliances and engagements to another, depending on circumstances. It is a little bit worrying, but it is mainly tactical and a question of posturing. Very recently, the prime minister has suggested that if the EU does not accept Turkey in the European Union, Turkey will then apply for membership in the Shanghai Five agreement and he will really seek a more structured alliance with Russia and China. I do not think he really believes in that, but it conveys the message of a populist leader who is playing too much with the pride and confidence that have come with Turkey's achievements in recent years.

To respond to your question, Turkish-African engagement is important. The fact they are present with their firms and private companies in sub-Saharan Africa is very important for African development. They are trying to do the same with Brazil and other Latin American countries. All of this is very positive if it does not come at the expense of a more comprehensive view of what Turkey's interests are, and many of these interests I believe still lie very much in Europe and in America.

The Chair: Thank you, Mr. Alessandri. You certainly have covered a lot of ground. Your information and experience is extremely helpful. I think we have almost our entire study covered from the points you have made, and we very much appreciate your candid sharing of this information and for being here with us via video conference. Thank you.

Honourable senators, we are here to study the economic and political developments in the Republic of Turkey, their regional and global influences, the implications for Canadian interests and opportunities, and other related matters. We are pleased this afternoon to have now by video conference Professor Henri Barkey, a Bernard L. and Bertha F. Cohen Professor with the Department of International Relations at Lehigh University in Pennsylvania. Thank you for coming. We would like your opening statement, but we would like you to allow as much time as you can for questions. Welcome to our committee.

Henri Barkey, Bernard L. and Bertha F. Cohen Professor, Department of International Relations, Lehigh University, as an individual: Thank you. I will be very brief. I will try to give you a

qui est considérée par nous et les autres comme un pays périphérique de l'Europe. Nous souhaitons que la Turquie soit en mesure de jouer un rôle de passerelle entre différents pays et différentes communautés de pays.

En ce sens, la diversification des intérêts de la Turquie est également très positive. Nous, les Canadiens et les Américains, faisons de même en nous efforçant tous de nouer un dialogue avec de nouveaux partenaires européens. Nous ne pouvons pas faire abstraction du fait que l'Asie et d'autres économies africaines ou latino-américaines croissent rapidement. Le problème tient essentiellement au fait que nous devons maintenir un équilibre pour éviter de penser que nous pouvons facilement passer d'un ensemble d'alliances ou d'engagements à un autre. Cela est un peu inquiétant, mais c'est principalement une question de tactiques ou de manœuvres. Très récemment, le premier ministre a laissé entendre que si l'Union européenne n'acceptait pas la Turquie au sein de son organisation, celle-ci demanderait alors de faire partie des cinq de Shanghai et qu'il chercherait à bâtir une alliance plus structurée avec la Russie et la Chine. J'estime qu'il ne croit pas vraiment en cette approche, mais ses paroles sont celles d'un chef d'État populiste qui laisse un peu trop son orgueil ou sa confiance parler, confiance qui découle des réalisations de la Turquie au cours des dernières années.

Pour répondre à votre question, je dirais que l'engagement entre la Turquie et l'Afrique est important. Le fait que des sociétés et des compagnies privées turques se soient établies en Afrique subsaharienne revêt une grande importance pour le développement de l'Afrique. Les Turcs s'efforcent de faire la même chose au Brésil et dans d'autres pays latino-américains. Tout cela est très positif dans la mesure où cela n'est pas accompli aux dépens d'une vision plus globale des intérêts de la Turquie, intérêts qui, selon moi, reposent toujours sur l'Europe et l'Amérique.

La présidente : Merci, monsieur Alessandri. Vous avez certainement abordé de nombreux sujets. Vos renseignements et votre expérience nous sont extrêmement utiles. Je pense que les arguments que vous avez fait valoir ont porté sur à peu près tous les sujets de notre étude. Nous vous sommes très reconnaissants de nous avoir communiqué candidement ces renseignements et d'avoir participé à notre séance par téléconférence. Merci.

Honorable sénateurs, nous sommes ici pour étudier l'évolution de la situation économique et politique en Turquie, ainsi que l'influence qu'exerce ce pays sur l'échiquier régional et mondial, les implications sur les intérêts et les perspectives du Canada et d'autres questions connexes. Nous sommes heureux cet après-midi d'accueillir par vidéoconférence M. Henry Barkey, professeur de Bernard L. et Bertha F. Cohen, Département des relations internationales de l'Université Lehigh, en Pennsylvanie. Je vous remercie de votre présence. Nous aimerions entendre votre déclaration préliminaire, mais nous aimerions aussi que vous réserviez autant de temps que vous le pouvez pour les questions. Soyez le bienvenu à la séance de notre comité.

Henri Barkey, professeur de Bernard L. et Bertha F. Cohen, Département des relations internationales de l'Université Lehigh, à titre personnel : Merci. Je serai très bref. Je vais m'efforcer de

synopsis of what Turkey is trying to do regionally and globally, and then I will open it up so you can ask me as many questions as you want.

Let me start by saying that when you look at Turkish foreign policy, the Turks, from the beginning when this government came to power in 2002, wanted to build a global role for themselves. They are very ambitious in terms of what they want to do. Maybe there are some aspects we can talk about later.

They wanted, first, to build on their neighbourhoods, which are the Balkans, Caucasus and the Middle East, and based on their existing relationships. At no point do I think they have thought about going east, south, north, et cetera. They have always wanted to be a major act internationally. When you see what they did from the beginning when they came to power, they became more engaged in international organizations and assumed roles that sometimes people did not want to give them, such as being intermediaries in a series of conflicts — sometimes successful and sometimes not. They immediately went for a UN Security Council seat, which they had not had since the 1960s. They will go for one again in the next round, I think.

They want to be a global player. They think the strategic situation, economic performance, alliance commitments to NATO and being a candidate country for the European Union gives them that platform. In the Middle East especially they have been quite aggressive. Initially, they played a role of what I call a “conciliator” in that they tried to go into Syria. They tried to play on the fact they had relatively decent relations with the Israelis in the beginning.

Later on, they switched when they felt more secure at home. When the Turkish government managed to defeat the Turkish military and when they got rid of the yoke, if you will, of the military, they decided to play a role of what I call the “balancer” — mostly to balance Israeli power in the region, to show that they are strong and that they can stand up to the Israelis. The Israelis essentially play into their hands, too, I should say, both with the famous flotilla incident and the 2008-09 Gaza intervention.

Then the Arab Spring happened. The Arab Spring kind of gave the Turks a strong sense of self. Here is a country that is economically doing exceedingly well — and there is no question about that. It is a country that managed to marry Islam and democracy in its own way. Also, it is a country that leaders in the Middle East kept pointing to as a reference or model that everyone wanted to be like Turkey.

Prime Minister Erdogan, because of his conflict with Israel, was very popular on the streets, and the Turks looked at the Arab Spring as an occasion for them to become the local hegemony.

résumer pour vous ce que la Turquie tente de faire à l'échelle régionale et mondiale, puis je vous céderai la parole afin que vous puissiez me poser autant de questions que vous le souhaitez.

Permettez-moi de commencer par vous dire que, si l'on examine la politique étrangère de la Turquie, on constate que, dès son arrivée au pouvoir en 2002, le gouvernement turc souhaitait que son pays joue un rôle à l'échelle mondiale. Ce que les Turcs souhaitent faire est très ambitieux. Il y a peut-être d'autres aspects dont nous pourrions discuter plus tard.

Les Turcs souhaitaient premièrement s'appuyer sur leurs voisins, soit les Balkans, le Caucase et le Moyen-Orient, et sur leurs relations existantes. Je pense qu'ils n'ont jamais envisagé d'aller vers l'est, le sud, le nord, et cetera. Ils ont toujours voulu jouer un rôle important à l'échelle internationale. Lorsque l'on examine ce que le gouvernement turc a fait dès son arrivée au pouvoir, on constate qu'il est devenu plus actif au sein des organisations internationales et que les Turcs ont assumé des rôles que, parfois, les gens ne désiraient pas leur attribuer, comme celui d'intermédiaires dans une série de conflits — parfois avec succès, parfois en vain. Ils ont immédiatement cherché à obtenir un siège au sein du Conseil de sécurité des Nations Unies, siège qu'ils n'ont pas occupé depuis les années 1960. Selon moi, ils essaieront de nouveau au cours du prochain cycle.

Ils veulent jouer un rôle à l'échelle mondiale, et ils croient que leur situation stratégique, leur rendement économique, leurs engagements envers l'OTAN et leur statut de pays candidat à l'adhésion à l'Union européenne leur permettront de l'obtenir. Au Moyen-Orient, en particulier, ils ont été très entreprenants. Au début, ils jouaient un rôle que je qualifierais de « conciliateur », en ce sens qu'ils ont essayé d'aller en Syrie. Ils ont tenté de tirer parti du fait qu'ils entretenaient au début des rapports relativement amicaux avec les Israéliens.

Plus tard, quand ils se sont sentis plus en sécurité dans leur pays, ils ont changé leur fusil d'épaule. Lorsque le gouvernement turc a réussi à vaincre l'armée turque ou à secouer son joug, si vous voulez, il a décidé de jouer un rôle que je qualifierais d'« équilibreur » — surtout pour contrebalancer le pouvoir des Israéliens dans la région et pour montrer qu'il est fort et qu'il peut leur tenir tête. Je devrais dire que les Israéliens ont également fait leur jeu lors du célèbre incident de la flottille et de leur intervention dans la bande Gaza en 2008-2009.

Puis le printemps arabe a eu lieu. Il a en quelque sorte donné aux Turcs un fort sentiment d'identité. Voilà un pays qui s'en sort extrêmement bien sur le plan économique — et cela ne fait aucun doute —, un pays qui est parvenu à concilier l'Islam et la démocratie à sa façon. En outre, c'est un pays que les dirigeants du Moyen-Orient ne cessaient de pointer du doigt, en tant que référence ou modèle à imiter.

En raison de son conflit avec Israël, le premier ministre Erdogan, était très populaire auprès de la population, et les Turcs ont considéré le printemps arabe comme une occasion de devenir

They wanted to show that they were the ones who could be the big boy in the region. I will quote one thing for you. Foreign Minister Davutoglu at one point in April 2012 in parliament said:

Turkey would henceforth lead the movement for change in the Middle East. We will continue to be the leader of this wave. . . . There is a new Middle East. We will be its owner, leader, and servant.

That wave is the Arab Spring. In respect of what the others say, the new leader and spokesperson will be Turkey. Here you have the Turks essentially saying, “We will rule the Middle East.” It did not work out that way. The Arab Spring took everybody by surprise, yes. They floundered a little bit in Libya. In Syria, they played it right — they did not have much of a choice.

However, the truth is that the Middle East is not turning out to be the way they expected it to be, especially with the fact that the Syrian regime has survived as long as it has. The Turks thought that once they decided to go against Assad, he would fall. In some ways, it is a lot of hubris on their part.

Now they find themselves in a situation where zero problems they had with neighbours’ policies has turned out to be lots of problems with everybody, just about. Ironically, the only people they get along with are the Kurds of northern Iraq. The Syrian crisis has solidified relations with Iraq especially. Relations with Iran are still on par but not very warm. They are not making headway in the Middle East, and their relationships with Israel are in complete shambles and will not improve soon. This is the position in which they find themselves.

The Turks really want some semblance of stability in the region because they really care about doing business. They want to export; the Middle East is a prime export market for them, which is expanding. Turkish companies that have managed to break into the European markets are now producing first-rate televisions, refrigerators and cars — you name it — and the Middle East has money and markets that can easily be accessed by the Turks. However, the crisis in Syria, and also in Iraq, has put a damper on this. If you look at Turkish trade routes to the Persian Gulf, they have been closed. Turkish trucks used to traverse Syrian territory and to Jordan, and they cannot do that anymore, obviously. They cannot use Iraq, so they are using the Suez Canal, and now they are trying to find other imaginative ways.

What the Turks wanted was a stable region in which they would be the most important economic, military, diplomatic and political power. Essentially, as has been said in the past, they

l’hégémonie locale. Ils voulaient montrer que la Turquie pouvait être le grand garçon de la région. Je vais vous citer ce qu’en avril 2012, le ministre des Affaires étrangères, M. Davutoglu, a déclaré au parlement.

« La Turquie serait désormais à la tête du mouvement qui vise à changer le Moyen-Orient. Nous continuerons de diriger cette vague... Il y a un nouveau Moyen-Orient, et nous serons son propriétaire, son dirigeant et son préposé. »

La vague à laquelle il fait allusion est le printemps arabe. La Turquie sera le nouveau chef de file et rapportera les paroles des autres. Dans cette citation, les Turcs disent essentiellement qu’ils dirigeront le Moyen-Orient. Les choses n’ont pas fonctionné de cette façon. Oui, le printemps arabe a pris tout le monde par surprise. Les Turcs ont pataugé un peu en Libye, mais ils ont bien joué leurs cartes en Syrie — ils n’ont pas eu vraiment le choix.

Toutefois, la vérité, c’est que le Moyen-Orient ne ressemble pas à ce à quoi ils s’attendaient, surtout compte tenu du fait que le régime syrien a survécu aussi longtemps qu’il l’a fait. Les Turcs pensaient que dès qu’ils décideraient de prendre parti contre le président Assad, le gouvernement tomberait. À certains égards, ils font preuve d’un orgueil démesuré.

Auparavant, les politiques de leurs voisins ne leur causaient aucun problème. Maintenant, pratiquement tous ces gens leur causent beaucoup de problèmes. Comble de l’ironie, les seules personnes avec lesquelles ils s’entendent sont les Kurdes de l’Irak du Nord. La crise en Syrie a surtout consolidé leurs relations avec l’Irak. Leurs relations avec l’Iran en sont toujours au même point, mais elles ne sont pas très chaleureuses. Ils n’avancent à rien au Moyen-Orient, et leurs relations avec Israël sont en piètre état et ne s’amélioreront pas de sitôt. Voilà la situation dans laquelle ils se trouvent.

Les Turcs souhaitent vraiment qu’un semblant de stabilité règne dans la région, parce qu’ils tiennent beaucoup à faire des affaires. Ils veulent exporter leurs produits; le Moyen-Orient représente pour eux un marché d’exportation de choix qui est en train de se développer. Les entreprises turques qui ont réussi à percer sur les marchés européens produisent maintenant des téléviseurs, des réfrigérateurs, des automobiles — et j’en passe — de première qualité. Le Moyen-Orient possède les fonds nécessaires et offre des marchés auxquels la Turquie peut accéder facilement. Toutefois, la crise en Syrie ainsi qu’en Irak a mis un frein à ses activités commerciales. Si vous examinez les routes commerciales de la Turquie vers le golfe Persique, vous constaterez qu’elles ont été fermées. Les camions turcs avaient l’habitude de traverser le territoire syrien pour atteindre la Jordanie et, manifestement, ils ne peuvent plus le faire. De même, ils ne sont plus en mesure de traverser l’Irak. Par conséquent, les exportateurs utilisent le canal de Suez et tentent maintenant de trouver d’autres solutions créatives.

Les Turcs souhaitaient faire partie d’une région stable dans laquelle ils auraient été la puissance économique, militaire, diplomatique et politique la plus importante. Comme cela a été

wanted to make sure that there will be stability and they would run that stable region. That is what their goal is. Maybe they will get it one day, but at the moment they are somewhat in trouble.

Finally, Turkey's Achilles heel is its Kurdish problem, and they realize it. Again, after a hiatus of a couple of years, they are now making a new attempt to resolve it. I think they are serious, but the devil is always in the details and it is not a done deal, in my view. There are many hurdles they have to go through.

The big variable in Turkey at the moment is the prime minister himself. He is amazingly popular, but he has also become exceedingly erratic. He makes statements without checking with his government, and they become the policy, and they have to catch up all the time. You may have heard about his latest statement about the European Union and the Shanghai Cooperation Organization, that maybe Turkey will join the Shanghai Cooperation Organization. That is a joke, but he just blurted it out and suddenly people are talking about it. That is one of the great handicaps that the Turks have: a very capable Prime Minister but, at the same time, a loose cannon.

Let me stop here, and please ask me as many questions as you would like.

The Chair: Thank you, professor. I must say you are the first one who can pronounce very easily the foreign minister's name. Most of us have struggled with it. Thank you for that lesson, amongst the rest.

Senator Black: Thank you very much for that excellent presentation. It was extremely helpful.

Can you please look into your crystal ball and pretend that you are talking to us 24 to 36 months from today. What would you say? If you do not want to answer, I would understand that, too.

Mr. Barkey: For us academics, making projections is actually quite cheap and quite easy.

Senator Black: Perfect. Thank you.

Mr. Barkey: We are never right; I should warn you, though. I think in my lifetime I was right only once, when in the 1980s I said the Kurdish problem in Turkey would be very serious. I think that is the only time I was right.

With that caveat, 24 months from now I think Assad will be gone, but there will be chaos in Syria. My main worry — and I will send the clerk an article I just published; I should have sent it earlier — is what will happen in Iraq.

In a way, Syria is a sideshow. If you think about Syria, it is a country that is actually rather unimportant. It has no natural resources, a lousy economy, and lousy agriculture. What made Syria historically important and the reason we talk about Syria is

mentionné par le passé, ils voulaient s'assurer que la région serait stable et qu'il la dirigerait. Voilà en quoi consiste leur objectif. Ils obtiendront peut-être ce qu'ils veulent un jour, mais, pour le moment, ils sont un peu dans le pétrin.

Enfin, le talon d'Achille de la Turquie est son problème avec les Kurdes, et les Turcs en ont conscience. Encore une fois, après une interruption de quelques années, ils tentent de nouveau de le régler. Je pense qu'ils sont sérieux, mais ce sont toujours les détails qui posent problème, et l'affaire n'est pas dans le sac, selon moi. Ils ont de nombreux obstacles à surmonter.

En ce moment, le gros point d'interrogation en Turquie est le premier ministre. Il est incroyablement populaire, mais il devient aussi excessivement imprévisible. Il fait des déclarations, sans consulter son gouvernement, qui deviennent des politiques, et ce dernier a toujours du rattrapage à faire. Vous avez peut-être entendu parler de sa dernière déclaration concernant l'Union européenne et l'Organisation de coopération de Shanghai dans laquelle il a indiqué que la Turquie deviendrait peut-être membre de cette dernière. C'est une plaisanterie, mais elle lui a échappé et, tout d'un coup, les gens en parlent. Les Turcs ont un premier ministre très compétent, mais c'est un franc-tireur et l'un de leurs plus gros handicaps.

Permettez-moi de m'arrêter ici, et veuillez me poser autant de questions que vous le souhaitez.

La présidente : Merci, monsieur. Je dois dire que vous êtes le premier à pouvoir prononcer très aisément le nom de leur ministre des Affaires étrangères. La plupart d'entre nous ont du mal à le faire. Je vous remercie, entre autres, de cette leçon.

Le sénateur Black : Merci beaucoup de cet excellent exposé. C'était extrêmement utile.

Pourriez-vous, s'il vous plaît, regarder dans votre boule de cristal et faire semblant que vous nous parlez par 24 à 36 mois à compter de ce jour? Quels seraient vos commentaires? Si vous ne voulez pas répondre, je comprendrais aussi.

M. Barkey : Pour nous, les universitaires, faire des prédictions est plutôt peu coûteux et assez facile, en fait.

Le sénateur Black : Parfait. Merci.

M. Barkey : Je devrai cependant nous avertir que nous n'avons jamais raison. Je pense que dans ma vie, je n'ai eu raison qu'une fois, dans les années 1980, lorsque j'ai dit que le problème kurde en Turquie serait très grave. Je pense que c'est la seule fois où j'ai eu raison.

Sur cette mise en garde, je pense que dans 24 mois, Assad sera parti, mais le chaos régnera toujours en Syrie. Ma principale inquiétude — et je vais envoyer au greffier un article que je viens de publier —, c'est ce qui va se produire en Irak.

En un sens, la Syrie est secondaire. Si on y pense, il s'agit d'un pays relativement sans importance, en fait. Il n'a pas de ressources naturelles; son économie et son agriculture sont médiocres. L'importance de la Syrie sur le plan historique — et c'est

because Hafez al-Assad took essentially a barren country and used the fact that it is a neighbour to Israel and parlayed this into an international actor by being part of the Rejectionist Front.

If you think about it, what is there in Syria? It is not that significant. It is not a huge market. Economic policies in Syria have been disastrous over the years, so there is not much of an economy. However, the problem in Syria is that Syria sits on the two fault lines of the region: the sectarian one, Sunni-Shia; and the Kurdish one, the Turkish Kurdish, Arab Kurdish, Persian Kurdish.

What happens in Syria on these issues will have an immediate impact on Iraq. I think the place to watch is Iraq. If Iraq goes south, then we — I mean the United States and the alliance — are in trouble because Iraq, as an oil producer, is expected to produce a great deal more oil, so it is an important counterbalance to Iran. If Iraq splits up, the sectarian conflict in the region will take a disastrous route.

We have already seen — and we see almost on a daily basis — that there is violence between Sunni and Shia, and then you will add the Kurdish element to that, too. The potential for Iraq to split up and for the 1916 Sykes-Picot boundaries to change is quite possible. That is why I would say, going on 36 months, that the impact of the Syrian civil war will be felt not just in Syria but, most important, in Iraq. We will see the Iranians, by the way, who will have lost Syria, doubling up in Iraq.

The breakup of Iraq becomes a real possibility, in my view, and you are seeing already the signs today. The Turks are cozying up to the Iraqi Kurds. The Iraqi Kurds and the central government are not working together. The Sunnis in Iraq are talking about their own, shall we say, federal arrangements, at the very least. The border between Iraq and Syria has disappeared. You are seeing the signs of all these things. I hope I am not right, because a lot of blood will be spilled, but that is what I would watch for.

Senator Black: Thank you very much, sir.

[*Translation*]

Senator Fortin-Duplessis: Thank you, Madam Chair. Welcome to our committee, and thanks for joining us by videoconference, Professor Barkey.

Other witnesses have told the committee that Turkey's diplomatic and commercial ties are growing with other emerging economies, such as China, Russia, Brazil, countries in Central Asia, North Africa and Africa as a whole. Turkey is also a member of the G-20, the World Trade Organization, the Organisation of Islamic Cooperation, and the Organisation for Economic Co-operation and Development.

pourquoi nous en parlons — découle du fait qu'essentiellement, Hafez al-Assad a transformé un pays sans ressources en un acteur sur la scène internationale en s'appuyant sur le fait qu'il est un pays voisin d'Israël et en faisant partie du Front du refus.

Si on y pense, qu'y a-t-il en Syrie? Ce n'est pas un pays si important. Ce n'est pas un énorme marché. Les politiques économiques de la Syrie ont été catastrophiques au fil des ans, de sorte que l'économie n'y est pas très forte. Cependant, le problème, c'est que la Syrie se situe à la croisée de deux schismes de la région : le schisme sectaire, d'une part, entre sunnites et chiïtes; d'autre part, le schisme kurde, entre les Kurdes turcs, arabes et perses.

Ce qui se produira en Syrie par rapport à ces questions aura une incidence immédiate sur l'Irak. Je pense que le pays qu'il faut avoir à l'oeil est l'Irak. Si la situation en Irak se détériore, nous aurons des problèmes — je parle des États-Unis et de l'alliance —, parce qu'on s'attend à ce que l'Irak, en tant que producteur de pétrole, en produise beaucoup plus. Il s'agit donc d'un important contrepoids à l'Iran. Si l'Irak se scinde, le conflit sectaire dans la région prendra une tangente dangereuse.

Nous avons déjà vu — et cela se produit presque quotidiennement — qu'il y a de la violence entre les sunnites et les chiïtes. À cela, il faut aussi ajouter l'élément kurde. L'éclatement de l'Irak et la modification des frontières de l'accord Sykes-Picot de 1916 sont fort possibles. C'est pourquoi je dirais, sur un horizon de 36 mois, que les effets de la guerre civile en Syrie ne se feront pas seulement sentir en Syrie, mais en Irak, ce qui est plus important. Soit dit en passant, nous verrons les Iraniens, qui auront perdu la Syrie, redoubler d'efforts en Irak.

L'éclatement de l'Irak devient une réelle possibilité, à mon avis, et on en observe déjà les signes aujourd'hui. Les Turcs se rapprochent des Kurdes irakiens. Les Kurdes d'Irak et le gouvernement central ne collaborent pas. En effet, les sunnites parlent à tout le moins d'avoir leurs propres arrangements fédéraux, si l'on peut dire. La frontière entre l'Irak et la Syrie a disparu. On peut voir des signes annonciateurs de toutes ces choses. J'espère avoir tort, parce que beaucoup de sang va couler, mais c'est ce que je surveillerai.

Le sénateur Black : Merci beaucoup, monsieur.

[*Français*]

La sénatrice Fortin-Duplessis : Merci, madame la présidente. Soyez la bienvenue à notre comité par vidéo conférence, professeur Barkey.

Des témoins qui ont comparu devant notre comité ont indiqué que les liens croissants sur le plan diplomatique et commercial de la Turquie avec d'autres économies émergentes comme la Chine, la Russie, le Brésil, des pays d'Asie centrale, d'Afrique du Nord ainsi que dans l'Afrique. La Turquie est également membre du G20, de l'Organisation mondiale du commerce, de l'Organisation de la coopération islamique et de l'organisation de la coopération et du développement économique.

After being absent for 50 years, Turkey served on the UN Security Council from 2009 to 2010. And in 2011, at a time of critical and rapid change, Turkey announced its candidacy to serve as a Security Council member for another term, from 2015 to 2016.

As we watch Turkey increasing its regional and global presence, what do you think its foreign policy objectives and priorities are? What are its commercial objectives and priorities?

Mr. Barkey: I could answer in French, but I will continue in English if you do not mind.

Senator Fortin-Duplessis: We have interpreters.

[English]

Mr. Barkey: As I tried to say in my opening statement, what the Turks want is to be the single most important power in the region. To them, if you want to call it this, local hegemony is the way to become an important player internationally. That is what the goal is, and it is both political and economic.

The Turks need markets. The Turkish economy, when you look at its performance from 2002 onwards — and most of the credit should not go to this government but to the transformation that took place in the 1980s — but besides, Turkey has transformed itself economically, internally. You have now a new business class that is no longer based in the cities of Istanbul and Izmir, but it is Anatolia-wide. These Anatolian tigers are willing to take risks and to go to places that Istanbul businessmen do not like to go to, and they want to export their goods. For this Turkish government, opening markets is of primary consideration because these Anatolian tigers are the foundation of the government's coalition. They support the government, they think like the government, but they need markets. That is the first policy. The first policy is to open up markets, and it is not just in the Middle East. It is also in Africa, in Latin America, anywhere they can.

To do that, especially in the Middle East, as I said earlier, they need to have some kind of stability. From that perspective, they want an Iraq that is stable and they want a Syria that is stable. If you look back at the policies until the Arab Spring, as I said in my opening remarks, where they see problems were with regimes and not with the people. It was easy for them to do business with Gadhafi, easy to do business with Mubarak. They changed sides very quickly. For them, doing business was priority number one.

In addition to doing business, in terms of what other policies they would follow, the Turks — I should say this government in particular — sees itself as a very important member of the NATO alliance. They think they are far more important than most countries in the alliance. As far as the United States is concerned,

Après une absence de 50 ans, la Turquie a siégé au Conseil de sécurité des Nations Unies, de 2009 à 2010. Et en 2011, une époque de changement profond et rapide, la Turquie a annoncé qu'elle posait sa candidature pour siéger à nouveau au Conseil de sécurité dans les années 2015 à 2016.

Selon vous, quels sont les objectifs et les priorités en matière de politique étrangère de la Turquie alors qu'on s'aperçoit que ce pays accroît sa présence régionale et mondiale? Quels sont ses objectifs et ses priorités d'ordre commercial?

M. Barkey : Je peux vous répondre en français mais je vais continuer en anglais si cela vous sied.

La sénatrice Fortin-Duplessis : J'ai l'interprétation simultanée.

[Traduction]

M. Barkey : Comme j'ai essayé de l'indiquer dans la déclaration préliminaire, ce que veulent les Turcs, c'est d'être la puissance la plus importante de la région. Pour eux, l'hégémonie locale — si on veut l'appeler ainsi — est la voie à suivre pour devenir un important joueur sur la scène internationale. Voilà l'objectif; il est à la fois politique et économique.

Les Turcs ont besoin de marchés. Lorsqu'on regarde le rendement de l'économie turque à compter de 2002, c'est surtout attribuable à la transformation qui a eu lieu dans les années 1980, et non au gouvernement actuel. Par ailleurs, la Turquie a connu une transformation économique à l'échelle nationale. On y trouve maintenant une nouvelle catégorie de gens d'affaires qui ne viennent plus seulement des villes d'Istanbul et d'Izmir, mais de l'ensemble de l'Anatolie. Ces tiges d'Anatolie sont prêts à prendre des risques et à s'aventurer à des endroits où les hommes d'affaires d'Istanbul n'aiment pas aller et ils veulent exporter leurs produits. Pour le gouvernement turc actuel, l'ouverture de marché revêt une importance primordiale parce que ces tiges d'Anatolie constituent le fondement de la coalition du gouvernement. Ils appuient le gouvernement et pensent comme le gouvernement, mais ils ont besoin de marchés. C'est la première politique. Elle consiste à ouvrir des marchés, et cela ne vaut pas seulement pour le Moyen-Orient, mais aussi pour l'Afrique, l'Amérique latine, n'importe où c'est possible.

Pour ce faire, surtout au Moyen-Orient, comme je l'ai indiqué plus tôt, ils ont besoin d'une certaine stabilité. À cet égard, ils veulent un Irak stable et une Syrie stable. Si vous regardez les politiques en place jusqu'au printemps arabe, comme je l'ai dit à mon exposé, ce qui leur pose problème, ce sont les régimes et non les gens. Il leur était facile de faire des affaires avec Kadhafi et avec Mubarak. Ils ont changé de côté très rapidement. Pour eux, faire des affaires était la priorité absolue.

Outre les affaires, en ce qui a trait aux autres politiques qu'ils sont prêts à suivre, les Turcs — le gouvernement actuel, devrais-je dire — se considèrent comme un membre très important de l'OTAN. Ils pensent qu'ils sont beaucoup plus importants que la plupart des pays de l'alliance. En ce qui concerne les États-Unis,

they want to compete with Israel for U.S. favour. In a way, they want to displace Israel as America's number one ally in the region.

I think the relationship between Israel and Turkey, as long as the peace process does not restart, will be very acrimonious, very negative, and almost daily you have the Turkish leaders at the various levels attacking the Israelis. They want to show both the region, and they may get good marks in the region by standing up to Israelis, but also the United States by saying we are far more important than the Israelis to you in the region, we should be the number one that you go to. From that perspective, that is also a message to the rest of the NATO alliance, too, but primarily it is the United States.

In general, they want to be more than just a G20 member. They want to see themselves as an actor that gets involved in many different areas where they can play a global role.

When they were on the Security Council, at one point they said that they could also deal with North Korea, because for some reason the North Korean file was in their hands for a short period of time. You see what they are trying to do. This global ambition is really insatiable.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: What other partners would you say Turkey has diplomatic and commercial ties with? Are you aware of any free-trade agreements with other countries? If so, would you kindly list them?

[English]

Mr. Barkey: First, the Turks are part of the customs union with the European Union, so they have to be careful. They have free trade agreements, ironically, with Israel, and they had a free trade agreement with the Syrians, which the Syrians have put on hold.

Their most important trading partner is the European Union as a whole, but if you look at individual countries, it is Russia. They buy a lot of gas from Russia, so those numbers are a little bit inflated. Russia is their number one trading partner. I think Germany is number two, Iran is third, Iraq is fifth, and I forget who the fourth is. They aim to trade with everyone, and they will sign any free trade agreement that they can, within the limits of the customs union, with any country. That is a general picture.

Senator Wallace: Professor, with all that has happened in that area — politically the problems in Syria, the Arab Spring, the uncertainty you have described — thinking of it from a Canadian perspective, which is somewhat different from an American one and the relationship that the United States has with Turkey and others in that region, Canadian investment and Canadian

ils veulent faire concurrence à Israël pour le soutien des États-Unis. D'une certaine façon, ils veulent supplanter Israël en tant que principal allié des États-Unis dans la région.

Tant que le processus de paix ne reprendra pas, je pense que la relation entre Israël et la Turquie sera très acrimonieuse, très négative; presque tous les jours, des dirigeants turcs de divers échelons critiquent les Israéliens. En affirmant qu'ils jouent un rôle beaucoup plus important que les Israéliens dans la région, ils veulent à la fois démontrer à la région — et ils pourraient marquer des points dans la région en s'opposant aux Israéliens —, mais aussi aux États-Unis qu'ils devraient être le principal allié. De ce point de vue, il s'agit aussi d'un message pour le reste de l'OTAN, mais il s'adresse principalement aux États-Unis.

En général, ils veulent être plus qu'un simple membre du G20. Ils veulent se voir comme un acteur qui intervient dans beaucoup de sphères distinctes où ils peuvent jouer un rôle à l'échelle mondiale.

Lorsqu'ils siégeaient au Conseil de sécurité, ils ont affirmé à un moment donné être capables de régler la question de la Corée du Nord, parce que pour une raison ou une autre, ils étaient chargés du dossier de la Corée du Nord pendant une courte période. Vous voyez certainement ce qu'ils essaient de faire. Cette soif d'intervention à l'échelle internationale est vraiment insatiable.

[Français]

La sénatrice Fortin-Duplessis : Quels sont, selon vous, les autres partenaires diplomatiques et commerciaux de la Turquie? Êtes-vous au courant si la Turquie a signé des accords de libre-échange avec d'autres pays? Le cas échéant, j'aimerais peut-être que vous nous les nommiez.

[Traduction]

M. Barkey : Premièrement, les Turcs font partie de l'union douanière avec l'Union européenne; ils doivent donc être prudents. Ironiquement, ils ont des accords de libre-échange avec Israël et ont eu avec la Syrie un accord de libre-échange qui est maintenant suspendu.

Leur principal partenaire commercial est l'ensemble de l'Union européenne, mais si on pense aux pays comme tels, c'est la Russie. Ils achètent à la Russie une grande quantité de gaz; ces chiffres sont donc quelque peu gonflés. La Russie est leur principal partenaire commercial. Je pense que l'Allemagne vient au second rang, suivie de l'Iran, au troisième rang. L'Irak est au cinquième rang, et j'oublie quel pays est quatrième. La Turquie vise à avoir des échanges commerciaux avec tout le monde et est prête à signer n'importe quel accord de libre-échange possible, dans les limites de l'union douanière, avec n'importe quel pays. Voilà le portrait global.

Le sénateur Wallace : Professeur, étant donné tout ce qui s'est produit dans cette région — les problèmes politiques en Syrie, le printemps arabe, l'incertitude que vous avez décrits —, si l'on aborde cela d'une perspective canadienne, qui diffère quelque peu de la perspective américaine, en tenant compte de la relation des États-Unis avec la Turquie et d'autres pays de cette région, des

business, which has a presence in Turkey, very good relationships with Turkey, is this a time that we should be encouraging the strengthening of that relationship? Are there real benefits over the short term and long term that would come from that? Or, with all the uncertainty that exists today, would you see it as a time that we should perhaps take a second look and see how the risks unfold as they go forward?

Mr. Barkey: The regional risks are relatively small for Turkey. Turkey has its own logic, its own dynamism. It has made an enormous amount of progress. It is a very, very large market now. For Canadian businesses it is actually a very good opportunity.

Just to give you a comparison, the Turks keep complaining, for instance, that we, in the United States, do not trade a lot with the Turks. I do not know as I have not looked at Canadian-Turkish trade figures, but what I know at least from the American side is that most of our American companies — think of Colgate-Palmolive, Procter & Gamble, Gillette, all of these companies, they tend to work with Turkey from their European-based subsidiaries. It does not look like the trade is between the United States and Turkey, but between the U.K. and Turkey. I do not know whether Canadian companies work through Europe or do it directly.

I would say that Turkey is, in and of itself, if you forget the Middle East for a moment, a large enough market for Canadian businesses that they should be definitely interested in it. After more than 10 years of actually fairly good economic stewardship, this is a country that has now settled. I think it is not going to go south economically.

The only caveat I put on this is the domestic Kurdish problem. The Turkish Kurdish problem is very serious. If it is not resolved, if the government messes it up this time, there is, of course, a danger that it will blow up. If it blows up, it will blow up all over Turkey. That is my guess, having worked on the Kurds for a while. Even that, I think, is less than a 20 per cent chance. I think the government understands they are sitting on a time bomb and they have to deal with it and they have to manage the situation more smartly than they have in the past.

The bottom line is I would tell your businesses to engage in Turkey. If the Middle East settles down, then Turkey becomes a natural entrepôt, if you want, to do business with the rest of the Middle East. Then Canadian companies can set up subsidiaries to sell to Egypt or to Saudi Arabia or other parts of the region. In that sense, Turkey increasingly has the technical capacity to host subsidiaries of foreign companies when you think of communication nodes. That point is that the Turks, having figured that out, are now putting a lot of money into becoming a transportation hub. Istanbul airport is now a very important place for all kinds of businesses, even Israelis by the way, despite the bad relations between Israel and Turkey. Israelis, if they want

investissements canadiens et des entreprises canadiennes qui sont présentes en Turquie et qui entretiennent de bonnes relations avec la Turquie, sommes-nous à une époque où l'on devrait encourager le renforcement de cette relation? À court et à long terme, cela présente-t-il des avantages réels? Ou, en raison de l'incertitude qui règne aujourd'hui, considérez-vous que nous sommes plutôt à une époque où l'on devrait peut-être y penser à deux fois et attendre de voir comment évoluent les risques l'avenir?

M. Barkey : À l'échelle régionale, par rapport à la Turquie, les risques sont relativement faibles. La Turquie a sa propre logique, sa propre dynamique. Elle a fait d'énormes progrès. Il s'agit maintenant d'un très grand marché. En fait, pour les entreprises canadiennes, c'est un marché très prometteur.

À titre de comparaison, les Turcs ne cessent de se plaindre, par exemple, que les États-Unis n'ont pas beaucoup d'échanges commerciaux avec la Turquie. Je ne connais pas l'état de la situation puisque je n'ai pas consulté les statistiques sur les échanges commerciaux entre le Canada et la Turquie, mais je sais à tout le moins que du côté des États-Unis, la plupart des sociétés américaines — pensez à Colgate-Palmolive, Procter & Gamble, Gillette, toutes les entreprises — ont tendance à faire affaire avec la Turquie à l'intermédiaire de leurs filiales européennes. Les échanges commerciaux ne semblent pas se faire entre les États-Unis et la Turquie, mais plutôt entre le Royaume-Uni et la Turquie. Je ne sais pas si les sociétés canadiennes passent par l'Europe ou font directement affaire avec la Turquie.

Je dirais que la Turquie est, en soi, si l'on oublie le Moyen-Orient pour un instant, un marché assez important pour susciter vraiment l'intérêt des sociétés canadiennes. Après plus de 10 ans de gestion plutôt solide de l'économie, il s'agit d'un pays désormais établi. Je ne pense pas que son économie va s'écrouler.

Ma seule réserve concerne le problème kurde sur la scène nationale. C'est un problème très grave. Si la question n'est pas résolue, si le gouvernement ne gâche pas les choses cette fois-ci, la situation risque évidemment de s'envenimer. Si c'est le cas, cela touchera l'ensemble de la Turquie. C'est ce que je pense, puisque j'étudie la question kurde depuis un certain temps. Or, je crois que la probabilité est de moins de 20 p. 100. Je pense que le gouvernement comprend qu'il est confronté à une bombe à retardement et qu'il doit régler le problème et gérer la situation de façon plus intelligente que par le passé.

En fin de compte, j'inviterais les entreprises canadiennes à entreprendre des activités en Turquie. Si le Moyen-Orient se stabilise, la Turquie devient alors un entrepôt naturel, si vous voulez, pour le commerce avec le reste du Moyen-Orient. Ensuite, les sociétés canadiennes pourront établir des filiales pour vendre à l'Égypte, l'Arabie Saoudite et d'autres parties de la région. En ce sens, sur le plan technique — on pense aux noeuds de communication —, la capacité de la Turquie d'accueillir les filiales de sociétés étrangères est de plus en plus grande. Ce qu'il faut savoir, c'est que maintenant qu'ils ont compris cela, les Turcs investissent beaucoup d'argent pour devenir une plaque tournante du transport. L'aéroport d'Istanbul est maintenant un site très

to go elsewhere, often go through Istanbul airport because Istanbul has become a transportation hub. The Turkish government will build the world's largest airport in Istanbul because the current two airports are insufficient. I say absolutely you should tell your businesses to do more business.

Senator Demers: Thank you very much for your tremendous input. It is very clear and understandable.

[Translation]

How do Turkey's Islamic and commercial banks differ when it comes to providing financing?

[English]

Mr. Barkey: I think Islamic banks are very significant in Turkey. The Turkish banking sector went through a crisis in 2001. They took a huge hit. It was the worst economic crisis they suffered because banks were under-financed and had huge exposure. They cleaned up the banks in 2001, which enabled them to weather the crisis of 2008 better than most other countries. There are some Islamic banks in Turkey, but they are completely insignificant. They do not play a major role in the Turkish banking system that I know of.

[Translation]

Senator Demers: In light of the Russian president's visit to Turkey this past December, what role do high-level visits play in encouraging commercial ties with Turkey?

[English]

Mr. Barkey: As I said, Russia is Turkey's number one trading partner, especially because of all the gas deals. For the Turks, Russia is also important because Turkish construction companies are very involved all over Russia in building big projects. Putin and Erdogan have a very good relationship. To the consternation of many, they tend to meet with only one translator and no note taker, so some people suspect there are all kinds of side deals being made. The Turkish-Russian relationship is strong despite the fact that in Syria, for instance, discussions with the Turks are on diametrically opposite positions. Yet when it comes to business, they do not care about these other issues.

There is a great deal of pragmatism in the relationship between Turkey and Russia. Both countries need each other. The Russians need to export gas, and the Turks need the gas, obviously. The Turks need the Russian export markets; they need transit routes to central Asia. On many different levels you see that despite the political divisions on certain issues, they actually do get along

important pour toute entreprise, même israélienne, en passant, malgré les mauvaises relations entre Israël et la Turquie. Pour se rendre ailleurs, les Israéliens transitent souvent par l'aéroport d'Istanbul parce que celui-ci est devenu une plaque tournante du transport. Le gouvernement turc va construire, à Istanbul, le plus gros aéroport du monde parce que les deux aéroports actuels sont inadéquats. Je vous dirais donc d'inviter vos entreprises à intensifier leurs échanges commerciaux.

Le sénateur Demers : Merci beaucoup de votre formidable témoignage. C'est très clair et facile à comprendre.

[Français]

Pour ce qui est de fournir un financement, quelles sont les différences entre les banques islamiques et les banques commerciales en Turquie?

[Traduction]

M. Barkey : Je pense que les banques islamiques sont très importantes en Turquie. Le secteur bancaire de la Turquie a traversé une crise en 2001. La Turquie a été durement touchée et a affronté la pire crise économique de son histoire, parce que les banques étaient sous financées et très exposées au risque. Les Turcs ont mis de l'ordre dans le secteur bancaire en 2001, ce qui a permis à la Turquie de mieux surmonter la crise de 2008 que la plupart des autres pays. Il y a des banques islamiques en Turquie, mais elles sont totalement négligeables. À ma connaissance, elles ne jouent pas un rôle primordial au sein du système bancaire turc.

[Français]

Le sénateur Demers : À la lumière de la visite de décembre 2012 du président russe en Turquie, dans quelle mesure une visite de haut niveau encourage les relations commerciales avec la Turquie?

[Traduction]

M. Barkey : Comme je l'ai indiqué, la Russie est le principal partenaire commercial de la Turquie, surtout en raison des transactions gazières. Pour les Turcs, la Russie est aussi importante parce que les entreprises de construction turques participent à la construction de grands projets partout en Russie. Poutine et Erdogan ont une très bonne relation. À la consternation de beaucoup de gens, leurs rencontres ont tendance à se faire en présence d'un seul interprète et sans preneur de notes, de sorte que certaines personnes croient que toutes sortes d'ententes secondaires sont conclues. La relation entre la Turquie et la Russie est solide malgré le fait qu'en Syrie, par exemple, les discussions avec les Turcs sont fondées sur des positions diamétralement opposées. Or, lorsqu'il est temps de faire des affaires, ils ne se soucient pas de ces autres enjeux.

La relation entre la Turquie et la Russie est très pragmatique. Ces pays ont besoin l'un de l'autre. La Russie veut exporter du gaz, ce dont les Turcs ont besoin, manifestement. Les Turcs ont besoin des marchés d'exportation russes et des voies d'accès à l'Asie centrale. Malgré les divergences politiques sur certaines questions, on constate qu'à bien des égards, ces deux pays

fairly well. Putin and Erdogan have somewhat the same temperament. They both have authoritarian tendencies. People in Turkey often talk about Erdogan becoming another Putin. In more ways than one they seem to be on the same wavelength.

Senator Downe: I am wondering about the role of the military, which traditionally has positioned themselves as custodian of the state, if you will, in the traditional founding of Turkey. They have been defanged the last couple of years, but if there is stress in Turkey, either from terrorism or from the economy or from some other factor, is there any concern that the military will rise up again and do what they have done in the past, which was a coup in the country and they took over the running of the country?

Mr. Barkey: I recommend you read this past week's *The Economist*, which had a piece on the Turkish military, not because I am quoted in it but because it is a good piece.

I think the Turkish military is out of the picture. The word you use is exactly apt, "defanged." What is also important to understand about this is that they have been defanged for two reasons. One is overreach. Every time they intervened in politics there was a backlash and they did not understand the backlash because they were so sure of themselves, in a way in which only the military can be. They were completely clueless to political reaction in Turkey. The last time was in 2007, when they tried to prevent Abdullah Gül from becoming president and the government called their bluff and called the election. The elections were fought over whether or not people thought Abdullah Gül should be president, and by an overwhelming margin the country said they did. That was when the Turkish military influence ended.

The other thing that people do not see is that the Turkish military committed strategic blunders, like the one I mentioned, and tactical blunders that were important in undermining people's confidence in the military. The Turkish military always said, "We are the most popular organization." If you look at the polls, this is true. Everyone serves in the military and if you are part of an organization you will like it. If you look at polls in all different countries, the military always comes first. However, because of hubris, they got caught lying and, most important, covering up for simple things. I will give you one example to give you an idea.

A few years ago four soldiers died and the military said it was a training accident. There was one newspaper that emerged in this new era in Turkey that decided to investigate, which was unusual. They discovered that, in fact, it was not a training accident; it was a soldier who fell asleep during guard duty. His commanding officer called him in the next day and, to punish him, gave him a hand grenade, pulled the pin off it and gave him a live hand

entretiennent d'assez bonnes relations. Poutine et Erdogan ont à peu près le même tempérament. Ils ont tous les deux des tendances autoritaires. En Turquie, les gens disent souvent qu'Erdogan va devenir un autre Poutine. Ils semblent être sur la même longueur d'onde, et ce, à bien des égards.

Le sénateur Downe : Je me demande quel est le rôle des militaires qui, traditionnellement, se sont positionnés comme les gardiens de l'État, si l'on veut, lors de la fondation de la Turquie. Ils ont perdu de leur pouvoir ces deux ou trois dernières années, mais s'il y a des tensions en Turquie, en raison du terrorisme, de l'économie ou d'un autre facteur, craint-on la résurgence des militaires et la répétition de ce qu'ils ont fait dans le passé, lorsqu'ils ont mené un coup d'État et pris le pouvoir?

M. Barkey : Je vous recommande de lire l'édition de la semaine dernière du magazine *The Economist*. On y trouve un article sur les forces militaires de la Turquie. Si je vous le recommande, ce n'est pas parce qu'on me cite là-dedans, mais parce que c'est un bon article.

Je crois que l'armée turque a été écartée du tableau. Vous avez raison de dire qu'elle a perdu de son pouvoir. Ce qui est également important de comprendre, c'est que cette perte de pouvoir est attribuable à deux raisons. La première tient à l'ingérence excessive. Chaque fois que l'armée est intervenue dans le domaine politique, il y a eu un contrecoup, et les militaires n'ont pas compris la raison d'une telle réaction parce qu'ils étaient sûrs d'eux-mêmes, comme c'est le cas avec les militaires. Ils n'avaient pas la moindre idée de la réaction politique en Turquie. La dernière fois, c'était en 2007, lorsqu'ils ont essayé d'empêcher Abdullah Gül de devenir président; le gouvernement a vu clair dans leur jeu et a déclenché les élections. Ainsi, les élections s'articulaient autour de la question de savoir si les gens croyaient qu'Abdullah Gül devait être président et, par une majorité écrasante, ils ont dit que oui. C'est à partir de ce moment que l'appareil militaire turc a perdu influence.

L'autre aspect dont les gens ne se rendent pas compte, c'est que l'armée turque a commis des gaffes stratégiques, comme l'exemple que je viens de citer, ainsi que des gaffes tactiques qui ont largement contribué à l'effritement de la confiance des gens envers les forces militaires. L'armée turque a toujours dit : « Nous sommes l'organisation la plus populaire. » Si on regarde les sondages, cette affirmation est vraie. Tout le monde doit faire son service militaire et, quand on fait partie d'une organisation, il va de soi qu'on l'aime. Les sondages menés dans différents pays révèlent que l'armée se classe toujours au premier rang. Toutefois, à cause de bévues, l'armée s'est fait surprendre à mentir et, surtout, à camoufler de simples faits. Je vais vous citer un exemple pour vous donner une idée.

Il y a quelques années, quatre soldats sont morts, et l'armée a dit que c'était un accident en cours d'entraînement. Un des nouveaux journaux en Turquie a décidé d'enquêter sur le dossier, ce qui était inhabituel. On a découvert qu'en réalité, ce n'était pas un accident survenu durant un entraînement; c'était à cause d'un soldat qui s'était endormi alors qu'il devait assurer la garde. Son commandant l'avait appelé le lendemain et, en guise de punition,

grenade. This poor kid was running around the base with a live hand grenade and did not know what to do. Eventually the hand grenade went off and three of his friends also died in the process. This is a horrible thing that an officer did, but, again, as we say in Washington, it is the cover-up. The military covered it up and they had to admit later on that they had lied and that they had covered it up. I would argue that this incident did more damage to them. There were plenty of other such incidents when they get caught. When you send your child to the military and there is a war with the Kurds, you ask did my son die because of military negligence or because they were really fighting? Now it comes out that in the last 10 years there have been 964 suicides. People do not trust the military when they say it is suicide.

The military's problem now is that people do not want them to intervene in politics. A lot of the generals have been implicated in coup attempts and are now being tried, and the public no longer trusts them when it comes to the one thing they are supposed to be doing, which is fighting. It would take a miracle for the military to come back. I can only think a civil war in Turkey is the only condition under which they could do so. I do not think there will be a civil war, but that is a different question.

Senator Downe: Thank you. That was a very detailed answer. I subscribe to *The Economist* but I live in rural Canada. When I get home this weekend the copy will be there and I look forward to reading your quotes in it.

Senator D. Smith: You commented briefly since I put my hand up, but this goes back to your comments about how Russia is Turkey's best trading partner and the good chemistry and rapport that Putin seems to have with Erdogan.

As Syria becomes increasingly dysfunctional, with refugees flooding into Turkey, is there not a point at which Erdogan will say to Putin, "Look, this has to end. Have you not seen the light yet?" Do you think he might actually play that role at some point and get Mr. Putin to stand down and say, "Goodbye, Assad"?

Mr. Barkey: This is a great question. I think Erdogan already tried to do that with Putin, but I do not think Erdogan can move Putin. Putin will not change his mind become someone else tells him to. We are seeing it now in the behaviour of Russia with a whole series of things. I do believe, though, that at some point, Putin will have to say to Assad, "Enough is enough," because Assad will not survive.

When you look at what is going on in terms of negotiations, et cetera, the Russians are still hoping that there may be some kind of semi-orderly transition. They are standing by Assad because they do not have any other interlocutory in the system

il lui avait donné une grenade dégoupillée. Le pauvre jeune homme avait couru partout sur la base, en tenant dans la main une grenade dégoupillée, sans savoir quoi faire. Au bout du compte, la grenade a explosé, tuant du coup trois autres soldats. Voilà une chose horrible que ce commandant a faite, mais encore une fois, comme on le dit si bien à Washington, l'affaire a été camouflée. L'armée a tout caché, mais elle a avoué plus tard avoir menti et camouflé l'affaire. À mon avis, c'est cet incident qui a causé le plus de torts aux forces militaires. Il y a plein d'autres incidents similaires où l'armée a été prise en flagrant délit. Quand un parent envoie son fils à l'armée et apprend que celui-ci est mort lors d'un conflit avec les Kurdes, il se demande si c'est vraiment à cause du combat ou à cause de la négligence militaire. On sait aujourd'hui qu'au cours des 10 dernières années, il y a eu 964 cas de suicide. Les gens ne font pas confiance à l'armée lorsqu'elle affirme qu'il s'agit de suicides.

Le problème actuel des forces militaires tient au fait que les gens ne veulent pas qu'elles interviennent dans les affaires politiques. De nombreux généraux ont été mêlés à des tentatives de coup d'État et ils sont maintenant poursuivis en justice. Bref, les habitants ne font plus confiance à la capacité de l'armée de faire ce qu'elle est censée faire, à savoir les protéger durant des conflits. À moins d'un miracle, les forces militaires ne reviendront jamais à la charge. À mon avis, la seule façon dont cela pourrait arriver, c'est si une guerre civile devait éclater en Turquie. Je ne pense pas qu'il y en aura une, mais c'est là une toute autre question.

Le sénateur Downe : Merci. C'était une réponse très détaillée. Je suis abonné au magazine *The Economist*, mais je vis en campagne. Je devrais recevoir ce numéro à mon retour chez moi, cette fin de semaine, et j'ai bien hâte de lire vos citations.

Le sénateur D. Smith : Vous en avez parlé brièvement depuis le moment où j'ai levé la main pour intervenir, mais cela revient à ce que vous avez dit sur la façon dont la Russie est devenue le meilleur partenaire commercial de la Turquie et le fait que Poutine semble entretenir de bonnes relations avec Erdogan.

À mesure que la Syrie devient de plus en plus dysfonctionnelle, devant l'arrivée massive de réfugiés en Turquie, Erdogan ne finira-t-il pas par dire à Poutine : « Écoutez, il faut mettre fin à cette situation. N'avez-vous pas fini par voir clair? » Pensez-vous qu'il pourrait jouer un tel rôle à un moment donné et amener Poutine à se rétracter et à dire : « Au revoir, Assad »?

M. Barkey : C'est une excellente question. À mon avis, Erdogan a déjà essayé d'adopter une telle tactique, mais je ne pense pas qu'il puisse influencer Poutine. Poutine ne se raviserait pas du simple fait que quelqu'un le lui recommanderait. C'est ce que nous observons de nos jours dans toute une série d'enjeux auxquels fait face la Russie. Par contre, je crois bien qu'à un moment donné, Poutine devra dire à Assad : « Assez, c'est assez », parce qu'Assad ne s'en sortira pas.

Quand on examine ce qui se passe sur le plan des négociations, et cetera, les Russes espèrent toujours qu'il y aura peut-être une sorte de transition semi-ordonnée. Ils se rangent du côté d'Assad parce qu'ils n'ont pas d'autre interlocuteur dans le système et, au

and they ultimately want to use Assad's future as a card to play in Syria. When they do so, and I think you are right, they will probably not turn to the United States, obviously, or to the Europeans or to you, but they will go to the Turks to help mediate. They would rather see the Turks in Syria, if you look at the example of Iraq, than the Americans or the Europeans. They see the Turks a little bit differently. Erdogan has done a very good job of giving the impression to Putin that he is his own man, which he is, and that he can stand up to the United States and whomever he wants. Putin and Erdogan can strike a deal as Assad is about to fall. It is at that point that Erdogan and Putin will make a deal. At the moment, Putin is playing somewhat of a long game in Syria.

Senator D. Smith: Thank you.

The Chair: Professor Barkey, going back to the businesses that are operating successfully in Turkey, do they have the technologies that they need to continue, or are they looking for businesses where they can expand, utilizing partnerships or joint ventures for their own benefit but also for this export market?

Mr. Barkey: I would say they have become technologically sophisticated, but they still need outside help, and they are always looking for partnerships and always looking to learn and to improve their own production methods. Look at the number of foreign companies that produce in Turkey, from Toyota to a lot of German companies and the French.

The other thing about the Turks that is very different from the rest of the Middle East with the exception of Israel is that there is a great deal of Internet implementation. People are much more Internet savvy and much more globally connected. Yes, there are all kinds of people who believe in conspiracy theories, and the Turks are very conspiratorially minded, but at the same time they are very well connected. I would argue that, compared to the rest of the Middle East, again with the exception of the Israelis, they are far more sophisticated in technology, et cetera.

Actually, your question made me suddenly realize that they do not have enough R & D at home. What is interesting about this government, and from the beginning what they did differently from previous governments, is that they really expanded the amount of funds that now go to universities for basic research in all fields. You are now seeing serious research being done in Turkey, and you are starting to see some of the results. I just read an article about the number of papers that are published in international venues, and you see that the Turks are really creeping up. You are seeing the results of basic research. They have a long ways to go because they did not have any before.

bout du compte, ils veulent utiliser le sort d'Assad en tant que caution en Syrie. Ce faisant, et je pense que vous avez raison, ils ne s'adresseront probablement pas aux États-Unis — bien sûr que non —, ni aux Européens ni à vous, mais ils iront voir les Turcs pour qu'ils interviennent à titre de médiateurs. Les Russes préféreraient voir les Turcs en Syrie, si on songe à l'exemple de l'Irak, plutôt que les Américains ou les Européens. Ils perçoivent les Turcs un peu différemment. Erdogan a fait un excellent travail pour ce qui est de faire croire à Poutine qu'il est aux commandes, ce qui est bel et bien le cas, et qu'il peut tenir tête aux États-Unis et à n'importe quel autre pays. Poutine et Erdogan pourront conclure une entente lorsqu'Assad sera sur le point de perdre le pouvoir. C'est à ce moment-là qu'Erdogan et Poutine concluront un marché. Pour l'instant, Poutine joue ses cartes un peu à long terme en Syrie.

Le sénateur D. Smith : Merci.

La présidente : Monsieur Barkey, pour revenir à la question des entreprises florissantes en Turquie, ont-elles les technologies dont elles ont besoin pour poursuivre leurs activités ou cherchent-elles des secteurs où elles peuvent prendre de l'essor, au moyen de partenariats ou d'entreprises conjointes dans leur intérêt, mais aussi dans l'intérêt de ce marché d'exportation?

M. Barkey : Je dirais que les entreprises en Turquie sont avancées sur le plan technologique, mais elles ont quand même besoin d'une aide extérieure. Voilà pourquoi elles sont toujours à la recherche de partenariats et d'occasions pour apprendre des choses et améliorer leurs méthodes de production. Songez au nombre d'entreprises étrangères qui mènent des activités de production en Turquie; cela comprend Toyota, ainsi qu'un grand nombre de sociétés allemandes et françaises.

L'autre point qui différencie beaucoup la Turquie du reste du Moyen-Orient, à l'exception d'Israël, c'est qu'Internet y est bien implanté. Les Turcs sont très doués dans le domaine d'Internet et ils sont beaucoup plus branchés avec le reste du monde. Oui, il y a toutes sortes de gens qui croient à des théories de conspiration, et les Turcs sont très enclins à adopter ce genre de mentalité, mais en même temps, ils sont bien branchés. Je dirais que, comparativement au reste du Moyen-Orient — à l'exception, je le répète, d'Israël —, ils sont beaucoup plus avancés dans le domaine de la technologie, et cetera.

En fait, votre question m'a du coup rappelé qu'on n'effectue pas assez de R-D en Turquie. Ce qui est intéressant avec le gouvernement actuel — et, dès le départ, il s'est démarqué des gouvernements antérieurs dans ce dossier —, c'est qu'il a vraiment augmenté la quantité de fonds accordés aux universités pour la recherche fondamentale, et ce, dans tous les domaines. Il y a maintenant d'importantes recherches qui se font en Turquie, et on commence à voir certains des résultats. Je viens de lire un article sur le nombre de travaux publiés dans les journaux internationaux, et on constate que les Turcs gagnent vraiment du terrain. On voit les résultats de la recherche fondamentale. Toutefois, les Turcs ont encore beaucoup de chemin à faire parce qu'ils ne menaient aucune recherche auparavant.

The Chair: I have one final issue on the rising nationalism that Erdogan is propounding. Do the people in Turkey see that as an internal dynamic, or is it a reaction about the slow pace of their development into the EU? At one point, Erdogan said, "If Europe does not want us, the rest of world may be open to us." There were certainly statements coming from Europe that said they were not ready to join, but more often it was around cultural issues as opposed to accession issues. What do Turkish people know about this or think about this?

Mr. Barkey: This is a great question. I will divide it into two, nationalism and the EU, because I think in some ways they are separate.

The Turks are very nationalistic and incredibly xenophobic. It is one of the most xenophobic nations. The minorities have suffered a huge deal, whether you are Kurd or Greek or Armenian. In 1923, there were 1.5 million Greeks, but today there are 6,000, and some people say 1,600, Greeks left. There was World War I and there may be explanations, but nonetheless they have tried to Turkify everything. When I mentioned earlier the conspiracy theories, I spend some time every day reading some Turkish newspapers just to see the latest conspiracy theory. It is the human component of my day, so to speak. You would not believe the stuff that they invent. The Middle East in general is very conspiratorially minded, not just Turkey.

For a country that wants to be part of Europe and the West, that is very problematic, and that nationalism is not necessarily coming from Erdogan, but that nationalism is inherent in the Turkish character. In large measure, it is because the Turks go through a process of socialization at school that makes the Turks more powerful: They are the number one person in the world.

The Turks are not ready to go into Europe. Yes, the cultural issues play heavily in certain European matters, and we should not ignore that, and that is fine, but a country with the kind of minority problem they have with the Kurds is not ready to go into Europe.

Their judicial system is terrible. It is a judicial system where you are guilty until proven innocent, and that may take three or five years, which means you stay in prison for three or five years, and then you find out that you are found innocent, but you have already spent three or five years in prison. The kind of reforms they have to make are gargantuan. They have not made them yet.

The mistake that some in Europe and certainly we in the United States made was to give the Turks the impression that once they got the candidate status in 2004, even in a few years, in 10 years, they will be members of the European Union, when that was not the case. That created a frustration, which you see in Erdogan's statements and in Turkish statements.

La présidente : J'ai une dernière question sur la hausse du nationalisme que prône Erdogan. Les gens en Turquie considèrent-ils ce nationalisme comme une dynamique interne, ou s'agit-il d'une réaction au rythme lent de leur entrée dans l'Union européenne? À un moment donné, Erdogan a dit : « Si l'Europe ne veut pas de nous, le reste du monde pourrait être ouvert à nous. » Il y a eu certaines déclarations venant de l'Europe selon lesquelles la Turquie n'était pas prête à se joindre à l'Europe, mais la plupart du temps, les arguments s'articulaient autour de questions culturelles plutôt que de questions d'accession. Que savent les Turcs à ce sujet et qu'en pensent-ils?

M. Barkey : C'est une excellente question. Je vais la diviser en deux parties, le nationalisme et l'Union européenne, parce que je pense qu'à certains égards, il s'agit de deux sujets distincts.

Les Turcs sont très nationalistes et incroyablement xénophobes. C'est l'un des pays les plus xénophobes. Les minorités ont beaucoup souffert, qu'il s'agisse des Kurdes, des Grecs ou des Arméniens. En 1923, il y avait 1,5 million de Grecs, mais aujourd'hui, on en compte 6 000 et, selon certains, 1 600. Plusieurs facteurs pourraient expliquer cette situation, notamment ce qui s'est passé durant la Première Guerre mondiale. Quoi qu'il en soit, les Turcs ont essayé de tout assimiler. J'ai parlé tout à l'heure de théories de conspiration; chaque jour, je passe du temps à lire des journaux turcs, histoire de connaître la dernière théorie de conspiration. Cette activité fait partie de mon quotidien, pour ainsi dire. Vous ne croiriez pas le genre de trucs qu'ils inventent. On trouve cette mentalité pas seulement en Turquie, mais au Moyen-Orient dans son ensemble.

Pour un pays qui veut faire partie de l'Europe et de l'Occident, cela pose un problème épineux. D'ailleurs, ce nationalisme ne vient pas nécessairement d'Erdogan, parce qu'il est inhérent à l'identité des Turcs. Ce nationalisme tient, en grande partie, au processus de socialisation auquel sont assujettis les Turcs à l'école et qui leur inculque l'idée qu'ils sont les plus puissants et les meilleurs du monde.

Les Turcs ne sont pas prêts à se joindre à l'Europe. Oui, les questions culturelles pèsent lourd dans certains dossiers européens, et nous ne devrions pas en faire fi, mais un pays aux prises avec de tels problèmes à l'égard des minorités, comme les Kurdes, n'est pas prêt à être admis dans l'Union européenne.

Par ailleurs, le système judiciaire est terrible. Il s'agit d'un système judiciaire où on est coupable jusqu'à preuve du contraire, et cela peut exiger trois ou cinq ans. Autrement dit, on jette quelqu'un en prison pendant trois ou cinq ans, seulement pour ensuite découvrir qu'il est innocent, mais personne n'a déjà passé trois ou cinq ans en prison. Les Turcs doivent apporter d'énormes réformes à leur système, chose qu'ils n'ont pas encore faite.

L'erreur que certains pays en Europe et certainement les États-Unis ont commise, c'est de donner aux Turcs l'impression que dès l'obtention du statut de candidat en 2004, leur pays serait membre de l'Union européenne, même dans quelques années, en l'espace de 10 ans, alors que ce n'était pas le cas. Cela a donc créé une frustration, comme en témoignent les déclarations d'Erdogan et d'autres Turcs.

We have to be honest. The Turks are not Croatia, and they are not Slovenia. This is almost 80 million people. Europe, especially after the latest expansion and the currency crisis, is in no position to integrate Turkey. The Turks are being unrealistic by pushing this because they feel their pride has been wounded, and I think it is very damaging and will alienate the Europeans even more and make Turkish entry into Europe ultimately much more difficult.

The Chair: I was hoping to end on a more positive note than a negative one. You have made a very helpful comment. We are looking at where Turkey has been and where it is likely to go, and positioning Canada's interest within that. You have certainly covered all the areas we are going to be continuing to study. Thank you. Your testimony has been extremely helpful. On behalf of all the senators, I extend my appreciation for this video conference. You can appreciate that you do not have to face our weather quite as much. Pennsylvania is a little warmer today.

Mr. Barkey: Only this much. Thank you, senators.

The Chair: Before we adjourn, I wanted to welcome a new permanent member to the committee, Senator Dawson.

For committee members, we in the steering committee went around and around about what dates we will be able to travel to finish our study. It looked from a consensus that the week of March 18 was the best. We have yet to hear back from the whips as to whether that is acceptable to them. Senator Downe and I will continue to work on that. As soon as we have some definitive word, we will let you know.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Thursday, February 7, 2013

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 10:30 a.m. to study economic and political developments in the Republic of Turkey, their regional and global influences, the implications for Canadian interests and opportunities, and other related matters.

Senator A. Raynell Andreychuk (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade is continuing to study the economic and political developments in the Republic of Turkey, their regional and global influences, the implications for Canadian interests and opportunities, and other related matters.

Soyons honnêtes : la Turquie, ce n'est pas la Croatie ou la Slovénie. On parle d'une population de presque 80 millions d'habitants. L'Europe, surtout après la dernière expansion et la crise actuelle, n'est pas en mesure d'intégrer la Turquie. Les Turcs sont irréalistes en faisant avancer ce dossier parce qu'ils s'estiment blessés dans leur fierté. À mon avis, cette attitude fait beaucoup de tort, car elle les mettra encore plus à l'écart des Européens et, au bout du compte, rendra beaucoup plus difficile l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne.

La présidente : J'espérais terminer la séance sur une note plus positive que négative. Vous avez fait des observations fort utiles. Nous examinons la situation en Turquie, en regardant le passé pour mieux comprendre le futur, afin de déterminer quel rôle le Canada pourrait jouer là-dedans. En tout cas, vous avez abordé tous les aspects que nous continuerons d'examiner dans le cadre de l'étude. Merci. Votre témoignage nous a été très utile. Au nom de tous les sénateurs, je vous remercie d'avoir participé à cette vidéoconférence. Ainsi, vous n'êtes pas obligé de faire face à un climat aussi rigoureux que le nôtre. Il fait un peu plus doux aujourd'hui en Pennsylvanie.

Mr. Barkey : Juste un peu. Merci, mesdames et messieurs les sénateurs.

La présidente : Avant de lever la séance, j'aimerais souhaiter la bienvenue à un nouveau membre permanent du comité, le sénateur Dawson.

Pour la gouverne des membres du comité, les sénateurs qui siègent au comité de direction ont longuement réfléchi à la question de savoir quand nous pourrions voyager pour terminer notre étude. D'après le consensus, il semble que la semaine du 18 mars soit la meilleure. Il nous reste à savoir si les whips trouvent cette date acceptable. Le sénateur Downe et moi continuerons à travailler là-dessus. Dès que nous recevrons une réponse officielle, nous vous en ferons part.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le jeudi 7 février 2013

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international, auquel a été renvoyée l'étude sur l'évolution de la situation économique et politique en Turquie, ainsi que l'influence qu'exerce ce pays sur l'échiquier régional et mondial, les implications sur les intérêts et les perspectives du Canada et d'autres questions connexes, se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, pour examiner l'étude.

La sénatrice A. Raynell Andreychuk (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international poursuit son étude sur l'évolution de la situation économique et politique en Turquie, ainsi que l'influence qu'exerce ce pays sur l'échiquier régional et mondial, les implications sur les intérêts et les perspectives du Canada et d'autres questions connexes.

In our first session, appearing by video conference from Doha, we are very pleased to welcome Dr. Ahmet Kuru, Associate Professor of Political Science at San Diego State University, who is currently a visiting fellow at the Brookings Doha Center.

Dr. Kuru, I understand that our video link is not the best at this time but hopefully your voice will come through and that you will hear us.

Welcome to Ottawa via video conference. Please make your opening remarks and the senators will have questions for you. Welcome to the committee.

Ahmet T. Kuru, Associate Professor of Political Science, San Diego State University and Visiting Fellow, Brookings Doha Center, as an individual: Thank you for giving me the opportunity to share my thoughts about Turkish politics and the economy. I would like to start with the recent events in the Middle East, which have made Turkey even more important.

I was in Cairo recently, spending 11 days on research, and I realized the political disorder there. When we look at the countries that have experienced the so-called Arab Spring, we realize that Turkey can play a major role on many grounds.

One issue that I have worked on is Islam and secularism. In a book I published comparing Turkey, France and the United States, I dealt with two types of secularism. One is passive secularism that we see in the United States, Canada, Netherlands and India, where the state is supposed to be passive and neutral vis-à-vis religious and secular activities and discourses. There is a second type of secularism that I call "assertive secularism" that was dominant in Turkey and also in some other countries, like France and Mexico. Recently Turkey has transformed from the French type of assertive secularism to the American type of passive secularism.

By this transformation, Turkey has become more relevant to other Muslim countries, especially Arab countries in the Middle East, because the former perception of Turkey was that it had nothing to do with Islam; it is too radical and secular. Right now, with the pro-Islamic Justice and Development Party in power, Arabs and even Arab Islamists are taking Turkey more seriously.

The question for the Arab Spring is in fact whether Arab countries will follow the Iranian model of a semi-theocracy, where religious bodies have superior powers over elected institutions, or move toward a Turkish model, a more passive, tolerant, liberal understanding of secularism where Muslims can represent their ideas and can reflect their religious values, while at the same time the state remains neutral. This is the debate and question now in the Middle East and Turkey.

À cette occasion, nous sommes très heureux d'accueillir M. Ahmet Kuru, professeur agrégé en science politique à l'Université de San Diego State et actuellement chercheur invité au Brookings Doha Centre, qui témoignera par vidéoconférence depuis Doha.

Monsieur Kuru, je crois comprendre que notre liaison télévisuelle n'est pas optimale en ce moment, mais nous espérons pouvoir entendre votre voix et que vous puissiez nous entendre de votre côté.

Bienvenue à Ottawa par vidéoconférence. Nous vous invitons à faire votre déclaration liminaire, après quoi les sénateurs auront des questions à vous poser. Bienvenue au comité.

Ahmet T. Kuru, professeur agrégé en science politique, Université de San Diego State et chercheur invité, Brookings Doha Centre, à titre personnel : Merci de me donner l'occasion de vous donner mon point de vue concernant la politique et l'économie turques. J'aimerais d'abord parler des événements survenus récemment au Moyen-Orient, qui ont encore rehaussé l'importance de la Turquie.

J'ai passé 11 jours au Caire récemment pour y faire de la recherche et j'ai pris conscience du désordre politique qui y régnait. Lorsque l'on se tourne vers les pays qui ont vécu le soi-disant printemps arabe, l'on constate que la Turquie a le potentiel de jouer un rôle de premier plan à bien des égards.

Une question sur laquelle je me suis penché est celle de l'islam et du laïcisme. Dans un ouvrage que j'ai publié et dans lequel je compare la Turquie, la France et les États-Unis, j'ai traité de deux types de laïcisme. Le premier est le laïcisme passif que l'on voit aux États-Unis, au Canada, aux Pays-Bas et en Inde, où l'État est censé être passif et neutre face aux activités et aux discours religieux et laïcs. Le second est un type de laïcisme que je qualifie d'« affirmé », qui dominait en Turquie et dans d'autres pays comme la France et le Mexique. Dernièrement, la Turquie est passée du laïcisme affirmé de type français au laïcisme passif de type américain.

Cette transformation a fait en sorte que la Turquie devienne plus pertinente pour les autres pays musulmans, notamment les pays arabes au Moyen-Orient, car ils percevaient jusque-là qu'elle n'avait rien à voir avec l'islam, qu'elle était trop radicale et laïque. En ce moment, avec le Parti pour la justice et le développement pro-islam au pouvoir, les Arabes et même les islamistes arabes prennent la Turquie plus au sérieux.

La question que le printemps arabe a soulevée est en fait celle de savoir si les pays arabes suivront le modèle semi théocrate iranien dans lequel les organes religieux sont investis de pouvoirs supérieurs à ceux des organes élus, ou s'ils opteront pour un modèle turc, conception plus passive, tolérante et libérale du laïcisme, dans lequel les musulmans peuvent faire valoir leurs idées et leurs valeurs religieuses dans un État qui garderait sa neutralité. Telle est la question dont l'on débat actuellement au Moyen-Orient et en Turquie.

Definitely, Turkey itself has many problems that limit its ability to be a model for Arab countries. For example, in terms of democracy, for the last 10 years Turkey has experienced major progress because there were two main barriers against democratization in Turkey. One was the civil-military relations. As you know very well, the Turkish military staged in coups d'état in 1960, 1971, 1980 and recently in 1997. However, very recently there has been a major transformation in Turkey. Military generals are now persecuted. There are many court cases against them about planning coups d'état. Right now, out of over 300 generals and admirals in Turkey, about 10 per cent are in prison for planning alleged coups d'état against the political regime. There are some critics of these court cases, but eventually what this did was end the untouchable image of the military. Therefore the military is no longer untouchable. There is no longer a military tutelage over the democratic regime in Turkey.

The second problem was the Kurdish question. Fifteen per cent of the population in Turkey is Kurdish and for a long time their cultural rights were denied, but now there is also a new process. For the last 10 years martial law has been abolished, the restriction over the use of the Kurdish language has been lifted, there is now a public TV channel broadcasting 24 hours in Kurdish. The Turkish government is negotiating with the leader of PKK, the Kurdistan Workers' Party, Abdullah Öcalan, and these negotiations hopefully will lead Turkey to a much more peaceful understanding, a pluralistic society and polity. If Turkey can solve this Kurdish problem, and already has almost solved the military problem, then it can become the model for other Muslim-majority countries in the Middle East.

Also, the economic progress of Turkey has succeeded recently in making it a more interesting model for Middle Eastern countries. For the last 10 years, GDP per capita in Turkey increased from about \$4,000 to about \$12,000. For an average of 10 years, the annual growth rate, despite the world economic crisis, is 5.1 per cent. That is a major success because if there had been no global financial crisis it could have become 8 per cent, or so, on average.

Another major change in the Turkish economy is in exporting, especially toward the Middle East countries. Turkey's exports have increased by 600 per cent for the last 10 years. Behind this successful economic enterprise is the conservative bourgeoisie, which is called the Anatolian Tigers. They are socially Muslim, practising Muslim conservatives, but in terms of economic perspective they are very open to globalization and the idea of westernization. One symbol of this new bourgeoisie is Gülen movement, the movement led by Fethullah Gülen. This movement is open to Christians, Jews and all other members of faith or belief systems. They have opened schools, starting in Central Asia, then Europe and now in the United States, and they

Il est clair que la Turquie a, elle-même, de nombreux problèmes qui font en sorte qu'il lui est difficile de servir de modèle aux pays arabes. Par exemple, au cours des 10 dernières années, elle a enregistré des progrès importants au plan démocratique, car il y avait deux principaux obstacles à sa démocratisation. L'un était les relations civilo-militaires. Comme vous le savez très bien, l'armée turque a monté des coups d'état en 1960, 1971, 1980 et récemment en 1997. Cependant, une transformation majeure s'est récemment opérée en Turquie. Les généraux militaires sont maintenant persécutés. De nombreuses actions en justice ont été intentées contre eux pour avoir ourdi des coups d'état. En ce moment, environ 10 p. 100 des quelque 300 généraux et amiraux en Turquie se trouvent en prison pour avoir ourdi de présumés coups d'état contre le régime politique. Ces affaires judiciaires font l'objet de critiques, mais elles ont fini par fracasser l'image de l'armée comme organe intouchable. Elle n'est donc plus intouchable. Le régime démocratique de la Turquie n'est plus sous tutelle militaire.

Le second problème était la question kurde. Quinze pour cent de la population turque sont kurdes et, pendant longtemps, les droits culturels de cette population n'ont pas été respectés, mais un nouveau processus est maintenant en cours. La loi martiale a été abolie il y a 10 ans et l'interdiction d'utiliser la langue kurde a été levée, et il y a maintenant une chaîne de télévision qui diffuse une programmation en kurde 24 heures sur 24. Le gouvernement turc négocie actuellement avec Abdullah Öcalan, dirigeant du PKK, le Parti travailliste kurde, avec l'espoir que ces négociations débouchent sur une Turquie beaucoup plus pacifique au régime politique et à la société pluraliste. Si la Turquie arrive à résoudre le problème kurde — alors qu'elle a déjà presque réglé le problème militaire —, elle pourra servir de modèle aux autres pays à majorité musulmane du Moyen-Orient.

En outre, les progrès économiques récents en Turquie ont réussi à en faire un modèle plus intéressant pour les pays du Moyen-Orient. Au cours de la dernière décennie, son PIB par habitant est passé de 4 000 à environ 12 000 \$. Depuis une dizaine d'années, le taux de croissance annuelle se situe à 5,1 p. 100 malgré la crise économique mondiale. C'est une réussite importante, car sans crise financière mondiale, il aurait pu s'élever à environ 8 p. 100 en moyenne.

L'exportation, surtout vers les pays du Moyen-Orient, constitue un autre changement important dans l'économie turque. Les exportations turques ont augmenté de 600 p. 100 au cours de la dernière décennie. La bourgeoisie conservatrice, les tigres anatoliens, sont à l'origine de cette entreprise économique florissante. Il s'agit de musulmans sociaux, de conservateurs musulmans pratiquants, mais à la perspective économique très ouverte à la mondialisation et à l'idée de l'occidentalisation. Le mouvement Gülen, mouvement mené par Fethullah Gülen, est l'un des symboles de cette nouvelle bourgeoisie. Il est ouvert aux chrétiens, aux juifs et aux membres de toutes les autres religions et croyances. Ils ont ouvert des écoles, d'abord en Asie centrale,

engage in different activities that show a more moderate understanding of Islam. This Turkish version of modern Islam is very different from the radical interpretations of Islam.

Let me conclude by saying that the relationship between Canada and Turkey is also very important for Turkey in terms of trade and civil society relations because both countries are members of NATO and there is a certain level of military cooperation. However, the relationship is sometimes under the shadow of the Turkey-U.S. relationship.

Turkey tries to multiply its network of friendships and connections. Therefore, in the future I think relations between Turkey and Canada will be more important. If Canada would like to play a more active role in the Middle East, Turkey can help, or Canada can help Turkey in terms of its relationship with Western countries.

I will be happy to answer questions.

The Chair: Thank you, Dr. Kuru. I do have a list of questioners, starting with Senator Johnson.

Senator Johnson: Good morning. I want to talk about the elections in 2014. In particular, there is a big focus on the changing of the parliamentary system to a presidential one. Do you think they agree or disagree with the level of concern expressed for Turkey's political situation? What possible developments regarding Turkey's political situation and constitutional reform merit particular attention?

Mr. Kuru: Thank you for this important question. The perception about the presidential system keeps changing in Turkey. Five years ago there were many groups who supported the idea of the presidential system because they wanted the military to be controlled and thought that the parliamentary regime was not enough to keep the military under control; but right now there is no such concern. The military is almost depoliticized to a certain degree. Therefore, there are many opponents of the presidential system because they are concerned about Prime Minister Erdogan's personal leadership charisma, that he is a bit too dominant.

The debate is ongoing. My personal prediction is that the presidential system cannot become the new regime in Turkey. That is because only Prime Minister Erdogan and his followers in the ruling Justice and Development Party support this cause, but there is no major crisis that makes it necessary because the parliamentary regime right now is working. For a substantial change, it reminds me of France, for example. They moved from a parliamentary to a semi-presidential system during the Algerian war and debate. There were officers planning a coup d'état threat. There was a crisis and the substantial regime changes happened mostly under crisis circumstances. We do not have those in Turkey right now.

ensuite en Europe et, maintenant, aux États-Unis, et ils participent à diverses activités qui montrent une notion plus modérée de l'islam. Cette version turque de l'islam moderne diffère grandement des interprétations radicales de l'islam.

Permettez-moi de conclure en disant que la relation entre le Canada et la Turquie est aussi très importante pour la Turquie au plan des relations commerciales et de la société civile, car les deux pays sont membres de l'OTAN et il y a entre eux une certaine coopération au plan militaire. Cependant, la relation est parfois dans l'ombre de la relation turco-étatsunienne.

La Turquie essaie de multiplier son réseau d'amitiés et de relations. En conséquence, je pense que les futures relations entre la Turquie et le Canada prendront de l'importance. Si le Canada tient à jouer un rôle plus actif au Moyen-Orient, la Turquie peut l'aider, ou le Canada peut aider la Turquie dans ses relations avec les pays occidentaux.

Je serai ravi de répondre à vos questions.

La présidente : Merci, monsieur Kuru. J'ai une liste de personnes qui aimeraient vous poser des questions, à commencer par la sénatrice Johnson.

La sénatrice Johnson : Bonjour. J'aimerais vous parler des élections de 2014 et, notamment, de l'attention particulière que l'on attache à remplacer le système parlementaire par un système présidentiel. Croyez-vous qu'ils sont d'accord avec l'ampleur des préoccupations exprimées quant à la situation politique turque? Quels sont les développements potentiels s'agissant de la situation politique et de la réforme constitutionnelle turques qui méritent une attention particulière?

M. Kuru : Merci pour cette question importante. La perception du système présidentiel change constamment en Turquie. Il y a cinq ans, de nombreux groupes étaient favorables à l'idée d'un système présidentiel, car ils voulaient que l'armée soit contrôlée et pensaient que le régime parlementaire n'arrivait pas à exercer pareil contrôle, mais en ce moment, cette préoccupation n'existe pas. L'armée est presque dépolitisée dans une certaine mesure. Par conséquent, bien des gens s'opposent au système présidentiel parce qu'ils s'inquiètent du leadership personnel du charismatique premier ministre Erdogan, du fait qu'il soit un peu trop dominant.

Le débat se poursuit. Personnellement, je prédis qu'un système présidentiel ne pourra pas devenir le nouveau régime en Turquie, parce que le premier ministre Erdogan et les partisans du Parti pour la justice et le développement sont les seuls à appuyer cette cause. Cependant, aucune crise importante ne justifie la nécessité du changement, car le régime parlementaire actuel fonctionne. Pour un changement important, cela me rappelle la France, par exemple. Les Français sont passés d'un système parlementaire à un système semi-présidentiel pendant la guerre d'Algérie et le débat connexe. Certains officiers ourdissaient un coup d'état. Il y avait une crise, et les changements importants au régime ont surtout été apportés en temps de crise. La situation actuelle est différente en Turquie.

My prediction is that Turkey will remain parliamentary. If I am wrong and there is a move to a presidential regime, I would not be concerned too much because right now the prime minister is extremely powerful. A presidential regime may bring a better balance of power. No one is sure at this point.

Senator Johnson: To what extent do you think Turkey's economic situation will figure in the election campaign? There are so many things going on, but how about that one?

Mr. Kuru: The longevity of the current government and the Justice and Development Party is based on its economic success, as I tried to emphasize. While doing so, they also tried to keep a balance between free market economy and social welfare policies. There is universal health care and the poor people especially are happy with the new health system in Turkey that has been implemented for the last 10 years. There is also some educational support and the government has been successful to keep free market privatization policies. In academia, some of my friends have called the ruling party the leftist party. I disagree, but it shows something. However, if the economy is not doing well, definitely we will see a decline in the vote share of the ruling party. That is one thing.

The other thing is whether politics will affect the economy or not. Turkey has been very much stabilized in terms of its economic system because Turkey had major financial crises in 2000 and 2001. Then Kemal Dervis came to Turkey from the United States, from the World Bank, to be the coordinating minister, and he really designed the new laws and legislation. Right now the banking system is very successful, very stable. Even if there is a new government, even if the ruling party loses the election, I am not expecting it to shake the economy. The economy will remain stable even under the leadership of other prime ministers, et cetera.

Senator Downe: Could the witness comment on the commercial priorities of Turkey and in which sectors?

Mr. Kuru: Regarding North America, textiles were a major problem. It would be more correct to say regarding the United States because I do not know the relationship between Turkey and Canada in terms of textiles. With respect to U.S. relations, a quota limits Turkish exports of textile manufactured goods to the United States and Turkey has tried to lift it.

Regarding other industrial technology, there are particular issues, such as television set production. Turkey is very successful in exporting to Europe.

The current government is very ambitious. They want heavy industry, such as manufacturing cars, and even trying to be successful in military industries.

Je prédis que la Turquie restera parlementaire. Si je me trompe, et que l'on opte pour un régime présidentiel, je ne m'inquiéterais pas trop parce que, en ce moment, le premier ministre est très puissant. Un régime présidentiel pourrait mieux équilibrer le pouvoir. Personne n'est certain à ce stade.

La sénatrice Johnson : Dans quelle mesure pensez-vous que l'on parlera de la situation économique en Turquie pendant la campagne électorale? Il y a tant de choses qui se passent, mais qu'en est-il de celle-là?

M. Kuru : La longévité du gouvernement au pouvoir et du Parti pour la justice et le développement dépend de sa réussite économique, comme j'ai essayé de le faire valoir. Ce faisant, ils ont aussi essayé de mettre en balance les politiques de libre marché et les politiques en matière d'aide sociale. La Turquie a un système de santé universel, et les personnes défavorisées sont particulièrement satisfaites du nouveau système de soins de santé qui est en place depuis les 10 dernières années. On offre aussi un soutien éducatif, et le gouvernement a réussi à garder les politiques de privatisation du libre marché. Dans le domaine universitaire, certains de mes amis ont qualifié le parti au pouvoir de parti de gauche. Je ne suis pas d'accord, mais cela montre quelque chose. Cela dit, si l'économie se porte mal, nous verrons assurément une baisse des votes en faveur du parti au pouvoir. C'est une chose.

L'autre chose est celle de savoir si les politiques influenceront ou non sur l'économie. Le système économique turc a été très stabilisé, car la Turquie a connu des crises financières importantes en 2000 et en 2001. Ensuite, Kemal Dervis est arrivé des États-Unis, de la Banque mondiale, pour être le ministre coordonnateur, et il a vraiment conçu les nouvelles lois. À l'heure actuelle, le système bancaire fonctionne très bien et est très stable. Même s'il y a un nouveau gouvernement, même si le parti au pouvoir perd les élections, je ne m'attends pas à ce que cela bouleverse l'économie. L'économie restera stable même sous la direction d'autres premiers ministres, et cetera.

Le sénateur Downe : Le témoin pourrait-il se prononcer sur les priorités commerciales de la Turquie et nous dire dans quels secteurs elles se situent?

M. Kuru : Pour ce qui est de l'Amérique du Nord, les textiles étaient un problème de taille. Il serait plus juste de dire pour ce qui est des États-Unis, car je ne connais pas la relation canado-turque au plan des textiles. S'agissant des relations avec les États-Unis, un quota limite les exportations de produits textiles manufacturés de la Turquie vers ce pays, et elle a essayé de le faire lever.

Il y a des questions particulières en ce qui touche d'autres technologies industrielles, comme la production des téléviseurs. Les exportations turques vers l'Europe sont très fructueuses.

Le gouvernement actuel est très ambitieux. Il veut avoir une industrie lourde, comme celle de l'automobile, et même essayer de réussir dans les industries militaires.

One major problem emerges because energy is very expensive in Turkey. Turkey is importing natural gas from Russia and Iran and is almost dependent on these two countries for natural gas. There is limited oil, which is not sufficient; therefore, Turkey is also importing oil. It makes for costly production in terms of energy.

In terms of labour, it is still cheaper than Europe — I am talking the average in general — and there is a young generation of highly skilled people. Some people are coming from Germany right now. Previously, Turks were going to Europe but now some of them are coming back, bringing new skilled labour to Turkey, because the Turkish economy is doing better than some European countries.

These are the basic things on the agenda right now.

Senator Downe: Could you expand and advise the committee what Turkey is doing to diversify its energy dependency? Is it working with countries such as Azerbaijan, for example? Is it doing any solar or wind energy in its own country?

Mr. Kuru: It is hard to talk about solar or other green energy, but one issue is nuclear energy. The current government is very much dedicated to have it because it is very new. They are starting from scratch. They have an agreement with Russia now to build a nuclear reactor in Turkey. Some leftist intellectuals are opposing it. They do not want Turkey to have nuclear energy, but the government seems to be dedicated on this issue.

Previously, the courts cancelled bids concerning nuclear or other kinds of governmental projects, but right now most of the courts are in alliance with the government in terms of politics; therefore, I do not see that there is any judicial problem for Turkey to be a nuclear power in terms of energy, not in terms of military power.

Another major project is to have pipelines. As you mentioned, from Azerbaijan there is now Baku-Ceyhan pipeline bringing Azeri oil to the Mediterranean Sea. Turkey tried to add a new pipeline to also carry Kazakh oil and Azeri natural gas. There was also a project to bring Turkmen natural gas from Turkmenistan, but the status of the Caspian Sea is unknown; therefore, the pipeline through the Caspian Sea right now does not seem feasible.

Turkey also has major pipeline projects with Russia to carry Russian gas to Europe and it will also help Turkey to get gas at a lower price.

Senator Dawson: One of the subjects you did not mention was tourism. There is one extraordinary first-class success for Turkey, which has gone as a tourism destination from fifteenth place to the seventh or sixth most-visited country in the world. The numbers are something like from 6 million tourists to 33 million tourists in about 10 years.

Un problème important fait surface parce que l'énergie est très coûteuse en Turquie. Elle importe du gaz naturel de Russie et d'Iran et dépend presque de ces deux pays pour cette ressource. Ses réserves de pétrole sont limitées et insuffisantes, si bien qu'elle en importe aussi. En conséquence, la production coûte cher en énergie.

Pour ce qui est de la main-d'œuvre, elle est toujours meilleur marché qu'en Europe — je parle de la moyenne en générale — et la Turquie a une jeune génération de personnes hautement qualifiées. Certaines viennent actuellement de l'Allemagne. Avant, les Turcs allaient en Europe, mais maintenant, certains d'entre eux reviennent et apportent une nouvelle main-d'œuvre qualifiée en Turquie, car l'économie turque se porte mieux que bien des économies européennes.

Voilà les points de base actuellement au programme.

Le sénateur Downe : Pourriez-vous donner plus de détails et nous dire ce que fait la Turquie pour diversifier sa dépendance énergétique? Fait-elle affaire avec des pays comme l'Azerbaïdjan, par exemple? Produit-elle de l'énergie solaire ou éolienne chez elle?

M. Kuru : Il est difficile de parler d'énergie solaire ou d'autres énergies vertes, mais il y a la question de l'énergie nucléaire. Le gouvernement au pouvoir est très déterminé à en avoir, car c'est une technologie très nouvelle. La Turquie part de zéro. Elle a conclu un accord avec la Russie pour construire un réacteur nucléaire chez elle. Certains intellectuels de gauche s'y opposent. Ils ne veulent pas que la Turquie produise de l'énergie nucléaire, mais le gouvernement semble être déterminé à le faire.

Par le passé, les tribunaux ont annulé des soumissions concernant l'énergie nucléaire ou d'autres types de projets gouvernementaux, mais en ce moment, la plupart des tribunaux sont les alliés du gouvernement au plan des politiques; par conséquent, je n'entrevois pas de problèmes judiciaires qui empêcheraient la Turquie d'être une puissance nucléaire au plan énergétique, et non militaire.

Un autre projet important est celui d'avoir des oléoducs. Comme vous l'avez mentionné, de l'Azerbaïdjan, il y a maintenant l'oléoduc Bakou-Ceyhan qui transporte le pétrole azéri jusqu'à la Méditerranée. La Turquie a essayé d'ajouter un nouvel oléoduc pour aussi transporter le pétrole kazakh et le gaz naturel azéri. On avait aussi fait le projet de transporter le gaz naturel turkmène du Turkménistan, mais on ne connaît pas le statut de la mer Caspienne; en conséquence, l'oléoduc qui doit traverser la mer Caspienne ne semble pas réalisable en ce moment.

La Turquie a également des projets d'oléoducs importants avec la Russie pour transporter le gaz russe vers l'Europe; ces projets aideront aussi la Turquie à obtenir du gaz meilleur marché.

Le sénateur Dawson : L'un des sujets que vous n'avez pas mentionnés est le tourisme. La Turquie a connu un succès extraordinaire comme destination touristique en passant de la quinzième à la septième ou sixième place dans le palmarès des pays les plus visités au monde. En une dizaine d'années, le nombre de touristes en Turquie est passé de quelque 6 millions à 33 millions.

From the political perspective, having political calm and security certainly encourages tourism, but the government has made major investments in trying to create that tourism. I would like your comments on that.

Mr. Kuru: You are absolutely right, and thank you for reminding me of this important issue.

For the last 10 years especially, the number of tourists coming to Turkey has increased. One source of tourism is the Middle East. Initially there was a certain level of tension between Turkey and Arab countries. The leader of Turkey, Süleyman Demirel, had to leave the Organisation of Islamic Cooperation in 1997 because Arabs were criticizing Turkey for having an alliance only with Israel in the Middle East. Right now, the President of the Organisation of Islamic Cooperation is a Turkish citizen, Ekmeleddin Ihsanoglu.

Turkey is engaging with Arab countries and other similar countries and many people are coming from them, but it is definitely not limited to that. Europeans are also coming; Americans and Canadians are coming. Why is that?

One issue right now is the ability for foreigners to buy land. The government and the Parliament passed many laws to make it possible for foreigners to buy property — land, houses, et cetera — in Turkey. The second thing is transportation technology. The number of people using airplanes in Turkey has increased substantially and the number of airports has also substantially increased. In addition to this government project, there are many private companies helping to build new ventures like renting a car. You are right; there is a booming tourism industry.

Another factor is Turkish airlines. Maybe you have seen the TV ad where they bring together the soccer player Lionel Messi with the NBA basketball player Kobe Bryant. It is a good ad which shows how ambitious the Turkish airlines are.

Senator Dawson: I wear another hat because I am Chair of the Transport Committee that is studying airlines and transportation. We would have a lot to do in exchanging best practices between Turkey and Canada. At the same time you have gone from fifteenth to sixth and we have gone from ninth to eighteenth in tourism, so we would have a lot to learn as we encourage more exchanges and commercial trade between Turkey and Canada. We may have the opportunity to tell ministers who are travelling to Turkey about the good example of the way Turkey runs and promotes its airlines. Getting tourists into Turkey is an example Canada should look up to.

Senator Finley: I was intrigued by your opening summary, which was very valuable but extremely compact. I want to ask a couple of questions to have you expand on what you said at the beginning.

Du point de vue politique, la stabilité et la sécurité favorisent assurément le tourisme, mais le gouvernement a fait des investissements importants pour tenter de créer cette industrie touristique. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

M. Kuru : Vous avez tout à fait raison, et merci de me rappeler cette question importante.

Au cours, notamment, de la dernière décennie, le nombre de touristes qui viennent en Turquie a augmenté. Ils arrivent en autres du Moyen-Orient. Au départ, il y avait une certaine tension entre la Turquie et les pays arabes. Le dirigeant de la Turquie, Süleyman Demirel, avait dû quitter l'Organisation de la coopération islamique en 1997, car les Arabes critiquaient la Turquie pour son alliance avec Israël au Moyen-Orient. En ce moment, le président de l'Organisation de la coopération islamique est un citoyen turc, Ekmeleddin Ihsanoglu.

La Turquie tisse des liens avec les pays arabes et d'autres pays semblables, et bien des touristes viennent de ces endroits, mais pas seulement de là, bien entendu. Les Européens vont aussi en Turquie, tout comme les Américains et les Canadiens. Et pourquoi donc?

Une raison en ce moment est qu'il est possible pour les étrangers d'acheter de la propriété. Le gouvernement et le Parlement ont adopté de nombreuses lois pour faire en sorte qu'il soit possible d'acheter des terres, des maisons et autres en Turquie. Une autre raison est la technologie du transport. Le nombre de personnes qui prennent l'avion en Turquie a augmenté considérablement, tout comme le nombre d'aéroports. En plus de ce projet gouvernemental, bien des sociétés privées aident à construire de nouvelles entreprises, comme des centres de location de voiture. Vous avez raison; l'industrie du tourisme est florissante.

Il y a également les lignes aériennes de la Turquie. Vous avez peut-être vu la publicité télévisée dans laquelle on réunit le joueur de soccer Lionel Messi et le joueur de basketball Kobe Bryant. C'est une bonne publicité qui montre à quel point les lignes aériennes turques sont ambitieuses.

Le sénateur Dawson : Je suis également président du Comité des transports, qui se penche actuellement sur l'industrie aérienne et le transport. Nous retirerions beaucoup de l'échange de pratiques exemplaires entre la Turquie et le Canada. Pendant que vous passiez de la quinzième à la sixième position, nous sommes passés de la neuvième à la dix-huitième position dans le secteur touristique; nous aurions donc beaucoup à apprendre et nous sommes favorables à un plus grand nombre d'échanges commerciaux entre la Turquie et le Canada. Nous aurons peut-être l'occasion de parler aux ministres qui se rendent en Turquie de la manière efficace dont ce pays gère ses compagnies aériennes et en fait la promotion. Le Canada devrait prendre exemple sur la Turquie pour la façon dont elle attire les touristes.

Le sénateur Finley : Votre déclaration préliminaire m'a intrigué; elle était très intéressante, mais extrêmement condensée. J'aimerais vous poser quelques questions afin d'obtenir plus de précisions sur ce que vous avez dit au début.

Could you give me a brief resumé of the military power in Turkey? What caused it to rise and what appears, to me anyway, to seem like a decline in their military power? Why is the military declining in power? Is this because of other factions coming into play, the fears of other communities, or what? Could you perhaps elucidate a little on that?

Mr. Kuru: I really appreciate the question because I had an article that was published with the exact title *The Rise and Fall of Military Tutelage in Turkey*. Let me touch on the important points.

I argue the reason the Turkish military was politically very powerful was because of the support it received from particular civilian groups. Especially in political parties there is the Republican People's Party that called itself Kemalist Party, referring to the leader Kemal Atatürk. Then, in addition to the party, there were some important supreme courts, high-level judges and prosecutors who also depended on the military role in politics; and finally was the media. The important TV channels and newspapers wanted to chip military into politics.

The question is why. Why do politicians, judges and media members want to see a military tutelage over the system? In a nutshell, the answer is because they fear three things: Islamism, Kurdism and communism. The fear of Islamism and Kurdism started with the foundation of the republic throughout the 1920s and 1930s when Turkey had the Kemalist reforms. The two pillars of the reforms were nationalism and assertive secularism because the new republic was supposed to be different from the old Ottoman Empire, which was more religious and multi-ethnic. The new republic became secular and nationalist. Therefore, it regarded practising Muslims as threats, potential Islamists; and Kurds as threats, potential separatists and Kurdish nationals. In the 1970s a new threat was added to the list: communism. That was a system where military sometimes emphasized these threats to make its supporters alert.

However, why did the military decline? The groups — Islamic groups, Kurds and leftists — came together. They made a coalition — I call it conservative liberal coalition — and became successful and powerful in the media, in the judiciary and in the politics and they also bring power from the European membership process. They say if Turkey is to become a member of the European Union, they cannot have this semi-military political regime.

In 2007, 2008 and 2009, this coalition of conservatives and liberals who are fed up with the military interventions attacked some officers, not military in general, in the media; and there were court cases which ended up with the arrest and imprisonment of some officers and changed the image of the military in Turkey.

I have made a comparison with Latin America. As you know, Latin American countries in 1979, 75 per cent of them were military regimes, and military was justified and supported by

Pourriez-vous me parler brièvement de la puissance militaire de la Turquie? Quelle est l'origine de sa montée et de ce qui semble, du moins à mon sens, être considéré comme son déclin? Pourquoi les forces militaires perdent-elles de leur puissance? Est-ce parce que d'autres factions entrent en jeu? Est-ce à cause des craintes associées à d'autres communautés? Pourriez-vous nous donner quelques explications là-dessus?

M. Kuru : Je suis très heureux que vous me posiez la question, car j'ai publié un article dont le titre était justement *The Rise and Fall of Military Tutelage in Turkey*. Permettez-moi d'en souligner les points importants.

J'estime que l'armée turque était très puissante sur le plan politique parce qu'elle recevait l'appui de certains groupes civils. En ce qui concerne les partis politiques, il y avait le Parti républicain du peuple, qui se présentait sous le nom de Parti kémaliste, en référence au dirigeant Kemal Atatürk. Il y avait aussi des juges et des procureurs importants de la Cour suprême qui dépendaient du rôle de l'armée dans la politique; et enfin, il y avait les médias. Les principaux canaux de télévision et principaux journaux voulaient intégrer le volet militaire à la politique.

On peut se demander pourquoi. Pourquoi les politiciens, les juges et les médias veulent-ils que le système soit sous tutelle militaire? En bref, la réponse, c'est qu'ils craignent trois choses : l'islamisme, le kurdisme et le communisme. La crainte de l'islamisme et du kurdisme remonte à la création de la république, dans les années 1920 et 1930, à l'époque des réformes kémalistes en Turquie. Les deux piliers des réformes étaient le nationalisme et la laïcité résolue, car la nouvelle république était censée être différente du vieil Empire ottoman, plus religieux et multiethnique. La nouvelle république est devenue laïque et nationaliste. Par conséquent, elle considérait les musulmans pratiquants comme une menace, comme des islamistes potentiels; et les Kurdes, comme des séparatistes potentiels et des nationaux. Dans les années 1970, une nouvelle menace s'est ajoutée à la liste : le communisme. L'armée insistait parfois sur ces menaces afin que ses partisans restent vigilants.

Quoi qu'il en soit, pourquoi l'armée a-t-elle connu un déclin? Les groupes islamiques, les Kurdes et gauchistes se sont unis. Ils ont formé une coalition, que j'appelle coalition conservatrice libérale, et ont obtenu du succès et du pouvoir dans les médias, dans le système judiciaire et sur la scène politique. Ils ont également du pouvoir grâce au processus d'adhésion à l'Union européenne. Ils disent que si la Turquie veut devenir membre de l'Union européenne, elle ne peut avoir ce régime politique semi-militaire.

En 2007, 2008 et 2009, cette coalition de conservateurs et de libéraux qui en ont assez des interventions militaires a critiqué certains officiers, mais pas l'armée en général, dans les médias; des causes ont été portées devant les tribunaux et ont mené à l'arrestation et à l'emprisonnement de certains officiers, ce qui a contribué à changer l'image de l'armée en Turquie.

J'ai fait une comparaison avec l'Amérique latine. Comme vous le savez, en 1979, les trois quarts des pays d'Amérique latine étaient des régimes militaires, et les forces militaires étaient justifiées et

some right wing civilians because of the idea of communist threat. If military is not in, the communists will come. However, in 1990 all Latin American military regimes disappeared because the communist threat has disappeared.

The same thing happened in Turkey. Communism is passé. Islamists are marginally in Turkey. Most Turks, 92 per cent of Turks are one secular state. The debate is whether it will be French-type assertive secularism or American-type passive secularism. Most of the people want American-type passive secularism, and therefore they do not want the military or an Islamic threat in Turkey.

Now the only justification of the military is the Kurdish question, and with the new negotiations and new opening with Kurdish rights, the military also loses its ground regarding the Kurdish question. Already over 40,000 people died and most Turks are now fed up with imposing assimilation on the Kurds, which is not humane or democratic and technically impossible. Therefore Turkey is going toward a more democratic way to solve the Kurdish problem which further eliminates the military's role in politics.

If we link it to the earlier question about tourism, the more the Kurdish problem is solved, it becomes a safer country for the foreigners and visitors, even more will come, and democracy will prosper in Turkey. There is a strong link between the decline of military tutelage and the rise of democratization.

Senator Finley: I am very encouraged by what you are saying. Of course we in the West tend to have many ideas and many opinions, probably ill-founded, on the subject of Islam. As time goes forward, how big a role or how cooperative a role do you see Islam having in the democracy of Turkey? Will it be a major player? I can only look at shift and adapt. Maybe someone else has to shift and adapt. Can you give me an idea, because it will always be an issue. When Canadians, for example, discuss any part of that region, Islam will be part of the discussion. Could you project forward as to how Islam might adjust or cause others to adjust to play a key role for the democratization of Turkey?

Mr. Kuru: This is now the question that people everywhere in the Muslim world are discussing because there is no one single Islam. As with Christianity, Judaism and all other religions, there are interpretations and the political interpretations of Islam is what people make of it. People interpret the book. The book itself does not have a clear image. It is all based on people's perception.

In the case of Turkey right now, the major Islamic groups like the pro-Islamic Justice and Development Party — Prime Minister Erdogan's party — and also the Gülen group, which is also a successful and very strong social movement, both oppose the idea of an Islamic state and both agree on the principles of a democratic regime where Muslims can reflect their ideas in

appuyées par des civils de droite en raison de la menace communiste. Si l'armée n'est pas là, les communistes viendront. Toutefois, en 1990, tous les régimes militaires d'Amérique latine sont disparus lorsque la menace communiste s'est dissipée.

La même chose s'est produite en Turquie. Le communisme est chose du passé. Les islamistes sont peu nombreux en Turquie. Le pays est un État laïc à 92 p. 100. La question est de savoir s'il s'agira de laïcité ferme de type français ou de laïcité passive de type américain. La plupart des gens préfèrent cette dernière; ils ne veulent donc pas d'armée ni de menace islamique en Turquie.

La seule chose qui justifie la présence des forces militaires est la question kurde, mais étant donné les nouvelles négociations et la nouvelle ouverture relativement aux droits des Kurdes, l'armée perd également du terrain en ce qui concerne cette question. Il y a déjà plus de 40 000 morts, et la plupart des Turcs en ont assez de l'assimilation imposée aux Kurdes; en plus d'être inhumaine et non démocratique, elle est techniquement impossible. Par conséquent, la Turquie se rapproche d'une solution plus démocratique au problème kurde en éliminant le rôle politique de l'armée.

Pour revenir à la question de tout à l'heure concernant le tourisme, si on trouve une solution au problème kurde, le pays sera plus sécuritaire pour accueillir les étrangers et visiteurs, plus de gens viendront, et la démocratie s'épanouira en Turquie. Le déclin de la tutelle militaire est fortement lié à la montée de la démocratisation.

Le sénateur Finley : Ce que vous dites est très encourageant. Il est vrai que nous, les Occidentaux, avons en général beaucoup d'idées et d'opinions, probablement non fondées, au sujet de l'islam. Au fil du temps, dans quelle mesure l'islam jouera-t-il un rôle important et coopératif dans la démocratie turque? Jouera-t-il un rôle de premier plan? Il suffit simplement de changer et de s'adapter. Quelqu'un d'autre doit peut-être le faire. J'aimerais que vous m'en parliez, car ce sera toujours un enjeu. Lorsque les Canadiens discuteront d'une partie de cette région, par exemple, ils mentionneront toujours l'islam. Selon vos prévisions, comment l'islam pourra-t-il s'adapter ou amener les autres à s'adapter afin de jouer un rôle clé dans la démocratisation de la Turquie?

M. Kuru : C'est la question qui fait actuellement l'objet d'un débat dans l'ensemble du monde musulman, car il n'y a pas qu'un seul islam. De même que pour le christianisme, le judaïsme et toutes les autres religions, il y a différentes interprétations, et les interprétations politiques de l'islam sont à l'image de ce qu'en font les gens. Ils interprètent le livre. Le livre lui-même ne donne pas d'idée précise. Tout est fondé sur la perception des gens.

En Turquie, à l'heure actuelle, les principaux groupes islamiques, comme le Parti pro-islamique de la justice et du développement — le parti du premier ministre Erdogan — et le groupe Gülen, qui est aussi un vaste mouvement social très solide, s'opposent à l'idée d'un État islamique et s'entendent sur les principes d'un régime démocratique où les musulmans pourront

Parliament. If you are a Muslim, conservative, whatever, you can be a parliamentarian and participate in the law-making process. This process, if it is open to dialogue, discussion, debate and critics, eventually changes everyone who takes part in it.

I think the problem in the Muslim world is there is a vicious circle of poverty, economic underdevelopment and political disorders. I am always telling my students in the United States that if Afghanistan had been an atheist country, we would not have seen less suicide bombing, maybe more. Why? Perhaps under those circumstances, whatever ideology or religion you put in would be understood in a radical way. However, the more Turkey becomes economically prosperous, part of the West, and democracy shapes its own trajectory, then the understanding of Islam will be very moderate and Turkey will transmit its ideas to the other parts of the Muslim world.

Senator Finley: I am very encouraged. Thank you very much.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: Professor Kuru, I want to congratulate you on all your publications. You are the first person to talk to us about secularism, but that is not what my question is about.

Some of the analysts who have appeared before our committee have told us that the Kurdish minority has not benefitted from Turkey's economic growth as much as the Turkish majority has.

Can you tell us about the situation of Turkey's Kurdish minority in the context of the country's recent economic growth?

[English]

Mr. Kuru: You are right in that the mostly Kurdish populated areas in Turkey are economically underdeveloped, but the major reason for this is geography. It is like Southern Italy and Northern Italy or differences in any other country. More than Kurds, the Turks are complaining about it because they say that we pay tax in Istanbul, Ankara and other parts of Turkey and the government spends money in the southeast part of Turkey, which is mostly mountain areas. It is landlocked and there are no ports except the Mediterranean West, so historically the economy is not developed.

There are now Kurds moving, migrating to the western part of Turkey and I think there is almost equal opportunity for them because many famous artists, singers, movie stars and some politicians in Turkey are Kurds. A famous president of Turkey, Özal, had some Kurdish ancestors. There are two things to keep in mind. On the one hand, yes, the Turkish state imposed an assimilationist policy against Kurds for a long time, from the 1920s until recently. That is a fact. The Kurdish language was

exprimer leurs idées au Parlement. Que l'on soit musulman, conservateur, ou peu importe, on peut être parlementaire et participer au processus législatif. Ce processus, s'il est ouvert au dialogue, à la discussion, au débat et à la critique, finit par changer tous ceux qui y participent.

Je pense que le problème, dans le monde musulman, c'est qu'il y a un cercle vicieux de pauvreté, de sous-développement économique et de problèmes politiques. Je dis toujours à mes étudiants, aux États-Unis, que si l'Afghanistan avait été un pays athée, il n'y aurait pas eu moins d'attentats-suicide à la bombe, mais probablement davantage. Pourquoi? Peut-être que dans ces circonstances, peu importe l'idéologie ou la religion que l'on présente, elle sera interprétée de façon radicale. Cependant, si la Turquie connaît la prospérité économique et se rapproche de l'Ouest, et si la démocratie suit sa propre trajectoire, alors la conception de l'islam sera très modérée, et la Turquie transmettra ses idées aux autres parties du monde musulman.

Le sénateur Finley : C'est très encourageant. Je vous remercie beaucoup.

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Professeur Kuru, je tiens à vous féliciter pour toutes vos publications; vous êtes le premier à nous parler de sécularisme, mais ce n'est pas sur ce sujet que portera ma question.

Certains des analystes ayant comparu devant notre comité nous ont mentionné que la minorité kurde n'avait pas bénéficié de l'essor économique de la Turquie dans la même mesure que la population turque majoritaire.

Pouvez-vous nous expliquer la situation de la minorité kurde en Turquie dans le contexte de la croissance économique récente enregistrée dans le pays?

[Traduction]

M. Kuru : Vous avez raison, car les régions principalement habitées par les Kurdes en Turquie sont économiquement sous-développées, mais c'est en grande partie attribuable à la géographie. C'est un peu comme le Sud et le Nord de l'Italie, ou bien les écarts dans n'importe quel autre pays. Les Turcs s'en plaignent encore plus que les Kurdes, car ils disent que nous payons de l'impôt à Istanbul, Ankara et ailleurs en Turquie, mais que le gouvernement dépense l'argent dans le Sud-Est du pays, là où il y a surtout des régions montagneuses et enclavées, où il n'y a pas de port, sauf à l'Ouest, sur la Méditerranée. Depuis toujours, l'économie n'y est pas développée.

Il y a maintenant des Kurdes qui déménagent, qui migrent vers l'ouest de la Turquie; je crois que les chances sont presque égales pour eux, car en Turquie, de nombreux artistes, chanteurs, vedettes de cinéma et politiciens sont kurdes. Un président célèbre de la Turquie, Özal, avait des ancêtres kurdes. Il y a deux choses à retenir. D'une part, il est vrai que l'État turc a longtemps imposé une politique d'assimilation des Kurdes, des années 1920 jusqu'à récemment. C'est un fait. La langue kurde a été interdite,

banned, et cetera. However, on the other hand, in terms of economy, the major problem is that the area where Kurds live was geographically underprivileged and in a disadvantaged condition, but right now there is no discrimination on the economic ground.

I have many Kurdish friends in academia. They are very successful professors and it is really hard to distinguish because in Turkey there is always marriage between Kurds and Turks. The problem in Turkey is that Sunni Kurds or Turks have a hard time getting married to Alevi Turks and Kurds. It is more religious, but ethnicity is not a problem for marriage. Turks and Kurds always get married and other than cultural rights we do not have economic discrimination, or at least none that is clearly visible.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: Turkey is now going from being a recipient of aid to being a donor. Turkey received over US\$1 billion in official development assistance in 2010, but from 2001 to 2010, it increased its foreign aid from \$64.1 million to \$967 million. That is almost \$1 billion, which represents 0.13 per cent of its gross national income.

Turkey's official development agency — Turkish cooperation and development agency — has offices in Africa, Asia and the Balkans. What countries do you think receive assistance from Turkey?

Do you know whether any of the money Turkey receives from rich countries goes to the Kurds?

[English]

Mr. Kuru: Definitely. The biggest economic investment in the history of the Turkish republic is called GAP in Turkish, which is the Southeastern Anatolian Project. It started in the 1980s and has continued until today. It is a big project to build dams in southern Anatolia, to change the climate, make the land arable, to produce electricity and to change the economic structure of the areas where Kurds live.

The Turkish government has consistently spent and invested money for this, not only for economic reasons but also ideological reasons. Why? For a long time — not today — they thought that the Kurdish problem was mostly economic, not cultural. They thought if they make Kurds rich, there would not be any cultural demands. Therefore, they heavily invested in southeast Anatolia. However, they now understand that it is not only economic, but also cultural. In this regard, making Kurds rich was an ideological orientation of the Turkish state for a long time.

notamment. D'autre part, en ce qui a trait à l'économie, le principal problème est que la région où vivent les Kurdes est défavorisée et désavantagée sur le plan géographique, mais il n'y a pas de discrimination sur le plan économique actuellement.

J'ai beaucoup d'amis kurdes dans le milieu universitaire. Ce sont des professeurs brillants, mais il est très difficile de savoir qu'ils sont kurdes, car en Turquie, il y a toujours des mariages entre Kurdes et Turcs. Le problème, en Turquie, c'est qu'il est difficile pour les Kurdes ou Turcs sunnites de se marier à des Turcs et Kurdes de religion Alevi. C'est une question de religion, mais l'origine ethnique n'est pas un problème pour le mariage. Les mariages entre Turcs et Kurdes sont fréquents, et mis à part les droits culturels, nous n'avons aucune discrimination économique, du moins aucune discrimination apparente.

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : La Turquie est en train de passer du statut de bénéficiaire d'aide au statut de donneur d'aide. La Turquie a reçu plus d'un milliard de dollars américains d'aide publique au développement en 2010, mais entre 2001 et 2010, elle a augmenté son aide à l'étranger, laquelle est passée de 64,1 millions de dollars à 967 millions de dollars. Il s'agit d'un montant de presque un milliard de dollars, ce qui représente 0,13 p. 100 de son revenu national brut.

L'agence de développement turque officielle : l'Agence de coopération et de coordination turque, dispose de bureaux en Afrique, en Asie et dans les Balkans. Selon vous, quels sont les pays qui reçoivent de l'aide de la Turquie?

Également, savez-vous si, de l'argent donné par les pays riches qui donnent de l'aide à la Turquie, une partie de cette aide est aussi destinée aux Kurdes?

[Traduction]

M. Kuru : Absolument. L'investissement économique le plus important de l'histoire de la République turque s'appelle GAP en turc, soit le *Southeastern Anatolia Project*. Il a été mis sur pied dans les années 1980 et il existe toujours aujourd'hui. C'est un grand projet pour construire des barrages dans le Sud de l'Anatolie, pour modifier le climat, rendre les terres cultivables, produire de l'électricité et changer la structure économique des régions où vivent les Kurdes.

Le gouvernement turc y investit régulièrement de l'argent, non seulement pour des raisons économiques, mais aussi pour des raisons idéologiques. Pourquoi? Pendant longtemps — mais pas aujourd'hui —, il a cru que le problème kurde était principalement d'ordre économique et non culturel. Il croyait que si les Kurdes s'enrichissaient, ils n'auraient pas d'exigences culturelles. En conséquence, le gouvernement a investi massivement dans le Sud-Est de l'Anatolie. Mais il comprend maintenant qu'il ne s'agit pas seulement d'une question d'ordre économique, mais aussi d'ordre culturel. En ce sens, l'enrichissement des Kurdes fut pendant longtemps une orientation idéologique de l'État turc.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: Why does Turkey provide official development assistance to other nations while continuing to receive money from donor countries?

[English]

Mr. Kuru: One reason is that Turkey is planning to have a global role. Its foreign policy is ambitious. It wants to play a global role, therefore it wants international supporters, and you can think of it as being of self-interest too.

For example, right now Turkey is donating \$1 billion to Egypt. However, it is not a simple sacrifice; it is a long-term project. If you build a friendship with Egypt today, one day they will pay you back. One day you will have good friends and you prosper together. I think that is the reason they donate to other countries.

Senator Wallace: Professor, I am wondering what your thoughts might be concerning the current circumstances in Turkey and its appeal to foreign investors. There has been increased foreign investment in Turkey and they have aggressively pursued it, as I understand it. When you look at the changes that continue to evolve within Turkey and what is happening in the countries surrounding Turkey and its relationship with its neighbours — not the least of which its relationship with Israel — what would your thoughts be on the attractiveness of Israel as a source of foreign investment today as compared to where it has been over the last few years? Do you see a change occurring?

Mr. Kuru: Thank you for this important question. First, there are major business conglomerates in Turkey, run by Turkish Jewish citizens. Üzeyir Garih was one of them, and there are some others. The Jews played an important role in the Turkish economy. Therefore, there is no cultural barrier if someone is a Turkish citizen.

For outsiders, recently the Turkish government was primarily focusing on the petrodollars. The price of oil increased from around \$30 per barrel, before the invasion of Iraq, to today \$100 per barrel. I am in Qatar right now and see how the oil and gas money changed things. They have plenty of money, especially in a time of financial crisis. It really helped Russia and Iran also, to be more authoritarian at home for Putin, and in Iran, and be more aggressive in foreign policy because they have oil money.

Turkey tried to attract this oil money as foreign investment. However, the perception that Turkey only cares about Israel in the Middle East was a problem because Arabs then would say that Turkey is not a friendly country. In 1997, as I mentioned, the Turkish president had to leave The Organization of the Islamic Conference summit because the Arabs criticized Turkey heavily.

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Pourquoi la Turquie fournit-elle de l'aide publique au développement à d'autres pays, alors qu'elle continue de recevoir de l'argent des pays donateurs?

[Traduction]

M. Kuru : L'une des raisons, c'est que la Turquie souhaite jouer un rôle sur le plan mondial. Sa politique étrangère est ambitieuse. Elle veut jouer un rôle mondial et veut donc avoir des partisans internationaux. Vous pouvez aussi considérer cela comme une question d'intérêt personnel.

Par exemple, la Turquie donne actuellement un milliard de dollars à l'Égypte. Toutefois, ce n'est pas un simple sacrifice, mais un projet à long terme. Si elle établit une relation d'amitié avec l'Égypte aujourd'hui, un jour, elle recevra quelque chose en retour. Un jour, elles seront de bonnes amies et elles prospéreront ensemble. Je pense que c'est la raison pour laquelle elle donne à d'autres pays.

Le sénateur Wallace : Je me demande ce que vous pensez du contexte actuel en Turquie et de l'attrait qu'elle représente pour les investisseurs étrangers. Il y a de plus en plus d'investissements étrangers en Turquie et, d'après ce que je comprends, on déploie d'importants efforts en ce sens. Compte tenu des changements constants qui surviennent en Turquie, de ce qui se passe dans les pays voisins et de la relation qu'elle entretient avec ses voisins — notamment avec Israël —, que pensez-vous de l'attrait d'Israël comme source d'investissement étranger aujourd'hui, en comparaison à ce qu'il a été au cours des dernières années? Voyez-vous un changement se produire?

M. Kuru : Je vous remercie de cette question importante. D'abord, il y a en Turquie d'importants conglomerats dirigés par des citoyens juifs turcs. Üzeyir Garih était l'un d'eux, et il y en a d'autres. Les juifs ont joué un rôle important dans l'économie turque. Par conséquent, il n'existe pas de barrière culturelle pour un citoyen turc.

En ce qui concerne les étrangers, le gouvernement turc a récemment mis l'accent sur les pétrodollars. Le prix du pétrole est passé d'environ 30 \$ le baril, avant l'invasion de l'Irak, à 100 \$ le baril aujourd'hui. Je suis actuellement au Qatar et je vois à quel point les profits du pétrole et du gaz ont changé les choses. Il y a beaucoup d'argent, surtout en période de crise financière. L'argent du pétrole a vraiment aidé la Russie et l'Iran également; il a permis à Poutine de mettre en place des mesures plus autoritaires dans son pays, et à l'Iran de faire preuve de plus d'agressivité dans sa politique étrangère.

La Turquie a tenté d'attirer des investissements pétroliers de l'étranger. Toutefois, la perception voulant que la Turquie ne s'intéresse qu'à Israël au Moyen-Orient posait problème, car les Arabes disaient que la Turquie n'était pas un pays ami. En 1997, comme je l'ai mentionné, le président turc a dû quitter le sommet de l'Organisation de la Conférence islamique parce que les Arabes critiquaient vivement son pays.

Turkey's response about this complex relationship was saying that, "Okay, we are going to play an intermediary role between Israel and Arab countries, and we will play a third party role between Israel and Syria." It somehow was working, and Turkey was happy with this new role. However, when Israel attacked Gaza, I think in 2007, without informing the prime minister, Prime Minister Erdogan made it his personal problem. He thought that Israel did not want Turkey to be an intermediary. Then Turkey was really losing its ground.

The second explanation that Turkey was providing to Arab countries was the peace process. Turkey was telling them that there is a peace process; it is good to be friendly with Israel; we are helping you in this process. However, for the last ten years there is no peace process, and it has become really difficult for Turkey to defend these conditions if there is no peace process.

That being said, there are many controversies and disagreements in Turkey. For example, when the *Mavi Marmara* incident happened, some in Turkey took a hardline position, saying, "We should cut relations with Israel militarily, even diplomatically." However, others said, "No. Be prudent. Do not be radical."

For example, as I mentioned, a Muslim scholar criticized the government for making relations with Israel worse. He asked people to calm down and keep certain a level of good relations with Israel.

Therefore, a debate is going on in Turkey. I think that in the long run, Turkey and Israel will find their way of solving the current problem.

Senator Wallace: Thank you for that, professor. Just thinking of the relationship that exists and has continued to exist between Turkey and the United States, and the move towards democratization of Turkey and the importance that has in its relationship with the United States, when you look at what is occurring currently in that region within Turkey itself, do you see major changes in the relationship between the United States and Turkey in a political or economic sense, or is it pretty much business as usual, that the relationship is continuing to unfold as it has over the past few years? These circumstances we find today, do you sense it is about to lurch in one direction or another in a significant way?

Mr. Kuru: I am expecting a major change. Why? Because ten years ago there was no organized Turkish diaspora in the United States. In the 1970s, when the Turkish Prime Minister, Ecevit, was talking to Henry Kissinger about the Cyprus issue, Kissinger asked him to send 1 million to 2 million Turks to the United States. They would become a lobby group and then Turkey would have a stronger hand. Ecevit thought it was a joke and he just laughed. However, I think it was not a joke, that Kissinger was emphasizing an important point, because everyone in the U.S. has some lobbies — Greek lobby, Armenian lobby, Jewish lobby —

En réponse à cette relation complexe, la Turquie a répondu qu'elle allait jouer un rôle d'intermédiaire entre Israël et les pays arabes et un rôle de tierce partie entre Israël et la Syrie. Cela a en quelque sorte fonctionné, et la Turquie était satisfaite de ce nouveau rôle. Toutefois, quand Israël a attaqué Gaza en 2007, je crois, sans qu'il en ait été avisé, le premier ministre Erdogan en a fait une affaire personnelle. Il a pensé qu'Israël ne voulait pas que la Turquie serve d'intermédiaire. La Turquie perdait alors du terrain.

La Turquie a également parlé aux pays arabes du processus de paix. Elle leur a dit qu'il existait un processus de paix, qu'il est bon d'être ami avec Israël et qu'elle les aidait dans ce processus. Cependant, depuis une décennie, il n'y a pas de processus de paix. Il est donc devenu très difficile pour la Turquie de défendre ces conditions s'il n'y a pas de processus de paix.

Cela étant dit, il y a bon nombre de controverses et de désaccords en Turquie. Par exemple, lors de l'arraisonnement du *Mavi Marmara*, certains Turcs ont adopté une ligne dure en affirmant qu'Ankara devrait couper tous liens avec Israël sur le plan militaire et même diplomatique. Cependant, d'autres ont répliqué : « Non. Il faut faire preuve de prudence. Ne soyons pas aussi radicaux. »

Par exemple, comme je l'ai mentionné, un érudit musulman a critiqué le gouvernement, parce qu'il laisse se détériorer ses relations avec Israël. Il a demandé aux gens de se calmer et de maintenir de bonnes relations avec Israël.

Par conséquent, un débat fait rage en Turquie. Selon moi, à long terme, la Turquie et Israël trouveront une solution au présent problème.

Le sénateur Wallace : Merci de votre réponse, monsieur. En ce qui concerne la relation qui existe entre la Turquie et les États-Unis, la démocratisation de la Turquie et son importance dans sa relation avec les États-Unis, lorsque vous voyez ce qui se passe actuellement en Turquie, entrevoyez-vous des changements importants dans la relation entre les États-Unis et la Turquie sur les plans politique et économique, ou est-ce que tout va bien et est-ce que la relation suivra son cours, à l'instar des dernières années? Selon vous, est-ce que les circonstances que nous connaissons aujourd'hui feront pencher de manière importante la relation d'un côté ou de l'autre?

M. Kuru : Je m'attends à un changement majeur. Pourquoi? Il y a 10 ans la diaspora turque aux États-Unis n'était pas organisée. Dans les années 1970, lorsque le premier ministre turc Ecevit discutait avec Henry Kissinger de la question chypriote, Kissinger lui a demandé d'envoyer d'un à deux millions de Turcs aux États-Unis. L'objectif était que ces gens forment un groupe de pression; ainsi, la Turquie serait en meilleure posture. Ecevit pensait que c'était une farce et a ri. Cependant, je ne crois pas que c'en était une. Je crois que Kissinger faisait valoir un point important, parce que tous aux États-Unis ont des groupes de pression : un lobby

but there was no Turkish lobby. Despite the NATO relationship, it was a historical relationship between the United States and Turkey.

Right now there is an emerging well-educated Turkish population in the United States, and they are also getting better and better organized to contribute to American society and to U.S.-Turkey relations. I think it will be definitely effective in the long run.

The Chair: I just have one question. I hope you can answer quickly, as we have run out of time.

When these coups occurred in Turkey and there was a public reaction, and judicial and parliamentary involvement sidelined some of the generals, is it not a fact that in the early 1980s it was also strategically a movement by the government of the day to integrate military, who would be soon retired or were retired, into a military establishment? Is that how their very effective military component, which contributes to their economy, gained relevance and brought some stability within the military? If I may say, they saw a future and they contributed to a lot of the equipment that they now produce, which can compete on a world basis.

Mr. Kuru: You are right that there is definitely an economic dimension, and we call it in Turkish "OYAK" which is a military trust fund. However, I think that, rather than contributing to the Turkish economy, this mutual trust fund is mostly contributing to the future of the generals because it is against the free market. They have certain privileges. Sometimes they act as a public company, with tax exemption, but otherwise they aggressively act as a private company. For example, this mutual trust fund sold its bank to ING for over \$2 billion. Why is the military producing cement and tomato paste? It does not make sense.

In the long run, the more Turkey becomes democratic I think the more these economic privileges of the military will be eliminated. It will be a model for Egypt too, because right now over 30 per cent of the Egyptian economy is under military control. I do not think it will be effective. Privatization of state structures makes them more effective and of military structures definitely will make them more effective.

If you will let me also add one point to the earlier question about the relationship between the U.S. and Turkey, I forgot to mention three important recent issues that make relations between the West in general, and the U.S. in particular, better with Turkey. One issue is the deployment of the NATO radar system. It is also good for Israel that Turkey accepts to deploy the radar against Iranian missiles to its own soil.

The second thing is that when Turkish Prime Minister Erdogan visited Egypt, Tunisia and Libya, he called on Arab countries to embrace a secular state. It was really a bold move in an

grec, un lobby arménien, un lobby juif. Par contre, les Turcs n'en avaient pas. En dépit de la relation avec l'OTAN, il s'agissait d'une relation historique entre les États-Unis et la Turquie.

Il y a actuellement une population émergente de Turcs bien éduqués aux États-Unis, et ils sont de mieux en mieux organisés en vue de contribuer à la société américaine et aux relations américano-turques. Je crois que ce sera certainement efficace à long terme.

La présidente : Je n'ai seulement qu'une question. J'espère que vous serez en mesure d'y répondre rapidement, parce que le temps est écoulé.

Lorsque les coups d'état sont survenus en Turquie, il y a eu une réaction du public et la participation du pouvoir judiciaire et du parlement a écarté certains généraux. N'est-ce pas un fait qu'au début des années 1980 il s'agissait également d'un mouvement orchestré stratégiquement par le gouvernement en place en vue d'intégrer des militaires, qui prenaient bientôt leur retraite ou qui étaient déjà à la retraite, au sein d'un establishment militaire? Est-ce ainsi que la composante militaire très efficace des Turcs, qui contribuent à leur économie, est devenue plus importante et a apporté une certaine stabilité au sein de l'armée? Si vous me le permettez, je dirais qu'ils ont vu une possibilité et qu'ils ont contribué à une grande partie de l'équipement qu'ils produisent actuellement et qui peut rivaliser à l'échelle mondiale.

M. Kuru : Vous avez raison; il y a bien entendu une dimension économique. C'est ce que nous appelons en turc « OYAK ». Il s'agit d'un fonds en fiducie pour l'armée. Par contre, au lieu de contribuer à l'économie turque, je crois que ce fonds en fiducie contribue en grande partie à l'avenir des généraux, parce que la société va à l'encontre du libre marché. OYAK a certains privilèges. La société agit parfois en tant que société publique, ce qui lui vaut des exemptions d'impôt, mais elle se montre très agressive le reste du temps, à l'instar d'une entreprise privée. Par exemple, ce fonds de fiducie a vendu ses banques à ING pour plus de deux milliards de dollars. Pourquoi l'armée fabrique-t-elle du ciment et de la pâte de tomate? Cela ne fait aucun sens.

À long terme, plus la Turquie se démocratisera, et plus les privilèges économiques de l'armée seront éliminés. Ce sera également un modèle pour l'Égypte, parce que plus de 30 p. 100 de l'économie égyptienne est actuellement sous le contrôle de l'armée. Je ne crois pas que ce sera efficace. La privatisation des structures de l'État rend le tout plus efficace, et la privatisation des structures de l'armée rendra évidemment le tout plus efficace.

Si vous me le permettez, j'ai oublié de dire quelque chose au sujet de l'autre question sur les relations américano-turques. Il y a trois enjeux récents qui améliorent les relations entre l'Occident en général, particulièrement les États-Unis, et la Turquie. Il y a le déploiement du système radar. C'est aussi une bonne chose pour Israël que la Turquie ait accepté de déployer le radar contre les missiles iraniens sur son territoire.

Ensuite, lorsque le premier ministre turc Erdogan s'est rendu en Égypte, en Tunisie et en Lybie, il a appelé les pays arabes à adopter un État laïc. C'était un geste audacieux dans un contexte

environment where the term “secularism” is regarded very pejoratively. However, when he did it, it was really accepted and celebrated in the western media.

The last thing is that the United States really needs Turkey right now because in the Middle East you cannot work with Egypt, only because Egypt has its own problems. Israel definitely is not welcomed by Arabs, so then Turkey is an opportunity for the U.S. to work with the Middle East right now after the Arab Spring.

The Chair: We have run out of time, Dr. Kuru. Thank you for answering so many broad questions on all aspects of our foreign policy vis-à-vis Turkey. You have given us a lot of information and we are very grateful for it. It will certainly help us in our study.

Honourable senators, we are now very pleased to welcome, by video conference from Canton, New York, Howard Eissenstat, Assistant Professor of Middle Eastern History at St. Lawrence University.

Professor Eissenstat, we are pleased to receive your opening remarks. As senators, we really enjoy the dialogue through questions and answers, so if you start with your opening remarks we will then turn to questions. Welcome to the committee.

Howard Eissenstat, Assistant Professor, Middle Eastern History, St. Lawrence University, as an individual: Thank you very much. I am pleased to speak to you today about conditions in Turkey, a country that has moved from the periphery to the centre of world events. Prime Minister Erdogan once said he wanted Turkey to become a regional power and a global player. It has clearly done so.

These radical transformations are evident both in its foreign and domestic policy. Internally, these transformations have been accompanied by economic and political liberalization and an increasing role of Islam in the public sphere. They began actually before the AKP, starting perhaps in 1989 under the leadership of Turgut Özal, but since 2002 they have picked up.

I am happy to speak of any aspect of these transformations, but in these preliminary comments I would like to centre on the issue of human rights in Turkey. I do so not only because the issues that I will raise are extremely serious, but because I believe that Turkey’s Western allies have a vital role to play in addressing them.

The AKP has done some very positive things with regard to human rights, particularly in its first three or four years in office. It has brought the military fully under civilian control. It has transformed public opinion so that today there is a general assumption in Turkey that power is gained only through democratic elections. In this region it is worth noting that there is a consensus on democracy in Turkey.

où le terme « laïcisation » est considéré comme très péjoratif. Par contre, lorsqu’il l’a fait, son geste a été accepté et applaudi dans les médias occidentaux.

Enfin, les États-Unis ont vraiment besoin de la Turquie, parce qu’il est impossible de travailler avec l’Égypte au Moyen-Orient; le pays est déjà aux prises avec ses propres problèmes. Israël n’est évidemment pas le bienvenu dans le monde arabe. Bref, la Turquie permet actuellement aux États-Unis d’avoir accès au Moyen-Orient à la suite du printemps arabe.

La présidente : Notre temps est écoulé, monsieur Kuru. Merci de vos réponses sur de vastes questions portant sur tous les aspects de notre politique étrangère en ce qui a trait à la Turquie. Vous nous avez fait part de beaucoup de renseignements; nous vous en sommes très reconnaissants. Cela nous aidera certainement dans notre étude.

Chers collègues, nous sommes maintenant ravis d’accueillir par vidéoconférence, en direct de Canton, à New York, Howard Eissenstat; il est professeur adjoint en histoire du Moyen-Orient à l’Université St. Lawrence.

Monsieur Eissenstat, nous sommes ravis d’entendre votre exposé. En tant que sénateurs, nous aimons procéder par l’entremise de questions et de réponses. Donc, si vous voulez bien y aller de votre exposé, nous vous poserons ensuite des questions. Bienvenue au comité.

Howard Eissenstat, professeur adjoint, histoire du Moyen-Orient, Université St. Lawrence, à titre personnel : Merci beaucoup. Je suis ravi de discuter avec vous de la situation en Turquie, un pays qui se trouvait en périphérie et qui se trouve maintenant au centre de l’actualité mondiale. Le premier ministre Erdogan a déjà dit qu’il voulait que la Turquie devienne une puissance régionale et un joueur à l’échelle mondiale. C’est clairement ce qui s’est produit.

Les transformations radicales sont évidentes dans les politiques étrangères et nationales turques. Sur la scène nationale, elles ont favorisé une libéralisation de l’économie et de la politique et un rôle croissant de l’islam dans le secteur public. Elles ont en fait débuté avant l’AKP, à savoir environ en 1989 sous la direction de Turgut Özal, mais elles ont repris de plus belle depuis 2002.

Je serai ravi de discuter de tout aspect lié aux transformations, mais dans mon exposé j’aimerais mettre l’accent sur la question des droits de la personne en Turquie. J’ai fait ce choix, parce que je soulèverai des enjeux extrêmement sérieux et que je crois que les alliés occidentaux de la Turquie ont un rôle essentiel à jouer en vue de les aborder.

L’AKP a permis des progrès très positifs en ce qui a trait aux droits de la personne, particulièrement pendant ses trois ou quatre premières années au pouvoir. Le parti a complètement assujéti les forces militaires à l’autorité civile. Il a transformé l’opinion publique. Actuellement, la population turque comprend que le pouvoir s’obtient seulement par l’entremise d’élections démocratiques. Dans la région, il importe de souligner que la démocratie en Turquie fait l’objet d’un consensus.

It has slowed, though not necessarily eradicated, prosecutions of freedom of expression under Articles 301 and 318. The result has been a broadening of intellectual life in Turkey. A decade ago discussion of the Armenian genocide, for example, often resulted in prosecutions. Such prosecutions are virtually unheard of today.

Some non-Muslim communities have had properties returned to them and have gained a greater degree of autonomy. The AKP has lowered, though not eradicated, issues of torture and ill treatment. Torture has not been eliminated, but certainly the cases of alleged torture have gone down. There have been, first, tentative steps in addressing issues of impunity, and then there is the issue of Syrian refugees.

Turkey is one of several countries that has borne a tremendous burden of feeding, housing and protecting hundreds of thousands of refugees from the conflict in Syria. It is important that we recognize and highlight that the AKP has done these things because there is so much more to be done.

In fact, it is disappointing for someone who has followed Turkey for so long to see that, having gotten off with such a powerful start, conditions in Turkey have in many ways become worse rather than better since 2005 or so. My sense is that advocates for human rights in Turkey have seldom felt more depressed at their prospects, and this is in part a reflection of both realities on the ground and of how high hopes had gotten during those first years.

Some of the problems are long-standing Turkish problems; some of these problems I think are based in the AKP's remarkable electoral success. It has not only won successive elections but has maintained effective control of government at all levels for a decade, and like any political party without a viable opposition, it has moved toward hubris.

The more basic problem, though, is that Turkey is really an illiberal democracy. It is a country that has embraced democratic institutions but not liberal values. The strength and tone of Turkish nationalism, the feel of it, is really more something of the 1930s than of the 21st century.

Hate speech and hate crimes are commonplace, and the general tone of illiberalism has brought an acceptance of the heavy-handed use of state violence and the fundamental intolerance of difference.

Broadly I will talk about two types of issues regarding human rights. One is about diversity and the other is about freedom of expression, of association and of the press.

Clearly the most important problem facing Turkey is the Kurdish issue. The AKP knows this and has worked to address it, but I think that they are really constrained by their own sense of what Turkey needs to be. They have been tempted to use a carrot and stick approach, offering important reforms but at the same time using increasingly intensive military and police action. An

L'AKP a diminué, mais n'a pas nécessairement éliminé les poursuites relativement à la liberté d'expression en vertu des articles 301 et 318, ce qui a permis un élargissement de la vie intellectuelle en Turquie. Par exemple, il y a une décennie, discuter du génocide arménien était souvent passible d'accusations. Cette pratique est pour ainsi dire révolue.

Des biens ont été restitués aux membres de certaines communautés non musulmanes qui ont aussi gagné une plus grande autonomie. L'AKP a diminué les cas de torture et de mauvais traitements, sans toutefois les éliminer totalement. La pratique de la torture n'a pas été éliminée, mais les allégations de torture ont certainement diminué. Il y a eu des mesures timides en vue d'aborder l'impunité; il y a également la question des réfugiés syriens.

La Turquie est l'un des pays qui s'occupent de la charge colossale de nourrir, d'abriter et de protéger des centaines de milliers de réfugiés du conflit syrien. Il importe de reconnaître et de souligner ce que l'AKP a accompli à cet égard, parce qu'il reste encore beaucoup à faire.

En fait, pour une personne qui suit depuis longtemps la Turquie, c'est décevant de constater qu'en dépit d'un départ canon, les conditions en Turquie sont à bien des égards pires depuis environ 2005. Selon moi, les défenseurs des droits de la personne en Turquie se sont rarement sentis plus déprimés par rapport à l'avenir, et c'est en partie un reflet de la réalité sur le terrain et de l'ampleur des espoirs fondés après les premières années.

Certains des problèmes sont des problèmes turcs de longue date; à mon avis, certains problèmes découlent du remarquable succès électoral de l'AKP. Le parti a non seulement remporté des élections consécutives, mais il a également conservé le contrôle du gouvernement à tous les niveaux durant une décennie. À l'instar de tout parti politique sans réelle opposition, il s'est forgé un orgueil démesuré.

Toutefois, le problème fondamental est que la Turquie est une démocratie qui prône l'illibéralisme. Il s'agit d'un pays qui a adopté les institutions démocratiques, en faisant abstraction des valeurs libérales. La force et le ton du nationalisme turc semblent tout droit sortis des années 1930 et non du XXI^e siècle.

Les discours et les crimes haineux sont monnaie courante, et le ton global a mené à l'acceptation du recours musclé à la violence étatique et à l'intolérance envers la différence.

Je vais aborder de manière générale deux types d'enjeux relatifs aux droits de la personne : la diversité et la liberté d'expression, d'association et de la presse.

Le problème le plus important de la Turquie est sans conteste la question kurde. L'AKP le sait et s'est affairé à la corriger, mais je crois que le parti est limité par sa propre perception de ce que la Turquie doit être. Le parti s'est laissé tenter par la politique de la carotte et du bâton. D'un côté, il a offert de procéder à d'importantes réformes, mais de l'autre il a opté pour une

attempt to broker a deal in 2009 failed in large part because Turkey was unwilling to separate itself from its own traditions of Turkish nationalism and general assumptions about how Turkish society should look.

The situation for non-Muslims in many ways has improved, but the reality is that the non-Muslim population of Turkey is infinitesimally small and widely believed to be an enemy within. There has been a continuing process of hate crimes addressed to them. They are routinely vilified in the press and Parliament, and the truth is that non-Muslim populations are unlikely to survive as communities past this century.

There have also been attacks on other types of religious minorities. Non-belief has been subjected to attacks. In particular, one can look at the case of Fazil Say. He is a famous pianist who tweeted a message perceived as disparaging of Islam. He was prosecuted on that basis and is still in the process of being prosecuted.

Moreover, there is a large Muslim syncretic group called the Alevi in Turkey. For the AKP, the Alevi has proven to be a particular problem in a number of ways. The first is that while the AKP has a way of conceptualizing non-Muslim difference, they do not have a very good way of conceptualizing Muslim difference.

Alevi religious institutions are not recognized as such; state officials will not attend Alevi funerals, including Alevi soldiers who have been killed in active duty; and Alevi beliefs are not treated in compulsory education. This is a very large population of maybe 15 million people who are pushed to the outside of society and often disparaged.

Finally, I should note LGBT issues in this regard. The LGBT community is not only vilified but subjected to discriminatory prosecution and has been under continuous pressure.

This intolerance of difference is in part what is behind the attacks on freedom of association, of expression and of the press. The recent bombing by the DHKPC of the American embassy highlights for Western observers that terror is a real problem in Turkey. There really is something that the Turks need to worry about and address. The problem is that so much of Turkey's anti-terrorism activity has been used with an excessively wide net. Political enemies have been targeted; individuals who have expressed interest in Kurdish identity, who have expressed support for assertions of Kurdish identity have been treated as criminals; and membership in Kurdish parties has often been taken as evidence of terrorist intent.

More than 10,000 people have been arrested in the last decade on these sorts of issues, with many held for extremely lengthy periods in pretrial detention. These people include children,

utilisation accrue et intensive des forces policières et militaires. Une tentative d'accord a échoué en 2009, en grande partie parce que la Turquie n'était pas prête à se dissocier de ses propres traditions relativement au nationalisme turc et des idées préconçues concernant ce dont la Turquie devrait avoir l'air.

La situation des non-musulmans s'est améliorée à bien des égards, mais il demeure que la population non musulmane en Turquie est infiniment petite et est encore largement perçue comme un ennemi de l'intérieur. Il y a constamment des crimes haineux à son endroit. Cette population est régulièrement diffamée dans la presse et devant le Parlement, et la vérité est que les populations non musulmanes ne se rendront probablement pas au prochain siècle.

D'autres types de minorités religieuses ont également fait l'objet d'attaques. Les non-croyants font aussi les frais d'attaques. Prenons par exemple le cas de Fazil Say. Le pianiste de renom a publié un message sur son compte Tweeter qui a été perçu comme méprisant envers l'islam. Il est poursuivi par la justice à ce sujet. Il est en attente de la suite des procédures.

De plus, il y a un important groupe syncrétique musulman appelé les alévis en Turquie. Pour l'AKP, les alévis sont un problème à bien des égards. Premièrement, même si l'AKP arrive à conceptualiser la différence en ce qui a trait aux non-musulmans, les membres du parti n'y arrivent pas lorsqu'il s'agit de musulmans.

Les établissements religieux alévis ne sont pas reconnus comme tels; les représentants de l'État n'assistent pas aux funérailles alévis, y compris les cérémonies pour des soldats alévis tombés au combat. Les croyances alévis ne sont pas abordées dans l'enseignement obligatoire. Il s'agit d'une population très importante d'environ 15 millions de personnes qui sont poussées aux confins de la société et qui sont méprisées.

Enfin, je dois souligner la question LGBT. La communauté LGBT est calomniée, et ses membres font l'objet de poursuites discriminatoires et subissent une pression constante.

L'intolérance en ce qui concerne la différence est en partie ce qui explique les attaques à l'égard de la liberté d'association, d'expression et de la presse. Le récent attentat à la bombe orchestré par le DHKPC contre l'ambassade américaine démontre aux observateurs occidentaux que la terreur est un véritable problème en Turquie. C'est vraiment un aspect dont les Turks devraient s'inquiéter et qu'ils devraient aborder. Le problème est que les autorités ont accordé une trop grande portée aux mesures antiterroristes. Des ennemis politiques ont été pris pour cible; des gens qui ont exprimé un intérêt à l'égard de l'identité kurde, qui ont exprimé leur soutien à l'égard de l'affirmation de l'identité kurde ont été traités comme des criminels; l'adhésion à des partis kurdes a souvent été considérée comme une preuve d'intentions terroristes.

Plus de 10 000 personnes ont été arrêtées au cours de la dernière décennie pour de telles raisons, et bon nombre de gens ont été détenus durant une période excessivement longue en

students and teachers, hundreds of journalists, lawyers, including lawyers active in human rights cases, and human rights activists and politicians.

The conviction of Pinar Selek only a couple of weeks ago on a terrorism charge using extremely shoddy evidence after multiple acquittals is good evidence of this. She was sentenced to life imprisonment, and every observer agrees that the evidence was terribly weak.

I will try to keep my comments brief, but I would like to highlight that although the AKP has done some really useful things with regard to human rights, and although the AKP sees itself as a democratic movement, in fact human rights conditions in Turkey have gotten worse. I think this should be a priority for its Western allies, and I believe that for three reasons.

First, internal checks on the AKP's power are too limited due to the fact that the party has been such an effective political machine. Second, the AKP can be approached on these issues in several ways. They see themselves as a democratic movement and so they take criticism seriously on these issues, particularly when it comes from the Western press and allies. Second, the AKP believes in international institutions, and when cases are brought up in the European Court of Human Rights, for instance, those have a real effect on how Turkey does business.

I would encourage Canada and the United States to not be overly concerned about giving offence. Turkey views its Western allies as partners and not friends. It does not believe that its Western allies have Turkey's best interests in mind, necessarily. It does believe there are good, practical reasons in the short and medium term to keep those alliances strong. Due to that, they care what we think.

They also care very much about reputation, and public criticism stings and has an effect. We can look at the decrease in prosecutions under Article 301 as evidence of that. It was particularly the flood of criticisms from international organizations, Western media and Western governments about the 301 prosecutions that forced Turkey to act, and act it did.

I will stop there. I look forward to your questions.

Senator D. Smith: I cannot resist pointing out to you that one of our distinguished senators for many years was a graduate of St. Lawrence, and that was the late Senator Pitfield. He did get an honorary doctorate in 1979.

attendant leur procès. On compte parmi eux des enfants; des étudiants; des professeurs; des centaines de journalistes; des avocats, dont des avocats qui s'occupent de cas de violations des droits de la personne; des défenseurs des droits de la personne; et des politiciens.

Si vous en voulez une preuve, il y a le cas de Pinar Selek. Elle a été reconnue coupable de terrorisme il y a deux ou trois semaines, malgré des preuves extrêmement douteuses, et ce, après avoir été acquittée à plusieurs reprises. Elle a été condamnée à vie, et tous les observateurs s'accordent pour dire que les preuves étaient terriblement faibles.

Je vais essayer d'être bref, mais j'aimerais dire que, même si l'AKP a réalisé des progrès du point de vue des droits de la personne et que le parti se considère comme un mouvement démocratique, la situation des droits de la personne s'empire en Turquie. Je crois que cela devrait être une priorité pour ses alliés occidentaux. Voici trois raisons.

Premièrement, les vérifications internes des pouvoirs de l'AKP sont très limitées, parce que le parti a été une machine politique très efficace. Deuxièmement, on peut faire réagir Ankara de bien des façons au sujet des divers enjeux. L'AKP se voit comme un mouvement démocratique; les membres prennent donc au sérieux les critiques à ces égards, particulièrement lorsque ces critiques proviennent de la presse et de leurs alliés occidentaux. L'AKP fait confiance aux organismes internationaux. Lorsque des cas sont entendus par la Cour européenne des droits de l'homme, par exemple, cela influe véritablement sur la façon d'agir de la Turquie.

J'incite le Canada et les États-Unis à ne pas s'inquiéter d'offenser la Turquie, parce que la Turquie voit ses alliés occidentaux comme des partenaires et non des amis. Elle ne croit pas que ses alliés occidentaux ont nécessairement à coeur l'intérêt supérieur de la Turquie. Elle pense qu'il y a de bonnes raisons pratiques à court et à moyen terme de maintenir des alliances solides. Voilà pourquoi la Turquie s'intéresse à ce que nous pensons.

La Turquie s'inquiète également beaucoup de sa réputation, les critiques publiques la piquent au vif et ont un effet. Nous n'avons qu'à penser à la réduction des poursuites en vertu de l'article 301. C'est particulièrement le raz-de-marée de critiques de la part d'organismes internationaux, de la presse occidentale et des gouvernements occidentaux au sujet de l'article 301 qui a forcé la Turquie à agir, et c'est ce qu'elle a fait.

Je m'arrête ici. C'est avec plaisir que je répondrai à vos questions.

Le sénateur D. Smith : Je ne peux pas m'empêcher de souligner qu'un de nos distingués collègues qui a siégé pendant de nombreuses années, le regretté sénateur Pitfield, était diplômé de St. Lawrence. Il a reçu un doctorat honorifique en 1979.

With regard to human rights, I want to get back to the Kurdish issue. However, I might point out there is a pattern here. In a way it is kind of frustrating because if you go back to the days of Kemal Atatürk when he tried to have a secularized government, it was almost a role model in terms of secularizing it.

With regard to minorities, there was the Armenian situation. I was in Armenia about 10 years ago and attended the genocide museum, and there is not much doubt about the terrible things that happened. However, to have a dialogue with them about it, they will say that bad things did happen, but they cannot cope with the word “genocide.”

What is so frustrating is that when you are in Turkey, sometimes you will see a picture of Kemal Atatürk on the wall of every room. It was like it used to be with Mao in China; he was the king of secularization.

We heard this morning from the previous witness about initiatives that have recently occurred vis-à-vis the Kurds in terms of infrastructure and dams and trying to eliminate the extreme poverty in Southeast Turkey where there is a concentration of Kurds. Are they bona fide or is it a veneer? Do you have a view on that?

Mr. Eissenstat: The economic efforts with regard to the Kurds are very real and long-standing. For many years, particularly under the secularists, the assumption was that we do not have a nationalism problem with the Kurds; we have a lack of economic development. Therefore, development will be the way to solve this.

The Justice and Development Party was first of all more flexible with regard to Kurdish identity but also, because it has been so successful economically, it has been able to promote tremendous infrastructure improvements in the southeast and the east. That is very real.

I think that the Justice and Development Party is in many respects more serious than any previous party about addressing Kurdish cultural identity issues. The problem is that there is a powerful taboo around anything that threatens the unitary nature of the republic. Discussions of autonomy or the Kurdish at the primary school level are things that are absolutely off the table. I think the AKP badly wants to deal with this, and I think the AKP would like if it was simply a matter of allowing Kurdish radio and festivals. That would be one thing.

I am not sure they can take the leap of imagination to redefine what “Turkish” means in the way that Canada, for example, has redefined in the last century what “Canadian” is.

Senator Johnson: Following up on your remarks, you wrote recently that “in Turkey, it is not ‘publish or perish’ that scholars must fear. It is prison.” As you said in your remarks, there was a perception out there for some time that the Turkish government

À propos des droits de la personne, je veux revenir sur la question kurde. Je tiens toutefois à souligner une tendance. C’est plutôt frustrant d’une certaine façon parce que si nous remontons à l’époque où Kemal Atatürk a tenté de séculariser le gouvernement, la manière dont il s’y est pris aurait presque pu servir de modèle.

En ce qui a trait aux minorités, il y avait la question des Arméniens. J’étais en Arménie il y a à peu près 10 ans et j’ai visité le musée du génocide. Il y a peu de doutes qui subsistent par rapport aux atrocités perpétrées. Cependant, quand on aborde le sujet, les Turcs admettent que des gestes graves ont été commis, mais ils ne peuvent pas accepter l’emploi du mot « génocide ».

Ce qui est très frustrant, c’est qu’en Turquie, il y a parfois un portrait de Kemal Atatürk dans toutes les pièces d’une maison, comme c’était auparavant le cas avec Mao en Chine; c’était le roi de la sécularisation.

Ce matin, un témoin nous a parlé de récentes initiatives favorables aux Kurdes et concernant par exemple des infrastructures et des barrages, et la lutte contre la pauvreté extrême dans le Sud-Est de la Turquie, là où ils sont le plus nombreux. Sont-elles prises de bonne foi ou seulement pour les apparences? Avez-vous une opinion à ce sujet?

M. Eissenstat : Les efforts économiques en faveur des Kurdes sont très réels et déployés depuis longtemps. Pendant de nombreuses années, en particulier quand des laïcs étaient au pouvoir, on supposait qu’il n’y avait pas de problème national kurde, mais plutôt un manque de développement économique. Le développement était donc considéré comme la solution.

Le Parti de la justice et du développement était tout d’abord plus conciliant par rapport à l’identité kurde et, grâce à son important succès économique, il a aussi été en mesure de favoriser une énorme amélioration des infrastructures dans le Sud-Est et dans l’Est. Tout cela est bien réel.

À bien des égards, je crois que le Parti de la justice et du développement prend plus au sérieux les questions d’identité culturelle kurde que n’importe quel autre parti avant lui. Le problème tient au fait qu’il y a un tabou bien ancré à l’égard de tout ce qui peut porter atteinte au caractère unitaire de la république. Les discussions sur l’autonomie et sur l’usage du kurde à l’école primaire sont absolument hors de question. Je pense que les membres de l’AKP veulent vraiment s’attaquer au problème, et qu’ils aimeraient bien qu’il suffise d’autoriser les postes de radio et les festivals kurdes, ce qui serait un pas en avant.

Je ne suis pas certain qu’ils soient capables de faire preuve de suffisamment d’imagination pour redéfinir ce que « turc » signifie, tout comme le Canada a redéfini au cours du siècle dernier ce que veut dire « canadien ».

La sénatrice Johnson : Pour donner suite à vos commentaires, vous avez récemment écrit qu’en Turquie, les universitaires ne vivent pas dans la crainte de devoir « publier ou périr », mais plutôt de celle de se retrouver en prison. Comme vous l’avez

was leaning the other way, but it seems now that the AKP, which you also mentioned, seems to have reservation about academic freedom.

Can you enlighten us further on what controls are being exerted in particular, how the students are faring with this increasing environment of intolerance and, given military's role in government that you mentioned, which has broken down, how it is being asked to respond?

Mr. Eissenstat: Thank you so much for this question; it is something that I have been interested in for a long time.

Universities are being targeted in three ways. The first stems from the fact that the AKP is so powerful. It is effectively a democratically-elected single party state. This has meant that, at all levels of bureaucracy for 10 years, they have been filling positions with their people. Increasingly, they have lost the sense that party interests and institutional interests need to be separate. Therefore, deans on university campuses have increasingly seen themselves as advocates for the party and for party interests. Therefore, there is that institutional level.

The second level has to do with certain scholarly issues. Elite universities, as I suggested, have enjoyed much greater freedom. It is by no means unusual for an elite university to have a serious discussion of the Armenian genocide, but at less elite universities, political controls are much tighter and discussions of identity or even of Darwinism seem to be truncated.

The third and largest point I would make is that the type of political activism that one associates with intellectual freedom — the type of political activism that is part of any university environment — has been seen in the context of the crackdown on Kurdish identity and has pulled the university in. When I talk about a thousand students being arrested, what they are largely being arrested for are issues of affiliation or speaking on behalf of Kurdish rights.

The last point you made was about the military. The military, of course, is under direct control of the civilian government, as it should be. When the military had a greater influence on Turkish society, things were not necessarily too much better for the universities, but the Justice and Development Party has been very promiscuous in its use of police in enforcing control. There was a relatively small protest at Turkey's most elite technical university about a month ago. Prime Minister Erdogan was visiting a campus for something related to a satellite, and the police presence was not only overwhelming, with armoured personnel carriers and a thousand officers, but also extraordinarily and unnecessarily aggressive with many students injured and dozens arrested.

mentionné, on a eu l'impression pendant un certain temps que le gouvernement turc allait revoir sa position, mais il semble maintenant que l'AKP, dont vous avez aussi parlé, a certaines réserves par rapport à la liberté universitaire.

Pouvez-vous nous en dire davantage sur les contrôles exercés, sur la façon dont les étudiants s'en sortent face à l'intolérance grandissante et, compte tenu de son influence amoindrie auprès du gouvernement dont vous avez parlé, sur les mesures attendues de l'armée?

M. Eissenstat : Je vous remercie beaucoup pour la question; c'est un sujet qui m'intéresse depuis longtemps.

Les universités sont visées de trois façons. La première découle du fait que l'AKP est très puissant. La Turquie est en réalité un État à parti unique élu démocratiquement, ce qui veut dire que l'AKP a pourvu avec ses propres candidats des postes à tous les niveaux de la bureaucratie pendant 10 ans. Ses membres ont peu à peu perdu de vue le précepte selon lequel il faut séparer les intérêts du parti des intérêts institutionnels. Par conséquent, les doyens se voient de plus en plus comme des défenseurs du parti et de ses intérêts. Les universités sont donc touchées sur le plan institutionnel.

La deuxième façon de les cibler a trait à certains enjeux spécialisés. Comme je l'ai laissé entendre, les universités d'élite jouissent d'une plus grande liberté. Il n'est pas du tout inhabituel qu'on y discute sérieusement du génocide arménien, mais dans les établissements moins élitistes, le contrôle politique est plus serré et les discussions sur l'identité et le darwinisme semblent faire l'objet de censure.

Le troisième point que j'aimerais soulever, et le plus important, est que l'activisme politique habituellement associé à la liberté intellectuelle — une sorte d'activisme propre à tous les milieux universitaires — prend place dans un contexte de répression contre l'identité kurde dans lequel sont impliquées les universités. Quand je parle de l'arrestation de 1 000 étudiants, je parle majoritairement d'arrestations pour des questions d'affiliation ou pour avoir défendu les droits des Kurdes.

Le dernier point que vous avez abordé portait sur l'armée, qui relève bien sûr directement du gouvernement civil, comme il se doit. La situation des universités n'était pas forcément préférable quand l'armée avait une plus grande influence sur la société turque. Cela dit, le Parti de la justice et du développement a beaucoup plus librement recours à la police pour exercer un contrôle. Il y a un mois, une manifestation relativement restreinte s'était déroulée à l'université technique la plus élitiste de la Turquie. Le premier ministre Erdogan visitait le campus au sujet d'une question liée à un satellite. La présence policière était non seulement envahissante, avec des transporteurs de troupes blindés et un millier d'agents, mais aussi extrêmement et inutilement aggressive. Beaucoup d'étudiants ont été blessés et des dizaines d'autres ont été arrêtés.

Senator Johnson: I am fascinated. I did not realize the creationist movement in Turkey was strong. Is the government asserting control over every aspect of science now? What is the status of that movement?

Mr. Eissenstat: Like everything else, the basic institutions are coming under the control of the party, so they are also coming under the control of the party. There is a strong creationist movement in Turkey that has often taken its cue — in fact, it has often translated documents produced in the United States. It is not just parallel; it is actually borrowing from American creationism, and it seems to be having an effect. There have been recent reports that the government is no longer sponsoring publication of texts dedicated to Darwinism. In 2009, the editor of an official scientific journal that had a cover story on Darwin's centenary was fired and the journal was pulled back from the press. It is there.

Senator Finley: Professor, you have very much concentrated on human rights. I have many more colleagues who are probably better at asking such questions than I, so I would like to shift gears for a moment.

In previous papers you have produced — for example, one, *A tale of two flotillas*, I think was translated — you talk quite extensively about the ending of the alliance with Israel. It talks about Prime Minister Erdogan increasing ties with both Hamas and Hezbollah. We have heard of numbers worth up to perhaps \$300 million in aid flowing from the Turkish government to Hamas and Hezbollah.

Our previous witness seemed to have identified that, yes, this was certainly an issue but there was some overarching strategic view on how Turkey might deal with Israel. Could I have your opinion on what you see as the current and future state of play with Turkey and Israel?

Mr. Eissenstat: A helpful way to start is to recall that the close alliance between Israel and Turkey was actually relatively short historically. It was an innovation of the 1990s and was driven as much by domestic Turkish politics as by international calculations. It probably was going to become weaker over time regardless.

It is also worth noting that although the relationship between Israel and Turkey now might be referred to as a cold peace, it is a good deal warmer than the cold peace between Egypt and Israel. Turkey still invests in Israel and Israel still invests in Turkey. There are still levels of diplomatic and military cooperation. It has not gone.

That said, it is certainly not as strong as Israel would like it to be and probably not as strong as Turkey should like it to be. I think Turkey would benefit from closer relationships.

La sénatrice Johnson : Je n'en reviens pas. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il y avait un important mouvement créationniste en Turquie. Est-ce que le gouvernement exerce maintenant un contrôle sur toutes les facettes de la science? Où en est ce mouvement?

M. Eissenstat : Comme pour tout le reste, les institutions de base passent sous le contrôle du parti, et la science ne fait pas exception. Il y a un fort mouvement créationniste en Turquie qui emboîte le pas à son pendant américain — à vrai dire, des documents produits aux États-Unis sont souvent traduits. Ce n'est pas seulement un mouvement parallèle, car il emprunte en fait des éléments du créationnisme américain, ce qui semble avoir des répercussions. Selon des informations récentes, le gouvernement ne parraine plus la publication de textes consacrés au darwinisme. En 2009, l'éditeur d'un journal scientifique officiel qui avait publié un article-vedette sur le centenaire de Darwin a été renvoyé, et le journal a été retiré des stands. Les faits sont là.

Le sénateur Finley : Monsieur Eissenstat, vous avez principalement parlé des droits de la personne. J'ai beaucoup d'autres collègues probablement plus qualifiés que moi pour poser des questions à ce sujet. J'aimerais donc prendre un instant pour aborder un autre thème.

Dans des articles que vous avez fait paraître précédemment — par exemple, *A tale of two flotillas*, qui je crois a été traduit —, vous avez largement traité de la fin de l'alliance avec Israël. Vous parlez du resserrement des liens du premier ministre Erdogan avec le Hamas et le Hezbollah. Nous avons été informés d'une aide s'élevant peut-être jusqu'à 300 millions de dollars accordée par le gouvernement turc à ces deux mouvements.

Notre témoin précédent a admis qu'il y avait un problème, mais a parlé d'une vision stratégique générale quant à la façon dont la Turquie pourrait traiter avec Israël. Quel est votre avis sur la situation actuelle et l'avenir des relations entre les deux pays?

M. Eissenstat : Il faut d'abord se rappeler que l'alliance étroite entre Israël et la Turquie a plutôt été de courte durée. Elle a été conclue dans les années 1990 et était influencée tant par la politique nationale turque que par des calculs internationaux. Elle était probablement destinée à s'affaiblir de toute façon au fil du temps.

Il importe également de souligner que bien qu'on puisse qualifier la situation actuelle de paix froide, les relations entre Israël et la Turquie sont beaucoup moins tendues que celles entre l'Égypte et Israël. La Turquie investit toujours en Israël, et vice-versa. Il y a toujours une certaine collaboration diplomatique et militaire. Elle n'a pas disparu.

Cela étant dit, les relations ne sont certainement pas aussi bonnes que le souhaiterait Israël et que devrait le souhaiter la Turquie. Je pense que la Turquie bénéficierait de relations plus étroites.

That said, I do not see a breakthrough as long as Erdogan is the central figure in Turkey and Netanyahu is the central figure in Israel. I think that we will have to live with things working at that lower level.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: Professor, it is a pleasure to hear from you. I will try to keep my questions very brief. You mentioned that human rights conditions in Turkey have deteriorated instead of improving.

You are an expert on Turkey for Amnesty International. You have told us about an opposition party that is against students who are applying pressure, but could you elaborate on that? Do you anticipate any improvements over the next few years?

[English]

Mr. Eissenstat: I should say that although I do in fact work occasionally for Amnesty International, nothing I say here today should be construed as an Amnesty statement. I am speaking purely as a private individual.

The situation in Turkey with regard to freedom of expression, with regard to arrest, has become significantly worse since 2009. In part because of international pressure, I think there is an opening for some improvement. I do not think that we are going to go back to the heady days of 2005, but when you are working for human rights, you are working for incremental improvements over a long period.

In particular, Turkey has voiced an understanding that its promiscuous use of arrest has caused too much push-back. It has created too much of a stir in the West. I think it is likely in the next year that we will see legislation that will not end those types of arrests but will reduce them. It speaks to that last point that I was making during my preliminary talk, which is that pressure works on Turkey. There are countries in the world in which we talk about human rights in the hope that some day they will matter. In Turkey, one can work toward human rights and expect in our lifetimes, in the relatively short period of time, that things can make a difference. That is another reason for concentrating on those issues.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: I have a question about the economic aspect. Since the European Union is Turkey's largest trading partner, how much is the euro crisis affecting Turkey's economic situation and how much do the human rights violations influence that situation? What has more of an impact, the human rights violations or EU's economic situation?

Je ne crois pas que la situation changera, tant qu'Erdogan et Netanyahou seront les personnages centraux des deux pays. Dans l'intervalle, je crois que nous devons nous contenter de ces relations de niveau inférieur.

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Professeur, c'est un plaisir de vous entendre. Je vais essayer de poser des questions très brèves. Vous avez mentionné que les conditions concernant les droits de la personne en Turquie ont empiré au lieu de s'améliorer.

Vous qui êtes le spécialiste de la Turquie pour le compte de l'organisme Amnistie internationale, en plus des exemples que vous avez donné d'un parti d'opposition qui s'oppose et d'étudiants qui font des pressions, pouvez-vous élaborer à ce sujet? Prévoyez-vous de l'amélioration pour les prochaines années?

[Traduction]

M. Eissenstat : Je tiens à souligner que bien que je travaille à l'occasion pour Amnistie Internationale, aucun de mes commentaires ne doit être considéré comme étant une déclaration d'Amnistie. Je parle uniquement en mon nom personnel.

Par rapport à la liberté d'expression et aux arrestations, la situation en Turquie s'est beaucoup détériorée depuis 2009. Il y a toutefois des possibilités d'amélioration, notamment en raison des pressions exercées par la communauté internationale. Je ne crois pas que nous retournerons à l'époque grisante de 2005, mais le travail en matière de droits de la personne vise des améliorations graduelles, à long terme.

Plus particulièrement, la Turquie a admis que son recours fréquent aux arrestations avait donné lieu à de nombreuses revendications et créé de grands remous dans l'Ouest. Je crois qu'au cours de la prochaine année, des lois seront mises en oeuvre pour réduire ce type d'arrestations; ce qui nous renvoie au dernier point de mon exposé préliminaire, c'est-à-dire que la pression a un effet positif sur la Turquie. Pour certains pays, nous évoquons les droits de la personne et espérons qu'un jour, ils seront pris en compte. Dans le cas de la Turquie, on peut s'attendre à ce qu'à court ou moyen terme, nos gestes puissent faire changer les choses. Voilà une autre bonne raison de persévérer.

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : J'ai une question concernant le volet économique. Puisque l'Union européenne constitue le premier partenaire commercial de la Turquie, dans quelle mesure la crise de l'euro influence-t-elle la situation économique en Turquie et dans quelle mesure les manquements aux droits de la personne influencent-ils cette situation économique? Est-ce davantage les manquements aux droits de la personne ou bien la situation économique de l'Union européenne?

[English]

Mr. Eissenstat: I do not think that there is a direct tie between economics and human rights in this regard. However, I think it has made European advocacy of human rights less effective than perhaps North American advocacy of human rights.

There are two big issues at work with the Euro crisis in Turkey. First, it has given Turkey one more piece of evidence that it needs to think in multiple directions rather than simply putting all of its eggs in the European basket. Second, it has reduced the amount of investment from Europe that goes into Turkey. You can think about the Turkish economy as a translator, in effect, taking Western and Gulf investment, reproducing it and then investing and having industry and services in less developed countries.

Senator Wallace: Professor, you spoke at length, and with passion, about the human rights situation in Turkey. I could not help but think when I was listening to you that in the Western world, in Canada and certainly the United States, we do not have to guess what our human rights are or what our rights and freedoms are; it is part of the law. It is clearly established and it eliminates arbitrariness on the part of officials as to how we will be dealt with.

How would you compare our situation in Canada and the United States and the way in which we have defined those rights, freedoms and human rights to what exists in Turkey today?

Mr. Eissenstat: There are two basic issues. I apologize, because living 16 miles from the Canadian border, I should know more about the Canadian system. However, the constitutional system in the United States certainly puts a priority on rights first and on state interest as an auxiliary to that. In Turkey, that is really reversed. The survival of the state and the state's interests are really central to the law. Human rights are simply not as fully protected.

Just as bad is the fact that the Turkish judicial system does not have a strong history of judicial independence. It did not have a strong history of judicial independence before the AKP and it has not gotten any better under the AKP. We often have judges thinking first about what the state wants. When a judge fails to come up with the proper judgment, the prosecutor simply appeals and appeals until they find a judge that does come up with the proper judgment.

Senator Wallace: The second question I was going to ask you was about your comment on the independence of the judiciary in Turkey. Coming back once again to the issue of human rights, you said the rights of the state seem to trump the individual rights and freedoms of citizens. However, are those rights and freedoms defined in the law in Turkey? Can you at least look and determine what those individual rights are, regardless of how far the judiciary decides to deal with them?

[Traduction]

M. Eissenstat : Je ne crois pas qu'il y ait un lien direct entre l'économie et les droits de la personne à cet égard. Toutefois, je crois que la situation fait en sorte que les défenseurs des droits de la personne en Europe ont une moins grande influence sur la Turquie que ceux de l'Amérique du Nord, par exemple.

La crise de l'euro est associée à deux grands enjeux en Turquie. D'abord, elle a prouvé au pays qu'il devait élargir ses horizons, au-delà de l'Europe. Ensuite, elle a donné lieu à une diminution des investissements européens en Turquie. On peut voir l'économie turque comme un interprète, qui prend les investissements de l'Ouest et du Golfe, les reproduit puis investit dans les pays en développement pour établir une industrie et offrir des services.

Le sénateur Wallace : Monsieur, vous avez parlé longuement, et avec passion, de la situation relative aux droits de la personne en Turquie. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser, en vous écoutant, que dans le monde occidental, ici au Canada et certainement aux États-Unis, nous n'avons pas à nous soucier de nos droits et libertés; ils font partie de la loi. Ils sont clairement établis et permettent d'éviter le traitement arbitraire.

Comment ces droits et libertés sont-ils définis au Canada et aux États-Unis par rapport à la Turquie?

M. Eissenstat : Il y a deux grandes différences. Je tiens à m'excuser; je vis à une vingtaine de kilomètres de la frontière canadienne, je devrais mieux connaître le système canadien. Toutefois, le système constitutionnel aux États-Unis met d'abord l'accent sur les droits, et traite les intérêts de l'État de manière subsidiaire. C'est tout le contraire en Turquie. Les intérêts et la survie de l'État sont au coeur de la loi. Les droits de la personne ne sont pas aussi bien protégés.

De plus, le système judiciaire turc n'a pas de longue tradition d'indépendance. Ce n'était pas le cas avant l'AKP, et la situation ne s'est certainement pas améliorée depuis son arrivée au pouvoir. Les juges se soucient souvent davantage de ce que l'État veut. Lorsqu'un juge ne rend pas la bonne décision, le procureur interjette appel après appel jusqu'à ce qu'il obtienne le jugement souhaité.

Le sénateur Wallace : J'allais vous poser une question au sujet de votre commentaire sur l'indépendance du système judiciaire turc. Vous avez dit que les droits de l'État semblaient l'emporter sur les droits et libertés individuels des citoyens. Ces droits et libertés sont-ils définis dans la loi turque? Est-il possible de déterminer quels sont les droits individuels, sans égard à la façon dont le système judiciaire les applique?

Mr. Eissenstat: Yes. They are defined by law and by international agreement. They are defined both in Turkish law and by Turkey's agreements in larger international organizations. The international organizations and their rulings have an effect on how Turkish rule is adjudicated.

The Chair: I will ask one question on the human rights and the situation with respect to women. There are some well educated, articulate women who are well placed in society. However, when you look at the broader community within Turkey, there are many issues facing women, including marriage, honour killings, et cetera. Can you comment what this government is doing and how it is addressing that issue?

Mr. Eissenstat: Absolutely. Turkey was the first signatory to the Council of Europe's convention against domestic violence and violence against women. At one level, they recognized it is a problem. They recognized there are responsibilities of the state in this regard. However, both in rhetoric and in practice they have not been doing nearly as much as they could. Turkey is, after all, an extremely patriarchal society overall.

That type of rhetoric does very well politically, and in particular Erdogan has embraced that sort of grand patriarch persona as part of his persona. Some of the rhetoric regarding his roles in the family and the workplace have been appalling.

On the level of violence, there has been a question of whether honour killings have been prosecuted as fully as other types of murder, and there is a real issue with women's shelters. The government is bound by international agreements to provide shelters for women, and it has produced far too few for far too many people. There is just not enough being done.

The Chair: You said earlier that there was less investment from Europe because of their human rights record. Would it not be the case that there is less investment because of the European economic situation, the Euro crisis?

Second, when we talk about China and some other countries, we say that investment and trade with these countries will ultimately lead to the improvement of their human rights record. They will be more integrated in the international community. Do you say it is the same with Turkey, that it is a place to invest and we could be part of the necessary incremental changes needed within the country to bring about greater adherence to human rights?

Mr. Eissenstat: To take the first point, if I indeed said that European investment had diminished because of human rights then I misspoke. I hope I did not say that, but if I did, I apologize. I meant to say that because of decreasing investment, European concerns about human rights had become less important to the Turkish government and that they were more concerned with what North American countries said than previously.

M. Eissenstat : Oui. Ils sont définis en vertu de la loi turque et des ententes internationales entre la Turquie et les grandes organisations internationales. Leurs règles ont une incidence sur la façon dont sont appliquées les lois turques.

La présidente : J'aimerais poser une question au sujet de la situation des femmes en Turquie. Le pays compte des femmes éduquées et éloquentes, qui occupent une place importante au sein de la société. Toutefois, si l'on étudie la situation générale en Turquie, les femmes sont confrontées à de nombreux enjeux, comme le mariage, les crimes d'honneur, et cetera. Pouvez-vous nous parler des mesures prises par le gouvernement pour régler ces problèmes?

M. Eissenstat : Bien sûr. La Turquie a été le premier pays signataire de la Convention européenne pour prévenir et combattre la violence envers les femmes et la violence familiale du Conseil de l'Europe. Elle reconnaît donc qu'il y a un problème, et reconnaît les responsabilités de l'État à cet égard. Toutefois, en théorie comme en pratique, elle n'a pas pris les mesures nécessaires. Après tout, la Turquie est une société très patriarcale.

Les discours sur ce thème sont très populaires en politique; Erdogan a adopté un rôle de grand patriarche. Certains de ses discours au sujet de la place de l'homme dans la famille et au travail sont épouvantables.

En ce qui a trait à la violence, on se demande si les crimes d'honneur sont jugés aussi sévèrement que les autres types de meurtres. Les refuges pour femmes posent également un réel problème. Le gouvernement est tenu de les offrir en vertu d'ententes internationales. Or, il y en a beaucoup trop peu pour répondre à la demande. Le gouvernement n'en fait tout simplement pas assez.

La présidente : Vous avez dit que l'Europe investissait moins en Turquie en raison de la situation relative aux droits de la personne. Ce ne serait pas plutôt à cause de la situation économique en Europe et de la crise de l'euro?

De plus, lorsqu'on parle de la Chine et d'autres pays semblables, on dit que les investissements et le commerce donneront lieu à l'amélioration des droits de la personne, que ces pays s'intégreront mieux à la communauté internationale. Croyez-vous qu'il en va de même pour la Turquie? Qu'en investissant dans le pays, nous contribuerons aux changements progressifs nécessaires afin que le pays respecte mieux les droits de la personne?

M. Eissenstat : Pour répondre à la première question, si j'ai dit que les investissements européens en Turquie avaient diminué en raison de la situation des droits de la personne, alors je me suis mal exprimé. J'espère que ce n'est pas ce que j'ai dit, mais si c'est le cas, je vous prie de m'en excuser. Ce que j'ai voulu dire, c'est qu'en raison de la diminution des investissements de l'Europe en Turquie, ses préoccupations relatives aux droits de la personne étaient moins importantes aux yeux du gouvernement turc, qui se soucie davantage de ce que pensent les pays nord-américains.

There are good reasons to invest internationally and I think there are good reasons to invest in Turkey. It is an educated public. There are opportunities there and I assume that investment's primary goal would be economic.

It may well be that in some incremental way, economic investment improves standards of living and raises human rights.

The larger issue is that countries with which Turkey does regular business — political, military, economic — have an influence over how Turkey deals with human rights. That is one of the great pressures on Turkey when thinking about human rights.

The Chair: One thing you have not raised is the issue of corruption. Do you see it as a significant factor within Turkey or, in comparison with the neighbourhood, that it is doing reasonably well and is it addressing that issue?

Mr. Eissenstat: There is still corruption in Turkey. The type of corruption that we see is the use of investment as a way of rewarding political friends and punishing political enemies. You can see that particularly in the press. That said, petty day-to-day corruption by someone who wants to make an investment in their business at the municipal level has more or less been eradicated. Actually, I think that is something that we should acknowledge that the AKP has done right. Petty corruption in day-to-day life is not a big factor in Turkey anymore.

The Chair: You have given us a different dimension than our other witnesses on the state of Turkey today and we appreciate it. We hope some of your comments will resonate. I appreciate your clarification on the European human rights issue. Thank you for being with us this morning.

Senators, we will adjourn until next week. I am waiting for one more whip. One has responded positively on our visit, and we will then circulate whether you will be attending or not. We will identify the time and we will have a rather quick turnaround to have you respond to be part of the visitation.

(The committee adjourned.)

Il y a de bonnes raisons d'investir à l'échelle internationale, et je crois qu'il y a de bonnes raisons d'investir en Turquie. Son peuple est éduqué. Le pays offre certaines possibilités, et je présume que les investissements visent principalement des fins économiques.

Il se peut que, progressivement, les investissements économiques améliorent le niveau de vie et les droits de la population.

Dans une perspective plus large, les pays avec lesquels la Turquie fait régulièrement affaire — pour des raisons politiques, militaires ou économiques — influencent la façon dont elle traite des droits de la personne. C'est là où se fait sentir la pression sur la Turquie en la matière.

La présidente : Vous n'avez pas parlé de la corruption. Occupe-t-elle une place importante en Turquie, ou est-ce que le pays a pris des mesures raisonnables pour aborder ce problème, comparativement aux pays voisins?

M. Eissenstat : La corruption est toujours présente au pays. On utilise notamment les investissements comme moyen de récompenser les amis politiques et de punir les ennemis, particulièrement dans le domaine de la presse. Cela étant dit, la petite corruption à l'échelle municipale a plus ou moins été éliminée. L'AKP aura au moins fait cela de bien : la petite corruption est beaucoup moins importante en Turquie.

La présidente : Monsieur Eissenstat, vous avez brossé un portrait différent de la situation actuelle en Turquie, ce que nous apprécions. Nous espérons que vos commentaires trouveront écho auprès de certains intervenants. Je vous remercie des explications que vous avez fournies au sujet des droits de la personne et de l'Europe, et d'avoir témoigné devant nous.

Mesdames et messieurs les sénateurs, le comité s'ajourne jusqu'à la semaine prochaine. J'attends la réponse d'un whip. L'autre a accepté notre visite, et nous vous aviserons de votre participation. Nous vous transmettrons l'heure de la visite, et vous devrez confirmer votre présence rapidement.

(La séance est levée.)

WITNESSES

Wednesday, February 6, 2013

(By videoconference)

As individuals:

Emiliano Alessandri, Senior Transatlantic Fellow, German Marshall Fund;

Henri Barkey, Bernard L. and Bertha F. Cohen Professor, Department of International Relations, Lehigh University.

Thursday, February 7, 2013

(By videoconference)

As individuals:

Ahmet T. Kuru, Associate Professor of Political Science, San Diego State University and Visiting Fellow, Brookings Doha Centre;

Howard Eissenstat, Assistant Professor, Middle Eastern History, St. Lawrence University.

TÉMOINS

Le mercredi 6 février 2013

(Par vidéoconférence)

À titre personnel :

Emiliano Alessandri, chargé de recherche transatlantique, German Marshall Fund;

Henri Barkey, professeur de Bernard L. et Bertha F. Cohen, Département des relations internationales de l'Université Lehigh.

Le jeudi 7 février 2013

(Par vidéoconférence)

À titre personnel :

Ahmet T. Kuru, professeur agrégé en science politique, Université de San Diego State et Chercheur invité, Brookings Doha Centre;

Howard Eissenstat, professeur adjoint, Histoire du Moyen-Orient, Université St. Lawrence.